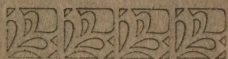


PRIX : 1 FR. 20

J.-B. TARTIÈRE



DE TOUT  
UN PEU



LECTURE COURANTE — COURS SUPÉRIEUR



**PARIS. — LIBRAIRIE LAROUSSE**  
RUE MONTPARNASSE, 17. — SUCCURSALE :  
RUE DES ÉCOLES, 58 (SORBONNE).

*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL

II yr.

J. P. W.

51







DE TOUT UN PEU

TROISIÈME ÉDITION

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

*De Tout un peu* (Cours élémentaire). Premier livre de lecture courante, faisant suite à toutes les méthodes de lecture. 80 gravures. 23<sup>e</sup> édition. . . . . **70 c.**

*De Tout un peu* (Cours moyen). Deuxième livre de lecture. Préparation au certificat d'études primaires. 150 gravures et cartes. 43<sup>e</sup> édition. . . . . **1 fr. 10**



*Sylvain*. Livre de lecture courante, à l'usage des Cours moyen et supérieur. 230 gravures. 15<sup>e</sup> édition. **1 fr. 25**

---

COURS SUPÉRIEUR

---

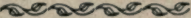
# DE TOUT UN PEU

LIVRE DE LECTURE COURANTE

Par J.=B. TARTIÈRE

51 Gravures.



**PARIS. — LIBRAIRIE LAROUSSE**  
RUE MONTPARNASSE, 17. — SUCCURSALE : RUE  
DES ÉCOLES, 58 (SORBONNE). 



PC

2117

T37

19--



804446



Composition de M. George Auriol.

## DE TOUT UN PEU

---

### 1. — Allons d'abord faire un tour dans « les Mauvaises Terres ».

*Etant nés pour la société, nous  
sommes nés en quelque sorte les  
uns pour les autres.*

BOSSUET.

Dans une nombreuse réunion publique, un orateur fougueux tonnait contre la société actuelle, qu'il gratifiait des pires épithètes <sup>1</sup>. Il l'accusait d'égoïsme, de cruauté; la rendait responsable de tous les maux, de toutes les misères dont souffre l'humanité, et la déclarait digne d'un châtement exemplaire, voire même de destruction complète.

Ce réquisitoire <sup>2</sup>, habilement présenté, provoqua des applau-

---

1. *Épithète*, mot qualificatif employé le plus souvent en mauvaise part : Gratifier quelqu'un des pires épithètes, c'est en dire beaucoup de mal. —  
2. *Réquisitoire*, terme de procédure. Acte par lequel, dans un tribunal, on requiert l'application d'une loi. Par analogie, faire un réquisitoire contre une personne, c'est chercher à dire tout ce qui peut faire condamner cette personne.

dissements presque unanimes. Toutefois, un auditeur qui avait écouté avec calme le fulminant acte d'accusation, demanda la parole à son tour, l'obtint et s'exprima en ces termes :

Messieurs,

En 1883, un voyageur français qui visitait les États-Unis (\*) d'Amérique, se rendant un jour à pied à Saint-Louis, s'égara dans une région appelée *les Mauvaises Terres*. Seul, n'ayant pour toute arme qu'un couteau et pour toute provision qu'une boîte d'allumettes\*, il passa deux jours en courses épuisantes et vaines, sans rien trouver à se mettre sous la dent. Le soir, il enflammait du cotonnier sauvage pour se préserver du froid glacial et des loups des prairies\*. Le troisième jour, il allait tomber, épuisé, lorsqu'il aperçut un serpent\* à sonnettes. L'atteindre d'un coup de bâton, le tuer, le couper en morceaux, griller ces morceaux et les dévorer fut l'affaire de quelques instants. Un peu plus tard, des araignées de sable lui firent un dessert digne du rôti. Enfin, le quatrième jour il rencontra des gardiens de troupeaux qui donnèrent à l'infortuné voyageur de quoi se refaire.

Voilà, Messieurs, comment on vit là où il n'existe nulle trace de civilisation, là où l'homme n'a pas mis l'empreinte de son travail fécond. Le voyageur dont je viens de vous conter l'aventure était jeune, robuste ; de plus, c'était un savant. Néanmoins, dès la première nuit, faute de quelques allumettes, il eût infailliblement péri, soit par le froid, soit par la dent des loups ; sans compter que la chair crue du serpent à sonnettes aurait été terriblement coriace<sup>1</sup>. Cela n'a l'air de rien, ce petit brin de bois soufré et phosphoré ; mais si vous voulez l'apprécier, cherchez à faire du feu comme les sauvages en frottant

---

(\*) Les mots marqués d'un astérisque sont l'objet de « notes » placées à la fin des lectures.

---

1. *Coriace*, qui est dur comme du cuir.



deux morceaux de bois : la fatigue et l'épuisement viendront plus tôt que l'étincelle. Et, malgré son incontestable utilité, qu'est une allumette en comparaison des mille et mille objets divers, indispensables à nos besoins, que nous devons à l'activité industrielle de la société?



*Homme de l'âge de pierre.*

Statue de Frémiet, au Jardin des Plantes, à Paris. Phot. Fiorillo.

Avant mon voyage si mouvementé en Amérique — vous avez deviné que je fus le héros de la triste aventure — avant mon voyage, il m'arrivait souvent, comme à vous tout à l'heure, de m'élever contre la société, qui est loin d'être parfaite. Mais depuis, lorsqu'une critique se présente à mon esprit, je me dis avant de la formuler : « Mon ami, va d'abord faire un tour dans *les Mauvaises Terres*, tu te plaindras ensuite. » Et cette simple réflexion a le don de susciter en moi des trésors d'indulgence.

Certes, tout n'est pas irréprochable dans le monde où

nous vivons. Cependant, on le trouverait très supportable en le comparant aux sociétés primitives. Et puis, s'il n'est pas meilleur, ce monde-là, à qui la faute, sinon à ses éléments constitutifs? Les imperfections des individus se traduisent par une somme formidable d'imperfections sociales dont chacun de nous a sa part de responsabilité. Donc, au lieu d'accuser la collectivité, de la menacer de subversion, commençons par travailler à notre propre perfectionnement; cette société en ressentira les plus salutaires effets. Au lieu de parler constamment de nos droits et de nous plaindre à tout propos, pensons un peu à notre immense dette envers la société, apprécions plus favorablement, en tâchant de l'augmenter à notre tour, le riche patrimoine que nous ont transmis d'innombrables générations.

Et si, malgré tout, nous sommes parfois attristés par le spectacle de souffrances imméritées, si, d'occasion, le vice s'étale impunément, si l'iniquité triomphe et l'égoïsme s'épanouit, ne nous hâtons pas trop de crier anathème <sup>1</sup>. Allons d'abord — au moins par la pensée — faire un tour dans *les Mauvaises Terres* d'Amérique. Nous en reviendrons apaisés, plus cléments envers la société, tout prêts à la mieux servir, résolus à l'aimer davantage.

---

**Notes.** — *États-Unis.* République fédérative de l'Amérique qui comprend 42 États et 7 territoires. Capitale Washington. C'est la plus vaste république du globe. — *Allumettes.* Les allumettes chimiques phosphoriques remontent à 1831 seulement. Elles furent inventées par un Français, Charles Sauria, âgé de dix-neuf ans. — *Prairies.* On appelle ainsi une vaste région herbeuse dans le bassin supérieur du Mississipi. Livrée d'abord à l'élevage, puis à la culture des céréales, cette contrée est devenue aujourd'hui un des grands greniers à blé du monde. — *Serpent à sonnettes* ou *crotale.* Genre de reptiles caractérisés par des anneaux cornés assemblés en ligne au bout de leur queue, que l'animal agite en produisant un bruit assez fort. Les serpents à sonnettes atteignent jusqu'à 2 mètres de long. Ils comptent parmi les plus venimeux. Leur blessure est toujours mortelle.

**Questionnaire.** — Que pensait de la société actuelle l'orateur qui parlait dans une réunion publique? — Ce jugement n'est-il pas exagéré? — En

---

1. *Anathème*, malédiction. *Crier anathème*, maudire.

quoi? — Racontez l'aventure qui arriva au voyageur égaré dans *les Mauvaises Terres*. — Quelle leçon retira-t-il de cette aventure?

**Devoir.** — Dites ce que vous trouvez de bon, de louable, dans la société, telle qu'elle existe de nos jours.

## 2. — Boîtes à musique.

*Il est plus aisé de réprimer la première fantaisie que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.*

FRANKLIN.

J'ai lu en quelque endroit qu'un vice-roi<sup>1</sup> d'Égypte eut un jour le désir de posséder un bateau de plaisance à vapeur, capable de lutter de vitesse avec les navires les plus rapides. On l'adressa à un grand constructeur qui, sachant à qui il avait affaire, se débarrassa en sa faveur d'une vieille carcasse de bateau dont il ne pouvait trouver le placement. Par exemple, on mit de l'or et du satin partout. Les salons furent richement décorés de peintures, les cabines<sup>2</sup> étaient du dernier confortable. Le bâtiment arriva en Égypte et le vice-roi fit aussitôt chauffer la machine pour essayer sa vitesse. Malgré tous les efforts, il ne filait que sept à huit nœuds<sup>3</sup>, ce qui mit le pacha dans une grande fureur. Il se répandit en véhéments reproches et ne parlait de rien moins que de refuser le bateau.

L'ingénieur chargé de la livraison lui dit :

« Je comprends que Votre Altesse ne soit pas entièrement satisfaite de la marche du navire, mais celui-ci possède en compensation une qualité qui le rend unique dans son espèce : il peut faire de la musique en marchant.

1. *Vice-roi*, gouverneur d'une province qui a le titre de royaume. — 2. *Cabine*, chambrette d'un navire. — 3. *Nœud* : on appelle « nœud marin » la longueur comprise entre deux nœuds de la ligne de loch (instrument pour mesurer la vitesse d'un vaisseau), c'est-à-dire la 120<sup>e</sup> partie du mille ou 15<sup>m</sup>,42.



— Ah bah ! fit le pacha <sup>1</sup>, en ouvrant de grands yeux étonnés, voyons cela ! »

Aussitôt, l'ingénieur tourna un robinet de vapeur qui, aboutissant à un système de rotation, faisait mouvoir la manivelle d'un orgue\* de Barbarie, et le navire se mit en marche sur l'air des *Lanciers*.

En entendant cette musique qu'il trouvait divine, le pacha fut aux anges; il se mit à danser. Ses ministres dansaient, les officiers dansaient, l'équipage dansait, tout dansait à bord. Finalement, le vice-roi se jeta dans les bras de l'ingénieur en s'écriant :

« Je prends le navire ! » (1)

Nous sommes tous un peu comme le pacha; nous aimons les « boîtes à musique » ou orgues de Barbarie.

Boîte à musique, pour certains écoliers, le penchant à la dissipation et à la paresse. La barque de leurs études va très lentement et n'arrivera probablement jamais à bon port, mais qu'importe ? La dissipation et la paresse jouent des airs si agréables !

Boîte à musique, l'attrait des jouissances matérielles et des plaisirs grossiers.

Boîte à musique, l'appel séducteur qui nous fait abandonner la vie calme des champs pour l'existence agitée et pleine d'imprévu des cités.

Boîte à musique, l'appât du gain qui nous porte à risquer notre fortune sur un coup de dés, un coup de cartes, ou dans une entreprise hasardeuse.

Boîte à musique, la convoitise d'une situation autre que celle que la destinée nous a réservée. Les airs variés de cet orgue de Barbarie absorbent souvent notre attention au point de nous faire négliger nos occupations professionnelles.

---

(1) D'après BERTHOUD.

---

1. *Pacha*, titre que porte le gouverneur d'une province en Turquie.

Boîte à musique, l'amour exagéré du luxe, la manie de paraître et l'envie des superfluités <sup>1</sup>. Pendant qu'elles jouent, nous ne nous apercevons plus, à l'imitation du pacha, que notre navire, non, que notre ménage ne marche pas ou marche très mal.

Boîtes à musique, les conseils pernicieux des faux amis, des mauvais camarades.

Boîtes à musique, les discours des agitateurs, des fauteurs de désordres.

Boîtes à musique, les prospectus trop alléchants, les offres séduisantes, les annonces d'« occasions exceptionnelles », les promesses de « gros bénéfices » dans des « affaires superbes » ou des « placements de tout repos ».

Boîtes à musique ! Boîtes à musique ! que de choses vous nous faites regarder avec intérêt, qui, sans vous, nous inspireraient de l'indifférence et même du dégoût. Nous dansons de joie en écoutant vos airs fallacieux <sup>2</sup> et nous cessons de nous apercevoir que nous voguons sur une carcasse de navire.

Boîtes à musique, vous êtes bien dangereuses !

---

**Note.** — *Orgue de Barbarie*. Sorte d'orgue portatif dont on joue au moyen d'un cylindre noté, mis en mouvement par une manivelle. Le mot *Barbarie* vient, par corruption, de *Barberi*, nom d'un célèbre fabricant d'orgues de Modène.

**Questionnaire.** — Dites à votre manière l'histoire du bateau de plaisance acheté par le pacha d'Égypte. — En quoi ressemblons-nous tous un peu au pacha ? — Citez quelques-unes des « boîtes à musique » dont vous aimez particulièrement l'air. — Finalement, que pensez-vous des boîtes à musique telles qu'on les comprend ici ?

**Devoir.** — A votre âge, vous avez été bien souvent la dupe des airs joués par les « boîtes à musique ». Racontez dans quelles circonstances vous vous êtes laissé séduire par un de ces airs trompeurs.

---

1. *Superfluités*, ce qui est au delà du nécessaire. Choses inutiles. — 2. *Fallacieux*, qui trompe.

### 3. — La Persévérance.

*A la longue, les gouttes d'eau percent la pierre.*

FRANKLIN.

A ses débuts comme conquérant, Tamerlan\* subit un jour une grande défaite à la suite de laquelle il dut battre en retraite. Enfermé sous sa tente, il réfléchissait aux moyens de se tirer d'affaire, lorsqu'il vit devant lui une fourmi qui grimpait le long de la toile. Pan ! il lui donne une chiquenaude<sup>1</sup>. La fourmi dégringole et Tamerlan se replonge dans ses réflexions. Au bout d'un instant, la fourmi remonte. Pan ! une nouvelle chiquenaude et nouvelle dégringolade. L'insecte, sans se décourager, recommence son ascension une troisième et une quatrième fois. A la fin, Tamerlan se frappa le front en s'écriant : « J'ai trouvé : l'avenir est aux persévérants ! »

Cette leçon donnée par un humble insecte à un orgueilleux conquérant nous est souvent renouvelée par des hommes de volonté. En voici une entre mille :

Le célèbre Harrison\*, de Londres, était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier, perdu au fond d'une province, lorsque le Parlement anglais proposa un prix de 20 000 livres sterling<sup>2</sup> pour l'inventeur d'une montre<sup>3</sup> à équation. Harrison se dit : « Je veux gagner ce prix. » Il jeta la scie et le rabot, alla à Londres, se fit ouvrier horloger, travailla quarante ans et gagna le prix. Voilà ce qui s'appelle vouloir.

Le chemin de la vie, enfants, est montant, pénible, semé de difficultés auxquelles on se heurte à tout instant. Les voyageurs courageux et persévérants vont droit devant eux, surmontant les obstacles non sans meurtris-

---

1. *Chiquenaude*, petit coup que l'on donne avec le doigt du milieu, préalablement plié et raidi. — 2. *Livre sterling*, monnaie d'Angleterre valant 25 francs. — 3. *Montre à équation*, montre permettant de trouver sans calcul la longitude d'un lieu.



sures parfois; mais ils avancent sans geindre <sup>1</sup>, font bravement l'ascension des pentes abruptes jusqu'à ce qu'ils



*Tamerlan.*

Statue de Gérôme.

atteignent les sommets radieux où la route est meilleure et la marche facile. Les lâches et les inconstants hésitent à chaque pas, trébuchent à toutes les pierres du chemin, s'attardent devant le moindre ravin, recherchent les

1. *Geindre*, se plaindre d'une voix languissante.

sentiers détournés et qu'ils croient plus aisés et finissent par s'égarer ou par tomber, exténués. Le jeune homme qui supporte vaillamment les ennuis de l'apprentissage d'un métier ou de l'étude ressemble aux premiers de ces voyageurs; celui qui s'abandonne au découragement subit fatalement le sort des seconds.

IL N'Y A QU'A BIEN VOULOIR POUR PARVENIR A TOUTES LES CHOSES QUI NE SONT PAS ABSOLUMENT IMPOSSIBLES.

(FÉNELON.)

**Notes.** — *Tamerlan* ou *Timour-Leng*. Fondateur du second empire mongol (xiv<sup>e</sup> siècle), il passa son règne presque entier en guerres; fit des conquêtes considérables tant en Asie qu'en Europe. Ses victoires étaient accompagnées de massacres épouvantables. — *Harrison*. Horloger et mécanicien anglais (1693-1776). Son invention la plus importante est celle de la montre à équation ou horloge marine pour calculer les longitudes en mer.

**Questionnaire.** — Racontez l'anecdote de Tamerlan et de la fourmi. — Que fit Harrison? — Quels sont les deux sortes de voyageurs qui parcourent le chemin de la vie? — Le titre du chapitre vous paraît-il justifié? — Dites pourquoi.

**Devoir.** — Faites le portrait d'un de vos camarades qui est persévérant en le comparant à un autre qui ne l'est pas. Concluez.

#### 4. — Phénomènes expliqués.

Le Son. — L'Air. — Neiges éternelles.

I. *Au hameau.* — Les habitants d'un hameau perdu dans la campagne se plaignaient à leur maire de ce que, pendant l'été, ils entendaient à peine sonner les heures à l'horloge du clocher, alors que pendant l'hiver ils les entendaient très distinctement, même par les vents contraires. Et ils n'étaient pas éloignés d'accuser le sonneur de cloches de quelque artifice<sup>1</sup> malveillant pour les priver de l'heure dans la saison où ils en avaient le plus besoin.

« Mes amis, leur répondit le maire, qui était docteur

1. *Artifice*, fraude, ruse, déguisement.

en médecine, c'est-à-dire un homme instruit, mes amis, il ne faut accuser personne du désagrément dont vous vous plaignez : l'air seul est coupable. Ne prenez point ces mines étonnées et n'allez pas croire que je veuille vous mystifier. En hiver, l'air est plus *dense*, c'est-à-dire plus compact, plus épais, plus lourd que pendant l'été, et il conduit beaucoup mieux le son \* qu'à l'époque des chaleurs. C'est si vrai que dans les régions <sup>1</sup> polaires, où il fait très froid, la voix humaine peut s'entendre à la distance de 2 kilomètres. D'ailleurs, puisque vous êtes si bons observateurs, remarquez que pendant la nuit, en toute saison, vous entendez plus distinctement l'horloge commune que pendant le jour, parce que l'air est plus calme, mais surtout parce qu'il est plus dense à cause de la fraîcheur nocturne. La chaleur dilate l'air, le raréfie et le rend moins propre à la transmission des ondes sonores. Voilà pourquoi, l'été, les tintements de la cloche n'arrivent pas jusqu'à vous.»

\* \* \*

II. *Au sommet du mont Blanc.* — Un jeune touriste <sup>2</sup>, au jarret solide mais à la tête un peu vide, venait de terminer l'ascension du mont Blanc, par une belle journée du mois d'août. Du sommet du géant des Alpes, il contemplait avec extase les cimes blanches de tous les monts environnants et s'émerveillait d'apprendre qu'à cette hauteur les neiges sont éternelles.

« Voilà, s'écriait-il, un phénomène bizarre !

Il y a huit jours, je me trouvais au niveau de la mer, puisque je me baignais dans l'océan, dont les eaux étaient tièdes. Aujourd'hui, je me suis rapproché du soleil de 4 810 mètres, ce qui n'est pas peu dire ; il devrait faire beaucoup plus chaud ici qu'à 4 810 mètres plus bas ; or,

---

1. *Régions polaires* : on appelle ainsi les régions glacées des environs des deux pôles. — 2. *Touriste*, celui qui voyage pour son pur agrément, pour visiter les curiosités naturelles ou autres.



longtemps déjà avant d'avoir atteint ce sommet, je n'ai rencontré que glaces, neige et froidure. En vérité, on s'étonnerait à moins.

— Mon jeune ami, lui répondit l'ascensionniste auquel il s'était adressé, vous savez que les rayons du soleil, en traversant l'air, ne l'échauffent pas sensiblement. C'est la terre qui, une fois chauffée par eux, échauffe les couches inférieures de l'atmosphère; mais, comme l'air est un très mauvais conducteur de la chaleur, la température de ses couches supérieures décroît au fur et à mesure qu'on s'élève. En réalité, notre situation présente est un peu comparable à celle de l'aéronaute dont le ballon, parti du niveau de la mer, serait monté à 4 810 mètres, région déjà très froide. Je dis « à peu près comparable », car il fait plus froid où nous sommes qu'à la même hauteur au-dessus d'une plaine. En effet, tous ces sommets, après s'être grandement refroidis pendant l'hiver, deviennent par cela même une cause de refroidissement autour d'eux; de sorte que les neiges qui les recouvrent sont à peine fondues à la surface par les chaleurs estivales : de là les neiges éternelles.

Quant à notre prétendu rapprochement du soleil, que vous invoquiez, il ne mérite pas d'être mentionné. La terre est à 38 millions de lieues du soleil, et nous sommes montés d'une lieue seulement! C'est exactement, toutes proportions gardées, comme si, vous trouvant à 38 kilomètres d'un immense foyer, vous avanciez d'un *millimètre* dans l'espoir de mieux vous chauffer. »

---

**Note.** — Le *son* est une sensation que perçoit le nerf auditif et qui résulte de la transmission à l'oreille d'une série de mouvements alternatifs très rapides, exécutés par un corps solide (cloches), liquide (chute d'eau) ou gazeux (bruit du vent). Le son parcourt 333 mètres environ par seconde dans l'air à la température de 0°; 1 435 mètres dans l'eau; 5 130 mètres dans le fer; 4 640 mètres dans le sapin; 3 850 mètres dans le chêne, en suivant la direction des fibres. — On nomme *écho* la répétition d'un son réfléchi par un obstacle.

**Questionnaire.** — De quoi se plaignaient à leur maire les habitants du hameau? — Comment le docteur leur explique-t-il le phénomène qui les



Le mont Blanc. — Au bas, le village de Chamonix.

déconcertait? — Quelles réflexions faisait le jeune touriste au sommet du mont Blanc? — Qu'est-ce qui contribue au refroidissement des cimes alpêtres? — L'air est-il bon ou mauvais conducteur de la chaleur?

**Devoir.** — Un de vos camarades, moins instruit que vous, ne comprend pas pourquoi il fait plus froid sur les montagnes que dans les vallées et les plaines. Essayez de le lui expliquer.

## 5. — Un Concours.

Il y eut naguère une grande discussion dans le monde des armes diverses — et Dieu sait si elles sont nombreuses! — dont se servent les humains pour s'entre-tuer ou se blesser mutuellement. Chacune d'elles vantait ses mérites et se prétendait digne du premier rang. La discussion tournait à la confusion et menaçait de s'éterniser, lorsque quelqu'un proposa de prendre l'homme pour juge et de s'en rapporter à son arrêt.

Cette proposition fut acceptée à l'unanimité : « Nous sortons toutes des mains de l'homme, s'écria-t-on, nous sommes les instruments de ses colères et de ses vengeances, lui seul saura apprécier nos mérites respectifs; qu'il soit notre arbitre. »

Le jury<sup>1</sup> ainsi constitué, l'homme déclare :

« Je vous connais toutes pour vous avoir fabriquées et m'être servi de vous. Néanmoins certains de vos mérites peuvent m'échapper ; je désire donc que chacune de vous plaide publiquement sa propre cause. Cette façon de procéder aura le double avantage de m'éclairer plus complètement et de vous mettre à même de mieux apprécier l'impartialité du jugement qui interviendra.

J'exige seulement qu'on soit bref et que l'on parle à tour de rôle. Voyons : la Flèche, une des doyennes de la corporation, va commencer.

---

1. *Jury*, réunion de citoyens choisis dans certaines conditions pour juger si un accusé est coupable (cour d'assises). Ici, *jury* a le sens d'arbitre, c'est-à-dire personne choisie pour prononcer sur une contestation.

# ARMES BLANCHES



# ARMES A FEU



Tableau des principales armes. (Extrait du Petit Larousse illustré.)



— Je suis en effet, dit la *Flèche*, vieille comme le monde. Et, bien que je n'aie pas mon acte de naissance, je crois pouvoir affirmer que l'Olympe <sup>1</sup> fut mon berceau. J'ai servi les dieux et les déesses, entre autres le bel Apollon <sup>2</sup> et Diane <sup>3</sup> la Chasseresse. J'ai servi les héros de l'antiquité dans tous les combats mémorables qu'ils ont livrés. Je pars sans bruit, sans fumée, et vais frapper le but sans révéler la position de celui qui m'a lancée. Aujourd'hui, je vis reléguée chez les sauvages, parce que les nations prétendues civilisées, avides de nouveautés, m'ont remplacée par les bruyantes armes à feu, mais je ne désespère pas de reconquérir un jour mon ancienne faveur.

— Moi, dit l'*Épée*, je me flatte de dater du commencement du monde et d'avoir servi d'illustres maîtres. Lisez la Bible <sup>4</sup> : vous y verrez qu'après avoir chassé Adam et Ève du Paradis terrestre, Dieu plaça à l'entrée du jardin, pour le garder, un ange armé d'une épée flamboyante. Passez à l'histoire profane : vous apprendrez que tous les rois de quelque renom, tous les grands capitaines m'ont toujours eue pour fidèle compagne. Denys le Tyran me suspendit sur la tête de Damoclès\*, Alexandre le Grand me fit trancher le nœud\* gordien. Sous le nom de *Joyeuse* et maniée par Charlemagne, je pourfendais un homme en deux ; sous celui de *Durandal* entre les mains de Roland, j'ai fendu les rochers sans me briser. Je suis l'arme du corps à corps, de la vaillance : les vrais braves seuls osent m'employer. J'ai dit. »

Le *Fusil* s'exprime ainsi :

« Je ne puis me vanter de mon antique origine. Je date à peine de quelques siècles. Mais déjà je suis devenu

---

1. *Olympe*, séjour des dieux de la Fable. Les Grecs plaçaient ce séjour au sommet de l'Olympe, montagne entre la Macédoine et la Thessalie. — 2. *Apollon*, fils de Jupiter, était le dieu du soleil, des vers et des beaux-arts. — 3. *Diane*, déesse de la chasse. — 4. *Bible*, ce mot veut dire *livre*. C'est le recueil des livres sacrés des Hébreux, comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament.

l'arme préférée du monde entier. Passez en revue les armées des nations, vous ne trouverez pas un soldat sans fusil. On me tire à coup sûr, je porte à de longues distances, mon usage a changé l'art de la guerre.

Enfin, j'ai le double avantage de servir l'homme pour sa défense et pour les plaisirs de la chasse.

— Moi, dit le *Canon*, d'un ton qui fait trembler tous les assistants y compris le juge, moi, j'aurais dû être dispensé de parler. Mes mérites sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les énumérer. Je suis le roi des engins de destruction. J'ai démoli les châteaux forts et les remparts des cités. Je défends les citadelles. J'envoie tantôt des obus incendiaires à des distances prodigieuses, tantôt des boulets énormes qui sèment la mort et la dévastation sur terre et font sombrer les navires sur mer. A ma voix de tonnerre, tout se tait, tout se cache, tout tremble! Je...

— Assez! interrompt le juge en se bouchant les oreilles, je suis suffisamment éclairé sur ton compte. A qui le tour de parler? »

Personne ne souffle mot. Après avoir entendu le *Canon*, *Cimeterre*, *Dague*, *Sabre*, *Poignard*, *Pertuisane*, *Hallebarde*, *Hache d'armes*, *Pistolet*, *Revolver* et autres font comprendre qu'ils renoncent au concours.

Le prix va être décerné, lorsqu'une voix fluette, fine comme un souffle, demande à être entendue. L'étonnement est général : on cherche d'un regard railleur l'audacieuse qui oserait parler désormais; le juge l'aperçoit enfin, l'encourage du geste, l'invite à approcher tout près de la barre, se fait un cornet acoustique de la main et écoute :

« Je suis l'*Aiguille*\*, dit la petite voix, j'ignore mon origine, mais elle doit être très humble. Je n'ai jamais servi ni les dieux, ni les héros. J'habite indifféremment le palais et la chaumière, mais de préférence cette dernière. Mes blessures sont rares, involontaires et toujours

légères; je lutte contre la pauvreté, contre le désordre, contre les funestes effets du désœuvrement. Je suis l'arme de la femme et de la jeune fille. Leurs blanches mains me font produire des chefs-d'œuvre, mais mon principal mérite consiste à réparer; je couds même les blessures causées par les armes. Si je ne connais pas la date de ma naissance, je suis à peu près certaine de vivre tant qu'il existera une mère de famille ordonnée, une jeune fille laborieuse, c'est-à-dire toujours. »

La petite voix avait fini de parler qu'on l'écoutait encore.

« Le concours est clos, dit l'arbitre; voici le jugement : en notre âme et conscience, nous déclarons l'Aiguille digne du premier rang. »

**Notes.** — *Épée de Damoclès.* Damoclès était un courtisan qui vivait sous Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, vers l'an 400 avant J.-C. Il fatiguait le tyran par la continuité et la bassesse de ses adulations; il ne cessait d'exalter devant lui le bonheur de la royauté. Denys résolut d'initier ce flatteur impudent aux jouissances de la grandeur. Un jour que Damoclès ressassait son thème banal sur la vie heureuse des princes : « Je veux t'en faire juge, » lui dit le tyran. Il l'invite alors à prendre sa place pendant un jour, et donne des ordres pour que Damoclès soit traité en roi. Revêtu d'habits magnifiques, le front ceint du diadème, le courtisan nage dans les délices; mais, au milieu du banquet, Denys l'invite à porter les yeux à la voûte de la salle; il y voit suspendue, au-dessus de sa tête, une épée nue, que retenait seulement un crin de cheval. Se levant tout éperdu, il conjure Denys de mettre un terme à sa royauté; il avait compris ce que c'est que le bonheur d'un tyran. — *Nœud gordien.* D'après la légende, un laboureur, Gordios, était devenu roi de Phrygie. En souvenir de son premier état, il consacra son chariot dans le temple de Zeus (Jupiter), à Gordium. Le joug en était attaché, par un lien de bois de cormier, avec tant d'art, qu'il était impossible de le dénouer. Les devins promirent l'empire de l'Asie à celui qui détacherait ce joug. Alexandre le Grand, en entrant dans cette contrée, se présenta pour essayer, mais, après plusieurs tentatives infructueuses, il trancha le nœud avec son épée. Au figuré, l'expression *trancher le nœud gordien* signifie donc résoudre une difficulté d'une manière violente. — *Aiguille.* « Cette petite tige d'acier, dit M. E. Legouvé, si mince, si fragile, de si peu de prix, a traversé les siècles dans la main des femmes, comme leur compagne fidèle, s'accommodant à toutes les conditions, représentant enfin ce qu'il y a de plus sacré et de meilleur dans le monde, avec l'affection, le travail. »

**Questionnaire.** — Reproduisez de vive voix l'éloge de la Flèche fait par elle-même. — Reproduisez l'éloge de l'Épée; celui du Fusil; celui du Canon; celui de l'Aiguille. — Que pensez-vous du jugement prononcé par l'homme?

**Devoir.** — Supposez que vous êtes choisi comme arbitre par les différentes armes pour prononcer entre elles. L'Aiguille étant mise hors concours, à laquelle donnez-vous le prix? Justifiez votre choix.

---

## 6. — Les Gaulois.

*Une bravade.* — Une estrade se dresse au milieu de la place du village. Monté sur cette estrade, un jeune Gaulois aux yeux bleus, à la longue chevelure blonde, robuste, de haute taille, beau à voir, distribue du vin et des pièces d'or aux amis qui l'entourent. Puis, ceux-ci s'étant écartés, il se couche sur son bouclier, et, sans la plus légère hésitation, sans le moindre frémissement, il tend la tête à un exécuteur qui la tranche d'un seul coup. « Quel crime a donc commis cet infortuné ? » demandez-vous. « Aucun. Il s'est engagé à se laisser tuer par pure bravade de la mort, et moyennant quelques mesures de vin et un peu d'or qu'il a donnés à ses amis les plus chers. »

\* \* \*

Ce fait nous montre un des traits saillants du caractère gaulois : le mépris de la mort et l'ostentation<sup>1</sup> du courage. Ce travers, car c'en est un à nos yeux, les porta longtemps à se dépouiller de leurs vêtements et à combattre tout nus contre des ennemis couverts de fer. Ils ne connaissaient pas, ils ne voulaient pas connaître la peur. Certains, pour ne pas sembler fuir le danger, se faisaient un point d'honneur de rester dans leur maison dévorée par un incendie ou ébranlée par une inondation. Un tel peuple devait faire de la guerre son unique souci et du maniement des armes son occupation favorite.

Il y avait au fond de chaque maison un ou plusieurs coffres contenant les têtes des chefs ennemis tués dans les combats. Ces têtes embaumées, enduites d'huile de cèdre<sup>2</sup>, soigneusement rangées par ordre de date, constituaient une sorte de livre d'études pour le jeune Gaulois. C'est là que, tout enfant, il apprenait les exploits de ses aïeux et formait le dessein d'en augmenter le nombre.

---

1. *Ostentation*, affectation de produire au dehors certains dons naturels ou acquis. — 2. *Cèdre*, grand arbre de la famille des conifères, dont l'espèce la plus célèbre est le cèdre du Liban. Le bois de cèdre, rougeâtre et odoriférant, passe pour incorruptible.



Une fois adolescent, il devait, à des dates arrêtées d'avance, aller se mesurer la taille à une ceinture déposée chez le chef du village. Et s'il dépassait la grosseur réglementaire, il était sévèrement admonesté comme paresseux, comme gourmand, et condamné à une amende.

Dans les circonstances critiques, lorsque le salut public était en danger, le chef suprême convoquait en un conseil tous les hommes capables de porter les armes. La loi était tellement rigoureuse en la matière que celui qui arrivait en retard au rendez-vous était torturé et mis à mort sous les yeux de l'assemblée.

Le peuple gaulois ne formait pas une seule nation, mais une multitude de petites nations, constamment occupées à se battre entre elles et négligeant par cela même la culture du sol. Or, la terre ne donne que ce qu'on lui arrache ; abandonnée à elle-même, elle se couvre de mauvaises herbes, de bruyères, de marécages, de forêts. C'était l'état de la Gaule.

\* \* \*

La plupart des Gaulois habitaient des huttes, ils se nourrissaient mal, étaient mal vêtus, quoiqu'ils aimassent les choses brillantes, les couleurs vives.

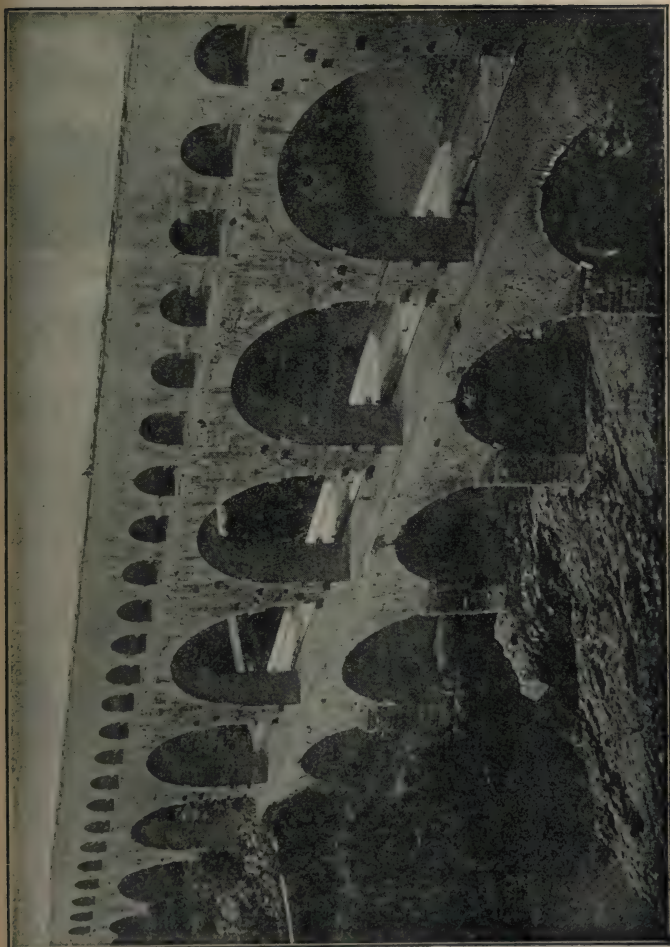
Ils étaient superstitieux <sup>1</sup>, ignorants, grossiers, intempérants, ce qui leur valut plus d'une défaite.

Parleurs infatigables, ils aimaient les beaux discours ; curieux, avides d'entendre des récits, ils entouraient les marchands étrangers, arrêtaient les voyageurs pour les forcer à parler.

A tout considérer, c'étaient encore des *barbares* <sup>2</sup> lorsque les Romains, sous la conduite de Jules César, firent la conquête de la Gaule de 58 à 50 av. J.-C.

---

1. *Superstitieux*, qui a de la superstition, c'est-à-dire chez lequel le sentiment religieux est corrompu par l'ignorance ; qui a des croyances absurdes.  
— 2. *Barbare*, grossier, non encore civilisé, cruel, inhumain.



Un aqueduc romain : le Pont du Gard.

Phot. Neurdein.

En la circonstance, Vercingétorix, chef des Arvernes, fut le héros national, le défenseur de l'indépendance ; il a sauvé l'honneur de la Gaule. Nous devons l'aimer pour sa bravoure et pour sa triste fin.

*Unis, les Gaulois auraient pu résister à toutes les attaques ; divisés, ils furent vaincus en quelques années. L'union fait la force des peuples, comme elle fait celle des individus.*

Un siècle après la conquête romaine, la Gaule était complètement transformée. De grandes cités, construites en pierre, avec de beaux monuments, s'élevaient sur les ruines des pauvres villages ; elles étaient pourvues abondamment d'eau amenée de loin, à grands frais, au moyen d'aqueducs\*. De larges routes, pavées de dalles, garnies de relais, d'auberges, de magasins pour les besoins des voyageurs, parcouraient le pays en traversant des forêts séculaires.

Les Gaulois avaient appris à défricher le sol, à dessécher les marais, à cultiver leurs champs, à apprécier les charmes d'un intérieur bien tenu ; ils avaient appris de leurs vainqueurs à parler le latin qui, en s'altérant, est devenu notre belle langue française.

A ces bienfaits de la civilisation romaine, le christianisme en ajouta un plus grand encore en enseignant aux Gaulois batailleurs et parfois cruels les vertus qu'on nomme la charité, le pardon des injures, la pitié pour les humbles et pour tous ceux qui souffrent.

*C'est ainsi que, par la douceur des mœurs, par la paix et le travail, un peuple devient riche et heureux.*

---

**Note.** — *Aqueduc.* On nomme ainsi un canal en pierre, en briques ou en maçonnerie, construit sur un terrain inégal, pour conduire l'eau d'un lieu dans un autre. Ces ouvrages sont tantôt souterrains, tantôt aériens. Les aqueducs aériens sont à ciel ouvert. Ils franchissent souvent des vallées au moyen de ponts formés de plusieurs rangs d'arches superposées. Tel le *Pont du Gard* (construit par les Romains), qui est la partie la plus remarquable de l'aqueduc conduisant à Nîmes les eaux des fontaines d'Ème et d'Airan sur une longueur de plus de 100 kilomètres. Les Romains construisirent un grand nombre d'aqueducs.



**Questionnaire.** — Racontez la bravade d'un jeune Gaulois. — Quel était le trait saillant du caractère des Gaulois? — Quelles étaient leurs occupations favorites? — Que faisaient-ils pour inspirer à leurs enfants l'amour des combats? — Qu'advenait-il de celui qui arrivait en retard au conseil, en cas de danger public? — Que négligeaient les Gaulois pour s'occuper de la guerre? — Quelle fut la cause principale de leur défaite par les Romains? — Quels heureux changements la conquête romaine introduisit-elle en Gaule? — Qu'est-ce qui contribue surtout au bonheur d'un peuple?

**Devoir.** — Relisez à tête reposée le récit *Les Gaulois*. Examinez quelles étaient les qualités et les défauts de ce peuple et dites ensuite quels sont, d'après vous, les qualités et les défauts qu'il nous a transmis.

## 7. — Lettre à un enfant.

*L'honneur est comme une pierre précieuse : la tache la plus légère en ternit l'éclat et lui ôte presque tout son prix.*

LAMARTINE.

« Tu sais qu'il faut aimer non seulement tes parents, qui sont bons pour toi, qui te rendent facile ta vie que tu ne serais pas en état de gagner toi-même, et qui sont sans cesse préoccupés de ta santé et de ton bonheur. Tu sais qu'il faut non seulement les aimer, mais aimer et assister tous ceux qui t'aiment en dehors de ta famille et même les pauvres gens que tu ne connais pas, qui n'ont pas de parents comme les tiens et qui ont besoin de la charité<sup>1</sup> des autres.

Tu sais qu'il ne faut rien prendre à qui que ce soit, que rien n'est plus méprisable que le mensonge et l'hypocrisie<sup>2</sup>, qu'une personne laborieuse et honnête, qui gagne sa vie dans n'importe quelle profession, est l'égale des plus riches et des plus puissants; tu sais que le désir de briller, de se faire envier par sa toilette est la dernière des inepties<sup>3</sup>; que dépenser l'argent à des futilités,

1. *Charité*, amour du prochain, acte de bienfaisance, aumône. — 2. *Hypocrisie*, vice qui consiste à affecter une vertu, un sentiment que l'on n'a pas; manque de franchise, de loyauté. — 3. *Ineptie*, sottise, stupidité, manque d'intelligence.

quand il y a tant de gens qui n'ont pas de quoi manger, est une mauvaise action ; que faire du mal à qui que ce soit est une lâcheté ; qu'il vaut mieux se laisser mourir de faim que de faire, pour manger, une chose qu'on ne pourrait pas avouer ; qu'on ne doit jamais trahir un secret



Alexandre Dumas fils, dans son cabinet de travail. Phot. Dornac.

qu'on vous a confié ou même qu'on a surpris ; qu'on doit entendre sans rien répéter ; qu'il faut être juste pour tout le monde et indulgent pour les ignorants, les inférieurs et les coupables ; qu'il faut être poli avec les serviteurs même lorsqu'ils ne le sont pas, parce qu'ils n'ont pas reçu l'instruction que tu as eu le bonheur de recevoir ; qu'il ne faut pas toujours dire ce que tu penses, parce que cela pourrait faire de la peine à quelqu'un, mais il faut toujours penser ce que tu dis ; qu'il ne faut jamais donner ta parole d'honneur\* que pour des choses dont tu es sûr ; qu'il ne faut jamais prendre un engagement matériel ou

moral sans être résolu à le tenir bon gré mal gré et quoi qu'il en coûte, fût-ce toute la fortune qu'on a; qu'on ne doit se moquer ni des infirmes, ni des vieillards, ni des pauvres. Il te restera, pour te moquer d'eux, les vaniteux et les sots, c'est bien assez.

Tu sais enfin que, du moment où tu es forcé de te cacher pour faire une chose et que tu as peur qu'on ne le sache, tu ne dois pas faire cette chose.

Eh bien ! tu en sais déjà long, comme tu vois, et si tu veux mettre en pratique tout ce que tu sais, non seulement tu n'auras pas besoin de la protection des saints, mais tu seras un saint toi-même; et si tu profites, comme j'en suis convaincu, de cette petite leçon, tu en tireras plus de profit que d'avoir reçu des fleurs pour ta fête. »

Alexandre DUMAS fils.

TOUT DANS LA VIE EST SOUMIS A DES DEVOIRS; Y ÊTRE FIDÈLE, VOILA L'HONNEUR; LES NÉGLIGER, VOILA LA HONTE.

(CICÉRON.)

---

**Note.** — *L'honneur* est la considération qui s'attache à la vertu, au talent, au mérite; c'est la bonne réputation dont jouit quelqu'un dans le monde. Il faut garder avec un soin précieux son honneur intact, car lorsqu'on l'a perdu on ne le retrouve jamais.

**Questionnaire.** — Qui un enfant doit-il aimer outre ses parents? — Que pense l'auteur d'une personne laborieuse et honnête qui gagne sa vie en travaillant? — Comment qualifie-t-il le désir de briller et de se faire envier par sa toilette? — Pourquoi est-ce une mauvaise action de dépenser l'argent à des futilités? — Quelles remarques fait l'auteur au sujet de la discrétion? de la justice? de la politesse avec les serviteurs? de la franchise? de la parole d'honneur? des engagements une fois pris? de la moquerie? — A quelle marque connaît-on qu'on ne doit pas faire une chose?

**Devoir.** — Reproduire le chapitre en le mettant à la première personne du singulier: Je sais qu'il faut aimer mes parents, etc..., jusqu'au dernier paragraphe, non compris.

---



## 8. — Quelques caprices de la foudre.

*Anecdote.* — Un tailleur était tranquillement assis devant sa table de travail. Tout à coup, le châssis <sup>1</sup> de papier qui fermait la cheminée s'abattit doucement et un globe de feu, gros comme deux poings, entra et se promena dans la pièce. Puis le globe tourna autour des pieds du tailleur; puis il s'éleva à la hauteur de sa tête, s'allongea et, se dirigeant vers un trou pratiqué au-dessus de la tablette de la cheminée, il détacha sans l'endommager la feuille de papier qui masquait le trou, et s'enfuit dans le tuyau. Arrivé au sommet, il éclata avec violence et démolit l'extrémité de la cheminée.

\*  
\* \* \*

M. SCIENS. — Vous voulez savoir, mon enfant, ce qu'est la *foudre*. Je vous en dirai tout ce que votre jeune intelligence est capable de comprendre. La foudre est une décharge électrique aérienne, produisant en même temps une vive lumière appelée *éclair* \* et une violente détonation qu'on nomme *tonnerre* \*.

Les nuages orageux sont électrisés diversement : les uns sont chargés d'électricité positive, les autres d'électricité négative. Quand ces deux électricités contraires sont mises en présence, il se produit une décharge avec éclair et tonnerre.

Si un nuage se trouve suffisamment rapproché du sol, les parties de la terre avoisinantes se chargent d'électricité de nom contraire à l'électricité de ce nuage, et il en résulte souvent une décharge tout près de la terre. On dit alors que *la foudre est tombée*.

Les effets de la foudre sont la plupart du temps très violents. Les métaux peuvent être fondus et même volatilisés<sup>2</sup>; les corps les plus mauvais conducteurs de l'élec-

---

1. *Châssis*, encadrement d'une ouverture rectangulaire; ici, signifie devant de cheminée. — 2. *Volatiliser*, réduire en vapeur ou en gaz.

tricité sont brisés et dispersés; les matières combustibles sont enflammées; les arbres sont écartelés; les hommes et les animaux sont tués ou paralysés.

Souvent, dans son parcours, la décharge présente des bizarreries inexplicables, même pour les savants. La boule de feu ou globe fulminant est une de ces bizar-



Éclair et chute de la foudre.

geries. Ses visites dans une maison sont toujours redoutables, et tout le monde ne s'en tire pas à aussi bon compte que le tailleur dont nous avons raconté l'histoire.

Le plus sûr moyen d'éviter de telles visites et leurs effets possibles, c'est de se confiner, pendant un fort orage, dans une chambre dépourvue de cheminée et parfaitement close. Les gens poltrons se réfugient dans la cave, où ils trouvent une sécurité presque absolue, mais au prix de combien de sarcasmes<sup>1</sup> à propos de leur... excès de prudence.

L'ENFANT. — J'ai ouï dire aussi, Monsieur, qu'en temps

1. *Sarcasme*, raillerie mordante.

d'orage, et par peur, certaines personnes se lèvent si elles sont couchées, alors que d'autres vont se coucher pour être plus en sûreté dans leur lit. Lesquelles ont raison, lesquelles ont tort ?

M. SCIENS. — Un lit de plume, un matelas, des rideaux de laine, un édredon, sont des garanties contre les effets de la foudre; ces corps étant très mauvais conducteurs de l'électricité, ils isolent le corps humain et la décharge électrique cherche un autre écoulement. Quand le cadre du lit est de fer ou de cuivre, deux métaux excellents conducteurs, la foudre les choisit pour s'écouler rapidement et la sécurité de la personne couchée augmente d'autant. Il vous est maintenant facile, mon enfant, de répondre vous-même à votre double question.

L'ENFANT. — Je sais y répondre, merci. Je sais également qu'il est dangereux de s'abriter sous un arbre pendant l'orage, mais je ne m'explique pas qu'un homme placé à quelque distance du tronc puisse être frappé de la foudre. Le journal de mon père racontait dernièrement le cas d'un berger foudroyé dans ces circonstances. Après avoir brisé le sommet d'un gros chêne, la décharge électrique, comme vous dites, avait d'abord suivi le tronc en y creusant un sillon; puis tout à coup elle s'en était détachée pour aller atteindre le malheureux berger appuyé sur un bâton à 3 mètres du pied de l'arbre. Voici un caprice malfaisant !

M. SCIENS. — Très malfaisant, hélas ! mais ce prétendu caprice s'explique. Le fluide électrique cherche toujours les meilleurs conducteurs; or le corps d'un homme conduit généralement mieux que le bois. Il est donc toujours très imprudent de se réfugier sous un arbre pendant un orage, fût-on éloigné du tronc.

---

**Note.** — L'éclair et le tonnerre se produisent simultanément. Si nous ne percevons pas en même temps les deux phénomènes, cela tient à ce que la lumière de l'éclair se transmet plus vite que le son. Quelquefois la décharge a lieu sans que nous entendions le tonnerre; nous voyons seulement l'éclair;

cela provient tout simplement de ce que le phénomène se passe trop loin de nous, et le bruit du tonnerre n'arrive pas jusqu'à notre oreille. Ces sortes d'éclairs sont appelés vulgairement *éclairs de chaleur*.

**Questionnaire.** — Racontez l'anecdote du tailleur qui a reçu la visite d'un globe de feu fulminant. — Qu'est-ce que la foudre? — Qu'appelle-t-on tonnerre? — Quand dit-on que la foudre est tombée? — Quels sont ordinairement les effets de la foudre? — Quelles mesures de prudence faut-il prendre pendant un orage, quand on est chez soi? — Les gens poltrons doivent-ils se coucher ou rester levés pour être plus en sûreté? Pourquoi? — Dites pourquoi le berger qui était à quelque distance du tronc d'un arbre fut foudroyé.

**Devoir.** — Faites brièvement la description d'un orage. Dites quelles sont vos impressions pendant l'orage. Quelles précautions prendre pendant un orage : 1° si l'on est chez soi ; 2° si l'on est en pleine campagne.

## 9. — Les Châteaux\* en Espagne.

*M. d'Orlange songe, en veillant, à son avenir qui lui paraît « flatteur ». Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision, il imagine les plus extraordinaires aventures à la suite desquelles il se croit devenu sultan<sup>1</sup> des Turcs, chef de la Sublime-Porte!<sup>2</sup>*

*Son valet, Victor, entre sur ces entrefaites et le tire de son délicieux délire.*

M. D'ORLANGE.

Eh ! mais !... c'est toi, Victor ; malheureux ! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage. En rêvant, vous faites des merveilles.

Je suis un criminel : je vous ai détrôné.

Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé... ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :

On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne ;

---

1. *Sultan*, titre de l'empereur des Turcs et de quelques autres souverains musulmans. — 2. *Sublime-Porte*, ou simplement *Porte*, cour des sultans de Constantinople. Cette dénomination provient du fait que les souverains orientaux avaient coutume de tenir des séances plénières à la porte de leur palais.



On en fait en dormant, on en fait éveillé.  
 Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,  
 Peut se croire un moment seigneur de son village.  
 Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;  
 Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat  
 Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;  
 Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien ! chacun du moins fut heureux en rêvant.  
 C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve,  
 A nos chagrins réels c'est une utile trêve <sup>1</sup>.  
 Nous en avons besoin : nous sommes assiégés  
 De maux dont à la fin nous serions surchargés,  
 Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.  
 Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !  
 Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais ?  
 L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.  
 Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance  
 Le bonheur que promet seulement l'espérance.  
 Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,  
 Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,  
 Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;  
 Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.  
 Un déjeuner pourtant serait bien de saison ;  
 Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change <sup>2</sup> ;  
 Et ce n'est point manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... Il raisonne assez passablement.

*Il sort.*

---

1. *Trêve*, relâche, répit. — 2. *Prendre le change*, croire une chose pour une autre. *Donner le change*, signifie au contraire faire prendre une chose pour une autre.

*Victor, resté seul, raille encore la folie de son maître ; mais, par contagion sans doute, il rêve à son tour et bâtit un château en Espagne dans le genre de celui de Perrette de La Fontaine.*

## VICTOR.

Il est fou... Là... se croire un sultan, seulement !  
 On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.  
 J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie ;  
 Et mon billet enfin pourrait bien être bon.  
 Je conviens que cela n'est pas certain : oh ! non ;  
 Mais la chose est possible et cela doit suffire.  
 Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,  
 Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »  
 Si je gagnais cependant le gros lot, quel bonheur !  
 J'achèterais d'abord une ample seigneurie...  
 Non, plutôt une bonne et grasse métairie,  
 Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci,  
 Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.  
 J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service !  
 Dans le commandement je serai peu novice <sup>1</sup> :  
 Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,  
 Et me rappellerai ce que j'étais hier.  
 Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.  
 Moi, gros fermier ! j'aurai ma basse-cour remplie  
 De poules, de poussins que je verrai courir ;  
 De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.  
 C'est un coup d'œil charmant ; et puis cela rapporte.  
 Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,  
 J'entendrai le retour de mes moutons bêlants ;  
 Que je verrai, de loin, revenir à pas lents  
 Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !  
 Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.  
 Et mon petit Victor, sur son âne monté,  
 Fermant la marche avec un air de dignité !  
 Plus heureux que Monsieur... le grand Turc sur son trône,  
 Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.

1. *Novice*, nouveau et peu exercé dans une profession.

Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà  
Ce bon monsieur Victor ; » cela me touchera.  
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause :  
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose.

(*Il cherche.*)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...  
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.  
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?  
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible ?  
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(*Il crie.*)

Que vais-je devenir ? Hélas ! J'ai tout perdu !

COLIN D'HARLEVILLE (*Les Châteaux en Espagne*).

**Note.** — *Châteaux en Espagne*. On appelle ainsi des projets en l'air, des rêves chimériques. Bâtir des châteaux en Espagne, c'est former de beaux projets qui ne sont fondés sur rien de réel. Cette locution est très vieille, elle remonte au XIII<sup>e</sup> siècle. On a dit aussi dans le même sens *bâtir des châteaux en Asie*, en Albanie. Cela signifie, au fond, faire des châteaux en pays étranger, là où l'on n'est pas, ce qui est à la fois inutile et impossible.

**Questionnaire.** — Est-il exact de dire que tout le monde bâtit des châteaux en Espagne ? — Est-on réellement heureux en rêvant ? Pourquoi ? — Victor partage-t-il l'avis de son maître ? — Racontez le rêve qu'il fait à son tour. — Quelle fable de La Fontaine vous rappelle le rêve de Victor ? — Quel est celui des deux récits que vous préférez, et pourquoi ?

**Devoir.** — Avez-vous bâti quelquefois des châteaux en Espagne ? Racontez un de ces rêves et dites ce que vous pensez de ce genre de rêverie.

## 10. — Les Francs.

**Bien mal acquis.** — Clovis convoitait vivement le royaume de Cologne, mais le roi de ce pays, Sigebert, était son ami ; il avait même été blessé en combattant avec lui les Alamans. Voici comment s'y prit Clovis pour arriver à ses fins. Il fit dire à Clodéric, fils de Sigebert : « Ton père est déjà vieux, il boite de son pied blessé ; s'il mourait, son royaume te reviendrait et je te donnerais mon amitié. » Clodéric comprit le conseil et il fit tuer son père un jour qu'il se promenait dans une forêt, puis il envoya des messagers à Clovis pour lui annoncer

---

cette nouvelle et lui offrir une partie des trésors du vieux Sigebert. Clovis lui répondit : « Je te remercie de tes bonnes intentions, montre seulement tes richesses à mes gens, cela suffira. » Et il envoya à Cologne des ambassadeurs<sup>1</sup> auxquels Clodéric s'empressa de montrer le coffre où son père enfermait ses pièces d'or. Mais tandis qu'il se penchait pour remuer les pièces jusqu'au fond du coffre, un des envoyés lui fendit la tête d'un coup de hache. Clovis n'eut plus qu'à prendre le royaume resté sans maître.

\* \* \*

Nous avons vu qu'à la suite de la conquête romaine la Gaule s'était civilisée, embellie, enrichie. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les convoitises des peuples barbares, ses voisins. Les Germains, qui avaient chez eux un sol maigre et humide, un ciel brumeux et triste, étaient attirés par la richesse de la Gaule, l'éclat de son soleil, la douceur de son climat. Aussi dès que les Romains ne sont plus en état de la défendre, les peuples germains s'y précipitent avec avidité. Trois d'entre ces peuples parviennent à y fonder chacun un royaume : les Burgondes dans le Jura et la vallée de la Saône, les Wisigoths sur les bords de la Garonne, et les *Francs*, arrivés les derniers, dans le Nord, jusqu'aux bords de la Somme. Ils commencent par s'unir pour repousser l'invasion des Huns venus d'Asie et conduits par le cruel Attila \* qui s'intitulait « le fléau de Dieu ». Ensuite, ils se disputent la possession de la Gaule. Les Francs, commandés par Clovis, et favorisés par les évêques, restent les maîtres définitifs du pays.

C'étaient des hommes de haute taille, aux yeux bleus, aux cheveux d'un blond roux relevés sur le front en forme d'aigrette<sup>2</sup>. Ils se rasaient le visage, ne gardant que deux longues moustaches.

---

1. *Ambassadeur*, celui qui est envoyé comme représentant d'un État auprès d'un autre État. — 2. *Aigrette*, parure de tête composée d'un faisceau de plumes.



D'un courage à toute épreuve, les Francs aimaient les combats, maniaient habilement leur terrible *francisque*, sorte de hache à deux tranchants, ne reculaient jamais sur le champ de bataille, persuadés que les braves qui tombaient devant l'ennemi allaient tout droit dans un superbe palais où Odin\*, leur dieu de la guerre, leur procurerait éternellement des festins et des combats.

Mais les Francs, à commencer par leurs rois, étaient barbares et grossiers. Vous avez vu par quel moyen, horrible à nos yeux, Clovis s'empara du royaume de Cologne. Ce ne fut pas son seul crime. Ses fils, ses petits-fils et les princes de la race mérovingienne, à quelques exceptions près, ne valurent pas mieux.

Ils faisaient la guerre pour le plaisir de piller, de brûler, de tuer. Pour eux la vie humaine ne comptait pas, et ils volaient sans honte. Pourtant ils s'étaient faits chrétiens; mais leur conversion ne les avait pas rendus meilleurs et c'est en vain que les évêques leur prêchaient la charité, le respect du droit, de la justice.

Au contact de ces barbares, les habitants de la Gaule désapprirent peu à peu la civilisation qu'ils tenaient des Romains. Les forêts et les broussailles envahirent de nouveau les terres, on cessa d'entretenir les routes, les monuments tombèrent en ruine, les écoles se fermèrent, il n'y eut plus d'industrie, plus de travail régulier; le brigandage seul était florissant. Ce fut une époque de nuit, de désordre, de retour à la barbarie.

**Réflexion.** — *La civilisation dont nous jouissons aujourd'hui en France n'est pas l'œuvre d'un jour, ni d'un siècle. C'est un patrimoine commencé par nos premiers ancêtres, qui, malgré certaines périodes d'arrêt ou de recul comme la période mérovingienne, s'est augmenté lentement au prix du travail et de la souffrance de chaque génération. Ayons à cœur de contribuer à notre tour à l'accroissement du précieux héritage.*

**Notes.** — *Attila*, surnommé « le fléau de Dieu », roi des Huns. « Il était de petite taille, avait la poitrine large, la tête forte, les yeux petits, la barbe rare. Son nez était épaté et son teint basané. » — Après avoir ravagé l'Europe, il s'avança jusque dans la Gaule, qu'il dévasta par le fer et le feu. Les Parisiens effrayés avaient résolu d'abandonner leur ville. Une jeune fille, Geneviève parvint à les retenir à force d'insistance. Une bataille acharnée, atroce, fut livrée en 451 dans les *champs Catalauniques*, en Champagne. Attila, vaincu, dut s'éloigner. Il mourut peu après dans son palais des bords du Danube. — *Odin*. Le premier et le plus ancien des dieux de la mythologie scandinave. Il guide et protège le brave à tous les âges de sa vie, et lorsqu'il est devenu vieux, Odin veille à ce qu'il succombe honorablement au combat, afin de le recueillir au Valhalla, séjour des héros morts dans les batailles. Les murs des salles sont revêtus de boucliers, de lances et d'épées sanglantes. Chaque jour les héros s'y livrent de violents combats. Les blessures sont miraculeusement guéries; ils se réunissent ensuite autour d'Odin pour boire l'hydromel.

**Questionnaire.** — Racontez comment Clovis s'empara du royaume de Cologne. — Comment jugez-vous ce procédé? — Qu'est-ce qui provoqua l'invasion des Barbares en Gaule? — Lesquels de ces Barbares restèrent définitivement maîtres du pays? — Faites la description d'un homme franc; qu'aimaient les Francs par-dessus tout? — Leur conversion au christianisme adoucit-elle leur mœurs? — Quels furent pour la Gaule les tristes résultats des invasions barbares?

**Devoir.** — Comparez le caractère et les mœurs des Francs au caractère et aux mœurs des Gaulois. Dites de quel côté sont vos préférences.

## 11. — Les Deux Amis.

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa <sup>1</sup> ;

L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait du sommeil,

Et mettait à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarme <sup>2</sup>,

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée <sup>3</sup> avait touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,

Vient trouver l'autre et dit : « Il vous arrive peu

De courir quand on dort ; vous me paraissez homme

A mieux user du temps destiné pour le somme :

N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?

1. *Monomotapa*, pays de l'Afrique du sud. Ce pays n'existe plus dans la nomenclature des États. — 2. *Alarme*, frayeur subite causée par un danger réel ou apparent. — 3. *Morphée*, fils du Sommeil et de la Nuit (Mythologie). Il représente le sommeil.

En voici. S'il vous est venu quelque querelle,  
 J'ai mon épée ; allons ! — Merci de votre zèle.  
 Vous m'êtes en dormant, un peu triste apparu ;  
 J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause. »

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?  
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un ami \* véritable est une douce chose !  
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;  
 Il vous épargne la pudeur <sup>1</sup>  
 De les lui découvrir vous-même :  
 Un songe, un rien, tout lui fait peur  
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LA FONTAINE.

**Note.** — Un *ami sûr* « est une douce chose » ; en effet, et l'on a dit avec raison que celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée ignore tout le bonheur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

Mais un *ami véritable*, capable de se montrer tel dans les circonstances difficiles, est « une chose » très rare. Les deux boutades qui suivent, en une comparaison familière, disent d'une manière très juste, et souvent trop vraie, hélas ! ce qu'il faut penser de certaines amitiés :

« Les amis sont des gens pareils aux parapluies. On ne les a jamais sous la main quand il pleut. » (Th. de Banville.)

« Les amis de l'heure présente  
 « Ont le naturel du melon.  
 « Il faut en essayer cinquante  
 « Avant que d'en trouver un bon. » (Mermet.)

**Questionnaire.** — Que signifie ce vers :

« L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre. »

Et celui-ci :

« Morphée avait touché le seuil de ce palais. »

— Que fait l'ami couché en apprenant la visite nocturne de son ami ? — Répondez à cette question : « Qui d'eux aimait le mieux ? — Comment un véritable ami s'y prend-il pour rendre service à celui qu'il aime ? »

**Devoir.** — Avez-vous un ami ? Depuis quand ? Comment est née cette amitié ? Comment l'entretenez-vous ? D'après cette amitié, pouvez-vous dire aussi « qu'un véritable ami est une douce chose ? »

1. *Pudeur.* Il vous épargne la pudeur, c'est-à-dire la gêne, la honte délicate, le scrupule de demander ce que l'on désire.

## 12. — Guillaume Tell\*.

*Gessler\**, le tyran de la Suisse, a ordonné, pour éprouver leur obéissance, que les paysans saluassent son chapeau qu'il a fait exposer sur la place publique. Le bon archer Guillaume Tell passe avec son fils Walther sans y prendre garde. On le conduit à Gessler (1).

TELL. — Mon bon seigneur, pardonnez-moi; j'ai agi par inadvertance<sup>1</sup> et non pas par mépris. Je vous demande pardon; cela n'arrivera plus.

GESSLER (*après réflexion*). — Tell, tu es maître dans l'art de tirer de l'arbalète<sup>2</sup>; on dit que tu défies tous les archers.

WALTHER. — Cela est vrai, seigneur; mon père abat une pomme sur l'arbre, à cent pas.

GESSLER. — Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. — Oui, monseigneur.

GESSLER. — As-tu d'autres enfants?

TELL. — J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. — Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. — Seigneur, tous les deux me sont également chers.

GESSLER. — Eh bien! Tell, prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste afin de frapper la pomme du premier coup, car si tu la manques il t'en coûtera la tête.

TELL. — Seigneur! quelle horrible chose me proposez-vous? Moi! de dessus la tête de mon enfant! Non, non, mon bon seigneur, cette idée ne peut vous venir. Que le Dieu des miséricordes m'en préserve! Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père...

---

(1) Ce morceau pourrait être lu par quatre élèves; trois feraient chacun un personnage, un quatrième lirait le récitatif.

---

1. *Inadvertance*, défaut d'attention à quelque chose, mégarde. — 2. *Arbalète*, arc de métal monté sur un fût de bois.



GESSLER. — Tu abattras la pomme de dessus la tête de ton enfant !... je le veux, je l'ordonne.

TELL. — Moi, viser avec mon arbalète la tête chérie de mon enfant ! plutôt mourir !

GESSLER. — Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. — Être le meurtrier de mon enfant ! seigneur, vous n'avez point d'enfant..., vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. — Comment, Tell, te voilà devenu tout d'un coup bien prudent ! On m'avait dit que tu étais un rêveur, que tu t'éloignais des habitudes des autres hommes, que tu aimais l'extraordinaire : voilà pourquoi je t'ai choisi un coup hasardeux. On va attacher ton fils à l'arbre.

WALTHER. — Me lier ! non, je ne veux pas être lié. Je serai tranquille comme un agneau et ne respirerai même pas...

UN ÉCUYER. — On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. — Pourquoi ? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée de la main de mon père ? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller<sup>1</sup>. Allons, mon père, montre que tu es un archer. Il ne te croit pas, il pense nous perdre. Pour dépit<sup>2</sup> ce tyran, tire et frappe le but. (*Il va au tilleul, on lui met la pomme sur la tête.*)

TELL, à Gessler. — Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur. (*Découvrant sa poitrine*) Appelez vos soldats et tuez-moi.

GESSLER. — Je ne veux pas ta vie ; je veux que tu tires. (*Tell est dans une violente agitation ; ses mains tremblent, ses yeux égarés se portent tantôt vers le bailli<sup>3</sup>, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il prend dans son carquois<sup>4</sup> une*

1. *Sourciller* (ne pas), ne pas remuer le sourcil, ne pas laisser paraître le moindre trouble sur un visage. — 2. *Dépit*, causer du dépit. — 3. *Bailli*, magistrat chargé de rendre la justice ou de gouverner à la place d'un souverain. — 4. *Carquois*, étui à flèches.

seconde flèche et la cache sous son vêtement. Le bailli remarque tous ses mouvements.)

WALTHER (sous le tilleul). — Tire, mon père, je n'ai pas peur.

TELL. — Il le faut donc ! (Il recueille ses forces, met en joue, tire. Il reste le corps penché comme s'il voulait suivre la flèche. L'arbalète échappe de ses mains, il est près de s'évanouir.)

GESSLER (examinant la pomme). — Par le ciel ! Elle est traversée juste au milieu. C'est un coup de maître ; il faut lui rendre justice ; mais, dis-moi, Tell, écoute !

TELL. — Qu'ordonnez-vous, seigneur ?

GESSLER. — Tu avais caché là une seconde flèche. Oui, oui, je l'ai bien vu. Quelle était ton intention ?

TELL (embarrassé). — Seigneur, telle est la coutume des chasseurs.

GESSLER. — Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse ; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement



Monument de Guillaume Tell,  
à Altorf (Suisse).

Statue de Richard Kissling.

et franchement Quoi que ce soit, je te garantis la vie sauve... Pourquoi cette seconde flèche ?

TELL. — Eh bien ! seigneur, puisque vous me garantissez la vie sauve, je vous dirai franchement la vérité. (*Il tire la flèche de dessous son vêtement et fixe sur le bailli un regard terrible.*) Si j'avais-atteint mon enfant chéri, je vous perçais, vous, de cette seconde flèche ; et croyez-moi, je ne vous aurais pas manqué (1).

---

**Note.** — *Guillaume Tell*. Héros légendaire de l'indépendance helvétique, du commencement du xiv<sup>e</sup> siècle. Après avoir avoué à Gessler qu'en cas d'insuccès il aurait tué le bailli, celui-ci le fit conduire enchaîné sur son bateau pour le mener en prison dans une forteresse. Tell réussit à s'échapper du bateau pendant une tempête sur le lac des Quatre-Cantons et tua ensuite Gessler. Ce meurtre fut le signal du soulèvement des Suisses contre la maison d'Autriche. — *Gessler* était le bailli d'Albert I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche, dans le canton d'Uri. Il se conduisit en tyran.

**Questionnaire.** — Quelle faute avait commise Guillaume Tell pour mécontenter Gessler ? — A quelle épreuve celui-ci voulut-il le soumettre ? — Que pensez vous de la confiance illimitée que le jeune Walther avait en son père ? — Comment se termina l'épreuve ? — Portez un jugement sur chacun des trois personnages de la scène.

**Devoir.** — Racontez l'histoire de Guillaume Tell sous forme de narration, en commençant ainsi : Il y avait autrefois un tyran de la Suisse nommé Gessler...

---

### 13. — Phénomènes expliqués.

Eaux salées. — Influence de la lune sur les jeunes plantes.

I. *Dans un salon.* — « J'ai vu, disait un négociant qui avait voyagé en Orient, j'ai vu, en Asie, un grand lac dans lequel on ne pouvait pas se noyer : le corps humain flotte à la surface de ses eaux tout naturellement et sans qu'il soit besoin de faire des mouvements.

— Cela ne m'étonne pas, répondit une dame, j'ai vu en France un phénomène peut-être plus extraordinaire. Me trouvant à Salies-de-Béarn, où je passais une saison, j'é-

---

(1) Traduit de SCHILLER.

tais obligée quand je prenais un bain de m'attacher dans ma baignoire pour ne pas remonter à la surface. »

Chacun crut à une double gasconnade <sup>1</sup> et se mit à rire de bon cœur sans remarquer l'étonnement presque indigné du négociant et de la dame qui avaient parlé. Mais, invité par la maîtresse de maison à donner son avis, M. Sciens s'exprima ainsi :

« Le lac dont il s'agit n'est autre que le lac Asphaltite ou mer Morte\*. La salure exceptionnelle de ses eaux (350 grammes de sel par litre) les rend très denses, si bien que le corps humain, plus léger, ne peut s'y enfoncer.

A Salies-de-Béarn, c'est la même chose. Les eaux mères des salines ont une salure plus forte encore (360 grammes par litre) et par conséquent une densité plus grande, de sorte qu'une personne qui s'y plonge remonte à la surface comme le ferait un morceau de bois plongé dans l'eau ordinaire. Enfin tout le monde sait que par un beau temps on pourrait s'endormir sur les flots du lac Salé d'Amérique sans risque de se noyer. Lorsqu'on s'y baigne, on est obligé de faire des efforts pénibles pour maintenir son corps au-dessous de la surface de l'eau. »

\* \* \*

II. *A la campagne.* — Un citadin, nouvellement installé aux champs, va trouver un beau matin l'instituteur de la commune :

« Monsieur, lui dit-il, vous êtes un homme éclairé et de bon conseil, je m'en suis déjà aperçu; or je viens faire appel à vos lumières pour m'expliquer un phénomène qui me déconcerte <sup>2</sup>. J'ai planté il y a un mois environ des haricots Soissons dans mon jardin; ils ont germé, puis poussé en honnêtes haricots qu'ils sont. Je me déclare-

---

1. *Gasconnade*, fanfaronnade, histoire invraisemblable. — 2. *Déconcerté*, embarrasser, troubler.



rais volontiers satisfait de leur développement actuel, mais voici où le bât<sup>1</sup> me blesse : mon voisin, le père Lucas, a planté quinze jours plus tard les mêmes haricots dans un terrain analogue<sup>2</sup> — nos jardins sont contigus — moins bien fumé peut-être, et ses haricots sont aujourd'hui aussi avancés que les miens.

Déjà pareil fait s'est produit pour la pousse de certains semis et lors de la plantation des pommes de terre.

Agacé de me voir ainsi rattrapé malgré la prudente avance que je prenais toujours, j'ai fini par en demander la raison à mon voisin.

— C'est bien simple, m'a-t-il dit d'un air de pitié, je plante à la nouvelle lune et vous plantez à la pleine lune. L'almanach n'a pas été inventé pour les moineaux.

Et je n'ai pu obtenir rien de plus du pauvre homme qui ignore évidemment l'explication d'un phénomène que plusieurs générations ont dû observer avant lui.

— Monsieur, répond l'instituteur, je vais essayer de satisfaire votre légitime curiosité. Vous savez aussi bien sinon mieux que moi que la lumière active la transpiration des feuilles vertes, qu'elle est indispensable à l'*assimilation chlorophyllienne*\*; bref, qu'elle favorise beaucoup le développement de la plante.

— Je sais cela.

— La graine semée à la nouvelle lune a germé et est sortie de terre quand arrive la pleine lune. Or, la lumière de la lune, qui n'est autre chose que la lumière du soleil réfléchi sur la terre, exerce une influence considérable sur l'assimilation des feuilles. Il en résulte que le végétal subit l'action de la lumière non seulement pendant le jour, mais encore pendant la nuit : donc, il pousse rapidement. Au contraire, la graine plantée à la pleine lune sort de terre au moment où la lune est

1. *Bât* : cette expression : où le bât me blesse, signifie voici ce qui me préoccupe, m'ennuie, m'embarrasse. — 2. *Analogue*, semblable.



Panorama de la mer Morte.

Phot. Bonfils.

nouvelle; elle ne subit plus l'influence de la lumière que pendant le jour et pousse beaucoup moins vite.

**Notes.** — *Lac Asphaltite* ou *mer Morte*. Petite mer fermée de l'Asie occidentale (Palestine). Sa cuvette est à 392 mètres au-dessous des eaux de l'océan. La quantité d'eau douce apportée à la mer ne paraît pas compenser tout à fait l'évaporation; d'où un abaissement lent mais continu du niveau, et une salure remarquable des eaux. Il est impossible de plonger dans la mer Morte. On rapporte que Titus, empereur romain, y fit jeter des esclaves enchaînés qui flottèrent à la surface. — La *chlorophylle* est la matière colorante verte des plantes et en particulier de leurs feuilles. L'action de la lumière est généralement nécessaire à la formation de la chlorophylle; une plante qui pousse dans l'obscurité s'étiole et demeure presque blanche. La lumière absorbée par la chlorophylle fournit à la plante l'énergie nécessaire pour l'exercice de ses fonctions essentielles et favorise sa formation.

**Questionnaire.** — Quelle remarque curieuse a-t-on faite au sujet des eaux du lac Asphaltite et de celles de Salies-de-Béarn? — Comment s'explique le phénomène dont il est question? — Racontez la consultation qu'un citadin alla demander à l'instituteur. — Rapportez les explications fournies par celui-ci. — Qu'appelle-t-on chlorophylle? — Quelle action exerce la lumière sur la pousse des plantes?

**Devoir.** — Un de vos camarades qui habite la ville ne croit pas à l'influence de la lune sur la pousse des jeunes plantes. Il la qualifie de préjugé. — Répondez-lui pour essayer de le persuader qu'il se trompe. Tout en cherchant à être clair, évitez autant que possible les termes purement scientifiques.

#### 14. — La Dignité \* personnelle.

La dignité personnelle ou le respect de soi-même est un sentiment qui nous porte à ne pas humilier en nous la personne humaine et à ne pas la laisser humilier par autrui.

Quand on se respecte vraiment soi-même, on a le droit d'être respecté de tout le monde, même des puissants.

Les enfants manquent quelquefois de dignité personnelle, ils ne craignent pas de s'avilir par le mensonge, soit par lâcheté pour éviter un châtement, soit pour s'attribuer un mérite qu'ils n'ont pas. Dans les deux cas, ils commettent une vilaine action et s'attirent le mépris public.

Voici une anecdote, empruntée à l'histoire, qui nous montrera que dans les conditions les plus modestes il peut se rencontrer des hommes capables de pousser jus-



*Charles-Quint; par Christophe Amberger.*  
(Musée de Berlin.) Phot. Hanfstaengl.

qu'au sacrifice de la vie l'horreur du mensonge et le sentiment de leur dignité personnelle.

Un jour, l'empereur Charles-Quint, qui n'est pas un inconnu pour nous, chassait la perdrix avec un de ses gardes.

Les deux chasseurs avaient déjà abattu un bon nombre d'oiseaux que portaient les serviteurs de l'empereur, lorsqu'une dernière perdrix s'envola. Deux coups de feu partirent en même temps et la perdrix tomba.



« Qui de nous deux l'a tuée, cette perdrix ? demanda l'empereur au garde.

— Moi, sire.

— Tu en as menti, maraud<sup>1</sup>, s'écria le monarque irrité. »

A peine il achevait de proférer cette injure qu'il reçut en plein visage un coup de poing magistralement appliqué par le garde. Charles-Quint, hors de lui, veut tuer l'audacieux d'un coup de fusil à bout portant. Mais le chien s'abat et le fusil ne part pas, car il était déchargé. Aussitôt, les serviteurs de la suite se précipitent sur le garde et s'apprêtent à l'écharper, lorsque l'empereur les écarte d'un signe.

Après quelques secondes de réflexion, il ordonne que l'on conduise le coupable en prison et qu'on lui dise de recommander son âme à Dieu.

L'infortuné garde se croyait perdu sans espoir. Avant de le livrer au bourreau, Charles-Quint lui reprocha sa conduite : « Ta faute est d'autant plus grave, lui dit-il, que tu ne sais pas si tu n'as pas menti ; rien ne prouve, en effet, que tu as tué la perdrix.

— Sire, je n'ai pas menti, et c'est bien mon coup de fusil qui l'a tuée. Pour vous en convaincre, veuillez faire examiner l'oiseau, il doit avoir des chevrotines<sup>2</sup> dans le corps. Or mon fusil était chargé avec des chevrotines et le vôtre avec du plomb. »

L'examen de la perdrix démontra que le garde ne se trompait pas et l'empereur commença d'éprouver quelque regret.

Néanmoins, continuant d'obéir à sa colère, il maintient ses ordres et fait conduire le garde à Madrid pour y être exécuté.

Avant le moment suprême, le souverain essaye encore une tentative auprès du condamné et lui promet sa grâce

---

1. *Maraud*, terme de mépris, mauvais sujet, vaurien. — 2. *Chevrotine*, gros plomb dont on se sert pour tirer le chevreuil.

s'il consent à demander pardon. Le garde refuse de s'humilier.

« Te repens-tu au moins de ta mauvaise action ? lui demande l'empereur, étonné d'une telle résistance.

— Sire, répond le garde, si j'avais mille vies, et que Votre Majesté me dise mille fois sans raison que j'ai menti, mille fois je la frapperais au visage et mille fois j'irais tranquille à la mort.

— Tu es donc bien orgueilleux ?

— Non, sire, car l'orgueil est un péché ; je suis simplement fier de n'avoir jamais menti et je n'ai pu supporter l'affront de m'entendre qualifier de menteur. »

Charles-Quint demeura saisi d'admiration devant un tel caractère. Après être resté pensif quelques instants, il dit :

« Tu manquerais à mon règne, si je te laissais mourir. Non seulement je te fais grâce mais je te nomme comte <sup>1</sup>. Tu ne me quitteras plus. Que ne suis-je entouré de mille hommes comme toi ! »

Le nouveau comte fut jusqu'à la mort un des vassaux les plus loyaux de l'empereur.

C'est ainsi que Charles-Quint, le plus puissant souverain de son temps, oublia le sanglant outrage qu'il en avait reçu, pour s'attacher un homme incapable de mentir et si profondément pénétré de sa dignité personnelle.

LE MENSONGE, LORS MÊME QU'IL EST OFFICIEUX, A TOUJOURS QUELQUE CHOSE QUI RÉPUGNE A L'HOMME DÉLICAT.

(IBSEN.)

**Note.** — La *dignité* est le respect de soi. Elle est l'empire absolu que l'homme sait acquérir sur lui-même et qui lui permet non seulement d'échapper à l'esclavage honteux des passions, mais même de se préserver de certaines faiblesses et imperfections qui font tache sur la nature humaine. Il ne faut pas confondre la dignité, qui est une qualité, avec l'amour-propre, qui n'est souvent que fatuité, sot orgueil, « dignité en plâtre ».

1. *Comte* (d'un mot latin qui veut dire compagnon), titre de noblesse donné à des dignitaires qui gouvernaient une province sous l'autorité du roi.

**Questionnaire.** — Qu'est-ce que la dignité personnelle? — Quelle cause futile en réalité provoqua l'incident qui eut de si graves conséquences? — Quel tort eut Charles-Quint? — Racontez ce qui se passa après la scène du soufflet. — Comment se termina l'affaire? — Quelles réflexions vous suggère ce récit?

**Devoir.** — Supposez que l'incident de chasse (coups de fusil tirés simultanément par deux chasseurs) se passe de nos jours entre un riche propriétaire et son garde. Dites comment cet incident pourra se régler sans mensonge, sans offense et sans violence aucune. Faites une narration.

## 15. — Les Gouttes de sang.

C'est en janvier 1871. Dans la plaine déserte, le vent fait tourbillonner les flocons de neige. Dans une petite maison, isolée au bord d'une route, deux enfants, le nez collé aux vitres, regardent tristement les champs pleins de neige. Par moments ils tressaillent au bruit d'une fusillade lointaine; leur père les a laissés seuls pour aller se battre dans les bois, et parfois, tout tremblants, ils prennent au loin les formes noires des troncs d'arbres pour les Prussiens qui s'approchent. Louise, la petite fille, a quatorze ans. Pierre, son jeune frère, en a onze.

Tout à coup, le chien qui rôde dans la cour tombe en arrêt et aboie lugubrement vers le ciel blanc. Pierre, de peur, a les yeux pleins de larmes. Ils entendent des cris plaintifs, des pas lourds dans l'escalier; Louise retient sa respiration. La porte de leur chambre s'ouvre et un franc-tireur français vient s'affaisser devant eux, pâle et couvert de sang.

« Les Prussiens viennent! cachez-moi! »

Devant ce blessé à sauver, Louise s'arme de courage. Elle l'aide à se relever, le fait coucher dans le placard de la chambre, et le couvre de jouets, de poupées, de livres, d'images, de chevaux de bois.

« Mademoiselle, lui dit le soldat, vous risquez votre vie pour sauver la mienne; si l'on me découvre dans votre maison, on y mettra le feu! »

Louise se met à rire, et pour cacher la poignée du sabre

de son hôte, la recouvre d'un polichinelle en soie bleue. Puis, afin de moins éveiller les soupçons, elle laisse la porte du placard entr'ouverte.

« Pierre, dit-elle, copie tes devoirs et quand *ils* seront là, pas un mot, pas un regard ; laisse les jurer et me battre, ne lève pas les yeux de ton cahier. »

Pierre prend sa plume, essuie de grosses larmes qui tombent sur le papier et s'applique à tracer ses pleins et ses déliés. Louise reprend son crochet et s'assied dans le fauteuil.

\* \* \*

Soudain elle pâlit. Le franc-tireur a semé des gouttes de sang sur le plancher, sur le tapis, sur le papier du mur. « Son sang le trahira, » se dit Louise. En même temps, elle entend l'aboiement du chien, puis un coup de crosse qui l'assomme, et le son des bottes prussiennes sur le seuil. Elle tire son couteau de sa poche, se fait une large coupure à la main, jette la lame sanglante sur la table, laisse couler son sang sur son corsage, le mêle par terre à celui du franc-tireur. « Pierre, dit-elle, pas un mot ! », et, debout, sa main pendante, ensanglantée, elle attend.

Les portes claquent, les crosses enfoncent les armoires. Les Prussiens renversent les meubles, fouillent toute la maison. Enfin ils se précipitent dans la chambre de Louise, et s'arrêtent devant elle, surpris. La main de Pierre tremble, mais il continue à tracer ses lettres tout en zigzag. Un soldat montre les gouttes de sang sur le plancher : l'officier lui fait voir la main blessée de Louise. Les soldats ouvrent le placard. « Un boliginelle ! » crie un gros sergent à barbe blonde. Louise le lui prend des mains en riant, le fait gesticuler, lui fait débiter le boniment. Les soldats éclatent de rire et montrent leurs grandes dents jaunes. Le sergent aperçoit la poignée de sabre mal cachée. « En foilà des chouets, dit-il ; un frai



zapre, z'il fous blait. » Il s'amuse à tirer à demi la lame du fourreau, et l'y replonge en faisant sonner le métal. Mais l'officier à la porte s'impatiente : « En route ! crie-t-il en allemand, notre homme se sera sauvé dans les bois. »

Les grosses bottes descendent l'escalier, traversent la cour, et les casques à pointe disparaissent au tournant du chemin.

Louise court au placard. « Et maintenant, dit-elle, vous devez avoir faim. » Le soldat lui jette un long regard de reconnaissance. « Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes déjà brave comme une femme et comme une vraie Française ; votre papa sera fier quand il reviendra. »

La petite baisse ses yeux qui s'emplissent de larmes, car elle songe que là-bas, dans le bois, pendant qu'elle sauvait le franc-tireur, les Prussiens lui ont peut-être tué son père (1).

LE SANG-FROID DOUBLE LES MOYENS  
ET LES FORCES. . . . (M<sup>me</sup> DE STAËL.)

**Questionnaire.** — Que vous rappelle cette date : janvier 1871 ? — A quel moment et comment la jeune fille a-t-elle fait preuve d'intelligence ? — De courage ? — De bonté ? — De sang-froid ? — Quelles réflexions vous suggère cette lecture ?

**Devoir.** — Racontez à votre manière l'histoire des « Gouttes de sang ». Seulement vous supposez que le jeune garçon, au lieu de s'appliquer à écrire selon les recommandations de sa sœur, a constamment regardé d'un œil anxieux vers le placard où était caché le franc-tireur. Dites ce qui résultera de cette imprudence et concluez.

## 16. — Charlemagne\*.

*Un examen.* — Le roi Karle faisait élever dans une des écoles qu'il avait fondées un grand nombre d'enfants « de haute, de moyenne, et de basse condition ». Un jour, il manda par devers lui tous ces enfants et se fit montrer leurs devoirs. Les élèves de naissance moyenne et inférieure présentèrent des travaux pleins de qualités et qui passaient toute espérance. Les nobles n'eurent à montrer que des compositions remplies

(1) D'après DE LA BURNELONCHE.

d'inepties. Alors le très sage Karle fit passer à sa droite ceux qui avaient bien travaillé et leur parla ainsi : « Grâces vous soient rendues, mes enfants, pour avoir ainsi travaillé ; continuez et je vous donnerai des évêchés et des monastères<sup>1</sup>. » Puis s'adressant aux nobles qui étaient à sa gauche, il leur dit d'un ton irrité : « Quant à vous, nobles, enfants des premiers du royaume, vous, beaux fils délicats et mignards<sup>2</sup>, comptant sur votre naissance et sur vos grands biens, vous avez négligé l'étude pour vous livrer au jeu, à la paresse et aux exercices frivoles. Eh bien, sachez que je ne fais pas grand cas de votre noblesse et de votre beauté et que si vous ne réparez pas au plus vite votre négligence vous n'obtiendrez jamais rien du bon roi Karle. »

Nous avons vu dans une précédente lecture (V. page 36) que les Francs étaient de rudes guerriers qui choisissaient pour chefs des hommes capables de les conduire à la victoire. Clovis avait donné satisfaction à ce penchant belliqueux<sup>3</sup>, mais après lui les rois mérovingiens s'étaient insensiblement déshabitués des combats et ils vivaient sur leurs terres comme de gros fermiers.

Ce n'est guère qu'au printemps, à l'ouverture du *Champ de Mars*<sup>4</sup>, qu'on montrait au peuple son roi. Silencieux et grave, ce roi chevelu, barbu, paraissait, lentement traîné sur un char attelé de bœufs. De là le nom de *rois fainéants* qu'on leur a donné comme une flétrissure.

Or les Francs de l'est ou Austrasiens, restés batailleurs et fiers, désapprouvent la paresse de tels rois.

Ils vont chercher dans une autre famille, celle des Pépins, des chefs braves et forts qui les mènent au combat. L'un de ces chefs, Charles, surnommé Martel ou le Marteau, écrase les Arabes à Poitiers et sauve la Gaule de l'invasion.

---

1. *Monastère*, couvent de moines. — 2. *Mignard*, délicat, qui a des manières affectées de parler ou d'agir. — 3. *Belliqueux*, qui aime la bataille, la guerre. — 4. *Champ de Mars* : on appelait ainsi les assemblées des grands seigneurs sous les rois francs.

Son fils, Pépin le Bref, est de petite taille, mais d'une bravoure à toute épreuve ; on raconte qu'un jour il descendit dans l'arène <sup>1</sup> pour séparer un lion et un taureau qui se battaient.

Du moment que les rois mérovingiens ne faisaient rien et n'avaient aucune autorité, il prit lui-même le titre de roi : personne n'osa le lui contester.

Pépin fut le père de Karle, surnommé Charlemagne ou Charles le Grand, fondateur de la dynastie carolingienne. Il y eut en Karle deux hommes : le *soldat* et le *sage*.

\* \* \*

« Haute taille, tête ronde, gros col, nez long, ventre un peu fort, petite voix, » tel est son portrait au physique. C'est un rude batailleur, dont tout le règne se passe en guerres. Il fit cinquante-trois expéditions aux quatre coins de l'Europe. Chaque campagne finie, il remettait son épée au fourreau et retournait passer les hivers dans son palais d'Aix-la Chapelle, son séjour favori. C'est de là que partaient les fameux *capitulaires* <sup>2</sup> pour porter ses ordres dans tout le vaste empire. Un de ces capitulaires contient la disposition suivante : « Pour un premier vol, on sera puni de la perte d'un œil ; pour un deuxième, on aura le nez coupé ; le troisième vol coûtera la vie. » Les quelques jours de prison que l'on inflige aux voleurs de notre époque sont un bien doux châtement à côté des peines édictées par Charlemagne. Mais on ne doit pas perdre de vue qu'il lui fallait faire preuve d'une énergie extraordinaire pour maintenir l'ordre parmi ses sujets, qui étaient des brutes incorrigibles, ignorantes du juste et de l'injuste.

Le grand homme appréciait les avantages de l'instruc-

---

1. *Arène*, sol sablé où se livraient les combats au milieu d'un cirque, d'un amphithéâtre. — 2. *Capitulaires*, ordonnances ou lois de Charlemagne.

tion et il ne négligea rien pour la répandre. Il ouvrit de nombreuses écoles, appela des savants étrangers, donna lui-même l'exemple de l'étude en apprenant le latin, qui



Statue de *Charlemagne*.

Œuvre de Rochet.  
Parvis Notre-Dame, à Paris.

était la langue d'alors. Il aurait bien voulu savoir écrire, mais ses gros doigts de soldat ne surent jamais aller au delà des éléments.

Charlemagne avait un amour si sincère de l'instruction qu'il voulut la rendre obligatoire. « Tout père de



famille, dit-il dans un capitulaire, doit envoyer son fils à l'école et l'y laisser jusqu'à ce qu'il soit bien instruit. » Cette loi n'est-elle pas étonnante pour l'époque? Beaucoup de gens, qui font un crime à la troisième République d'avoir couvert son territoire d'écoles, seraient bien surpris d'apprendre qu'il y a plus de onze cents ans le roi Karle, empereur d'Occident, ami du pape et des évêques, aurait désiré ne compter dans son immense empire que des *sujets* instruits, *parce qu'il croyait qu'un homme instruit est supérieur aux autres hommes.*

---

**Note.** — *Charlemagne* fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire... Il le parcourait sans cesse, portant la main partout où il allait tomber. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. Il ordonnait qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers. (MONTESQUIEU.)

**Questionnaire.** — Racontez comment le roi Karle examina un jour le travail des enfants qu'il faisait élever dans une de ses écoles. — Faites le portrait d'un *roi fainéant*. — Par qui les rois fainéants furent-ils détrônés? — Quels deux hommes y avait-il dans le roi Karle? — Parlez du soldat, parlez du sage. — Rappelez un capitulaire relatif au vol. — Celui relatif à l'instruction. — Quelle réflexion vous suggère ce dernier capitulaire?

**Devoir écrit.** — Dans un devoir d'une trentaine de lignes au plus, dites ce que vous savez de Charlemagne comme homme et comme administrateur seulement.

---

## 17. — La Vraie Gloire.

Un vieux vautour rappelait à ses enfants une leçon de chasse qu'il avait eu l'occasion de leur donner en sa vie. Et à ce sujet, il leur disait que ce qu'il leur avait fait manger de meilleur c'était la chair humaine. « Apprenez-nous donc, demandèrent les enfants, la manière de chasser l'homme. — On ne chasse pas l'homme, répondit le vautour : il est plus rusé que nous; en outre, on ne peut l'emporter tout entier : il est trop

lourd. Mais l'homme est féroce pour lui-même. Souvent deux troupes d'hommes se rencontrent, s'entre-choquent à grand bruit et remplissent l'air de feux; la terre se couvre de cadavres : c'est le moment du festin pour les vautours.

L'homme est parfois féroce pour lui-même, c'est vrai, et sa férocité n'a même pas l'excuse de celle des animaux sauvages. Ceux-ci, en effet, chassent leurs semblables plus faibles dans le but d'apaiser leur faim : ils tuent pour vivre. Les hommes, eux, se livrent à d'immenses tueries d'autres hommes pour le seul plaisir de voler de l'or ou quelque province et de se couvrir de gloire. Car on est convenu d'appeler « gloire<sup>1</sup> » le singulier mérite qui consiste à savoir faire égorger une armée par une autre armée. C'est ainsi qu'Alexandre, roi de Macédoine, Jules César, Napoléon I<sup>er</sup>, et une infinité de grands capitaines occupent une place d'honneur au Panthéon \* de l'histoire.

Cependant au fur et à mesure qu'elle devient plus éclairée, la conscience humaine refuse son admiration aux conquérants, aux célèbres destructeurs d'hommes : bientôt, elle ne fera d'exception qu'en faveur de ceux qui ont lutté ou sont morts pour la défense de leur pays. Ces derniers méritent tout notre respect, toute notre reconnaissance, et nous disons volontiers, avec le poète :

Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie  
 Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.  
 Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau :  
 Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère<sup>2</sup>  
 Et, comme ferait une mère,  
 La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

. . . . .

Quant aux conquérants de profession, aux rois, aux empereurs, aux généraux, aux ministres fauteurs<sup>3</sup> de

1. *Gloire*, grande réputation méritée par les vertus, les talents, les actions, etc. — 2. *Éphémère*, qui ne dure qu'un jour. — 3. *Fauteur*, celui qui excite à une chose (ne s'emploie qu'en mauvaise part).



*Saint Vincent de Paul.*

Statue de Falguière, au Panthéon,  
à Paris. Phot. Neurdein.

guerres offensives <sup>1</sup>, de guerres de conquêtes et de san-

---

<sup>1</sup>. *Offensive*, qui attaque; le contraire est *défensive*.

glantes batailles, ils ne sauraient bénéficier plus longtemps de l'admiration publique et ne méritent d'autre titre que celui d'illustres malfaiteurs de l'humanité; ils peuvent être célèbres; ils ont semé la souffrance, le deuil, la ruine, la mort : ils n'ont pas acquis la *vraie gloire*.

Mais gloire aux philanthropes<sup>1</sup>, comme saint Vincent de Paul\* et Montyon\*, et en général à tous ceux qui sont portés à aimer l'humanité. Gloire aux savants, comme Pasteur et ses disciples, dont la science compatissante pour toute douleur a vaincu la rage, la diphtérie, la peste, ces terribles fléaux, et poursuit courageusement, par ses adeptes, sa lutte contre les souffrances des hommes.

Gloire aux autres savants : ingénieurs, chimistes, industriels, créateurs des chemins de fer, des bateaux à vapeur, de l'éclairage électrique, du télégraphe, des métiers mécaniques, de milliers de machines propres à multiplier la production du travail, et qui épargnent à l'ouvrier l'effort trop pénible qui détériore et use l'organisme humain.

Gloire aux savants ! « Ils ont changé la face de la terre ; fait des révolutions auxquelles empereurs et rois tirent le chapeau ; enrichi les peuples par centaines de millions à la fois ; révélé à l'humanité les lois du bon Dieu qu'elle ignorait (1). »

Ah ! ces savants bienfaiteurs, comme nous devons les bénir ! Leur bonne volonté éclairée et leur charité intelligente sont capables de triompher un jour de la pauvreté et d'épouvanter la mort. A eux la vraie gloire !

---

**Note.** — *Panthéon de l'histoire*. On appelle ainsi les honneurs rendus par la postérité à des personnages illustres. Le mot Panthéon signifie : *temple consacré à tous les dieux*. Par analogie on a donné ce nom aux monuments destinés à recevoir les cendres des grands hommes. Rome avait son Panthéon ; Paris a le sien depuis la Révolution. Mirabeau, Voltaire, Rousseau y furent successivement transportés. En 1889, une loi ordonna le transfert au Panthéon des cendres de Lazare Carnot, de Lalande, de La Tour d'Auvergne.

---

(1) Jean MACÉ.

---

1. *Philanthrope*, ami des hommes et qui s'occupe d'améliorer leur condition.



Le président Carnot et Victor Hugo sont au Panthéon. — *Saint Vincent de Paul*. Prêtre français, fondateur des Sœurs de la Charité. Né en 1576, mort en 1660. Célèbre par sa charité et son zèle merveilleux à soulager les innombrables misères corporelles et spirituelles qui sollicitèrent son cœur. De son vivant, il a été surnommé le « père des enfants trouvés ». — *Montyon* (1733-1820). Philanthrope français, fondateur de plusieurs prix qui sont distribués chaque année par l'Institut. Le *prix de vertu* est attribué à une personne pauvre qui a fait l'action la plus vertueuse.

**Questionnaire.** — Racontez la leçon du vautour à ses enfants. — Expliquez pourquoi la férocité de l'homme n'a pas l'excuse de la férocité des animaux. — Qu'est-ce qui fait que la conscience humaine admire moins que jadis les conquérants? — Quels sont les généraux, les soldats qui méritent réellement notre reconnaissance et notre admiration? — Quels hommes devons-nous préférer aux guerriers les plus fameux? — Que font les savants de toutes sortes pour le bien de l'humanité? — A qui revient la vraie gloire?

**Devoir écrit.** — Qu'entend-on par ce mot : la gloire? Combien y a-t-il de sortes de gloires? Laquelle préférez-vous? Donnez les raisons de votre préférence.

## 18. — Le Rêve\*.

Un soir, à l'heure vague où le soleil décline,  
 Un vieillard gravissait le flanc d'une colline,  
     Courbant le dos, traînant le pas ;  
 Son bâton était lourd, sa besace était vide,  
 Et derrière et devant, comme un fil se dévide,  
 La route s'allongeait et ne finissait pas.

Bientôt le ciel immense alluma chaque étoile ;  
 Le va-nu-pieds songeait aux draps de bonne toile  
     Où l'on dort jusqu'au lendemain,  
 Et, sans gîte à présent, que l'auberge commune,  
 Où le bon Dieu, la nuit, répand des clairs de lune,  
 Il cherchait un coin sombre, au revers du chemin.

Il cherchait un coin sombre où reposer sa tête,  
 Car dans son vieux cerveau grondait une tempête,  
     Le souvenir du temps ancien.  
 Et las d'avoir monté de calvaire<sup>1</sup> en calvaire,  
 Il trouvait que le sort est vraiment trop sévère  
 Qui laissé ainsi mourir un homme comme un chien.

1. *Calvaire*, montagne voisine de Jérusalem, où Jésus-Christ fut crucifié; au figuré, souffrance comparée à celle de Jésus sur le Calvaire.

Lors une voix parla, qu'il ne connaissait guère,  
 Mais il vit tout de suite, en son bon sens vulgaire,  
 Qu'elle était faite de raison ;

Et cette voix lui dit : « Je suis la Prévoyance <sup>1</sup>,  
 Je sais combien tu fus, jadis, plein de vaillance,  
 Car je vins quelquefois te voir dans ta maison.

Tu gagnais de l'argent en frappant sur l'enclume,  
 Mais il semblait partir au vent comme une plume,  
 Et lorsque ton bras abdiqua <sup>2</sup>,  
 Que tu connus ainsi le chômage terrible,  
 Le peu qui t'en restait, comme l'eau dans un crible,  
 S'enfuit dans la débâcle et le pain te manqua.

C'est qu'à vingt ans on croit que toute chose dure.  
 Pourtant, je te disais : « L'arbre perd sa verdure,  
 Songe à l'avenir incertain. »

Mais tu faisais le sourd de peur de me comprendre,  
 Tes beaux jours envolés je ne puis te les rendre,  
 Et des miracles seuls changeraient ton destin. »

Le meurt-de-faim pleurait, à genoux sur la route ;  
 Le remords dans son cœur s'infiltrait, goutte à goutte ;  
 Il implorait, joignant les mains,  
 Les blés autour de lui dressant leur tige pleine,  
 Les hameaux assoupis, dispersés dans la plaine  
 Et les astres sans nombre au fond des cieux lointains.

Une autre voix alors, angéliquement douce,  
 Dit : « Le chêne des bois protège l'humble mousse ;  
 Vis en paix jusqu'au dernier jour ;  
 Je vois que ton cœur souffre et que ton pas chancelle ;  
 Relève-toi, mon frère, et mets ta main dans celle  
 Que je t'offre pour guide au nom des lois d'amour.

Viens : je t'épargnerai la honte redoutable  
 De mendier le pain tombant de quelque table  
 Dans ta besace avec effort... »

---

1. Prévoyance, action de voir d'avance, de prendre des précautions pour l'avenir. — 2. Abdiquer, renoncer à ; ici *abdiqua* signifie cessa de travailler.

Et le vieillard ému souriait de bien-être.  
Le miracle annoncé, l'allait-il donc connaître,  
Lui qui croyait enfin l'espoir à jamais mort ?

La voix continua plus pressante et plus tendre,  
Et chaque mot nouveau qu'elle faisait entendre  
Prêchait la mutualité \* ;  
Puis elle se nomma, laissant entrevoir l'ère  
Où n'existerait plus ni haine, ni colère...  
« Je te bénis ! » dit l'homme à la Fraternité.

Les coqs, de toutes parts, sonnaient à pleine gorge  
L'heure confuse encore où s'allume la forge.  
Le batteur de fer s'éveilla ;  
Car la route sans fin, l'étoile qui se lève,  
Les deux voix dans la nuit, cela n'était qu'un rêve.  
Il descendit en hâte et la forge brilla.

Ses bras avaient gardé la vigueur de la veille,  
Et son marteau pesant faisait bientôt merveille  
Sur l'enclume au tintement clair ;  
Mais il saisit le sens de la leçon donnée,  
Et quoiqu'il ne touchât qu'à la trentième année,  
Sa chanson, ce jour-là, fusa <sup>1</sup> moins vive en l'air.

Il songeait que l'hiver au printemps bleu succède,  
Qu'il est juste qu'en tout ici-bas l'on s'entr'aide  
Pour le bien de l'humanité ;  
Et le soir arrivé, le forgeron robuste  
Recueillit dans son cœur, front haut, dressant le buste,  
Ton admirable verbe, ô Solidarité <sup>2</sup> !

MAX TIPLE (1).

---

(1) Max TIPLE, instituteur français. Cœur d'or, belle âme, en un mot nature d'élite ; il honorait les lettres et l'enseignement primaire. Il était à peine à l'été de la vie lorsque la mort l'a brutalement enlevé (1904).

---

1. *Fuser* : sa chanson fusa dans l'air, c'est-à-dire monta comme une fusée.  
— 2. *Solidarité*, dépendance mutuelle entre les hommes, qui fait que les uns ne peuvent être heureux, se développer, que si les autres le peuvent aussi, d'où résulte la nécessité de s'entr'aider.

**Notes. — Le rêve** (Résumé). — Un forgeron, jeune encore — trente ans — rêve que, devenu vieux, il erre sur les chemins sans asile et sans pain. La *Prévoyance* lui apparaît et lui reproche sa prodigalité, son imprévoyance alors qu'il gagnait de l'argent. C'est ensuite la *Fraternité*, plus clémentine et plus douce, qui le console et lui redonne de l'espoir. A son réveil, le forgeron comprend la leçon qu'il a reçue en rêvant. Il travaille avec ardeur, pense sérieusement à l'avenir et, le soir même, va se faire inscrire à la *Mutualité* par sentiment de *Solidarité*. — **Mutualité** : « O merveilleuse mutualité ! dit M. Edouard Petit, tu supprimes les déshérités, tu assures un secours en cas de maladie et la tranquillité pour la vieillesse, tu effaces des consciences les sentiments de haine et de révolte et y substitues des sentiments de gratitude et d'union. Tu es la grande force qui arrache les déshérités à l'armée du crime pour les envoyer à l'armée de la paix. »

**Questionnaire.** — Décrivez la marche du vieillard gravissant le flanc d'une colline, le soir. — Qu'est-ce que l'auberge commune où le bon Dieu, la nuit, répand des clairs de lune ? — Quelle voix entendit le vieillard ? — Que lui dit cette voix ? — Quelle impression produisit-elle sur le va-nu-pieds ? — Quelle voix entend-il ensuite ? — Que lui recommanda la Fraternité ? — Que fit le forgeron à son réveil ? — Quelle leçon avait-il retirée de son rêve ?

**Devoir écrit.** — Existe-t-il une mutualité dans votre école ? En faites-vous partie ? Comment fonctionne-t-elle ? Quels services rend cette société ? Quels avantages comptez-vous en retirer personnellement plus tard ?



*Le Travail.*

Statue de J. Gautherin, au Jardin du Luxembourg, à Paris.



## 19. — Le Chat et les Lapins.

Un chat, qui faisait le modeste, était entré dans une garenne<sup>1</sup> peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés<sup>2</sup> de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier pour demander ce qu'il prétendait. Il protesta d'une voix douce qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation ; qu'en qualité de philosophe<sup>3</sup> il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays ; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux où il avait vu de grandes merveilles ; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les lapins, puisqu'il croyait, en bon bramin<sup>4</sup>, à la métempsychose\*, et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain, un vieux lapin rusé, qui était le docteur<sup>5</sup> de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui était suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier saut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis<sup>6</sup> revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avait fait ce meurtre

---

1. *Garenne*, espace peuplé de lapins et où on les conserve. — 2. *Député*, envoyé pour traiter une affaire, régler une question. — 3. *Philosophe*, celui qui étudie la philosophie, qui s'applique à l'étude de l'homme, de la société, de la morale. — 4. *Bramin*, prêtre de la religion de Brahma, dieu suprême des Hindous. — 5. *Docteur*, savant. — 6. *Dom Mitis*: *dom* est un titre d'honneur employé en Portugal; *mitis* signifie doux, doucereux. La Fontaine donne ce nom au chat.

que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivrait d'autres animaux, et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à portée de sa griffe. La négociation dure; on l'amuse; cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui aimait à prendre dans un lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches: il aperçoit le chat, qui n'était attentif qu'à sa proie; il le perce d'une de ses flèches, et le chat expirant dit ces dernières paroles: « Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne; on est haï, craint, détesté, et on est enfin attrapé par ses propres finesses. »

FÉNELON.

LE MENSONGE EST UN CHEMIN BIEN  
COURT A CELUI QUI S'EN SERT; MAIS LA  
FOSSE EST AU BOUT OÙ LE MENTEUR  
SE PRÉCIPITE. (AMYOT.)

**Note.** — *Métempsycose.* Ce mot veut dire: changement, passage de l'âme d'un être dans un autre être. C'est une doctrine philosophique d'après laquelle l'âme pensante, immortelle, peut animer successivement des corps différents (homme, quadrupède, oiseau, poisson, etc.). Cette doctrine a été admise dans l'antiquité par les peuples les plus différents. Dans l'Inde, elle a passé à l'état de dogme religieux. Pour les Égyptiens, au moment de la mort, l'âme passait immédiatement dans le corps d'un autre animal, et, après avoir habité les organismes des êtres qui vivent sur la terre, dans l'eau et dans les airs, elle revenait, au bout de trois mille ans, dans le corps d'un homme pour recommencer éternellement le même voyage.

**Questionnaire.** — Que signifie cette expression « qui faisait le modeste » ? — Quel discours tient le chat aux lapins députés pour leur inspirer confiance ? — Que rapportèrent les députés à leurs frères ? — Quelle fut la conséquence de leur crédulité ? — Comment le chat essayait-il de faire une deuxième capture ? — Quelle ruse emploie à son tour un lapin agile ? — Racontez comment se termina l'aventure. — Que dit le chat en expirant ?

**Devoir écrit.** — Imaginez une histoire pour démontrer que les paroles du chat mourant peuvent s'appliquer à la conduite des hommes.

---

## 20. — Le Langage écrit.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, un colon envoya un domestique indigène<sup>1</sup> porter une lettre et des fruits à un autre colon de ses amis. En route, le commissionnaire mangea une partie des fruits. A son arrivée, on apprit à la lecture de la lettre qu'il n'apportait pas tout ce dont il avait été chargé. Aussitôt il se prosterna jusqu'à terre. On crut qu'il demandait pardon; mais il expliqua que c'était pour adorer la lettre, la prenant pour un dieu qui avait révélé la vérité.

Cela n'a l'air de rien une lettre, un écrit quelconque, un livre même pour nous, gens civilisés et instruits, un peu blasés, qui vivons au xx<sup>e</sup> siècle. Mais pour un pauvre Américain ignorant et à demi sauvage, c'était quelque chose de divin et de vraiment digne d'adoration.

Le besoin d'exprimer sa pensée par des signes conventionnels<sup>2</sup>, de l'envoyer au loin, de la rendre durable au moyen de ces mêmes signes, est aussi vieux que l'humanité. Les premiers essais d'un langage écrit remontent donc à la plus haute antiquité, mais ils furent naturellement imparfaits.

L'homme a commencé par dessiner d'une manière plus ou moins grossière les objets mêmes rappelant les faits qu'il désirait consigner d'une façon durable. Ensuite, il a été amené à exprimer ses idées à l'aide de signes de pure convention. Mais nous laisserons de côté les signes qu'il a pu imaginer et ne nous occuperons que des moyens employés pour les tracer.

Les anciens Assyriens\* de Tyr et de Babylone écrivaient avec une pointe de fer sur la pâte molle de briques d'argile qu'ils faisaient ensuite durcir au feu.

Puis au lieu de briques on se servit d'os larges et plats, tels que des omoplastes de mouton, sur lesquels

---

1. *Indigène*, qui est du pays, y est né. — 2. *Signes conventionnels*, signes faits d'après une convention, après entente entre ceux qui devaient les employer.

on traçait des caractères avec un roseau trempé dans une encre faite de suie délayée dans l'eau. Un certain nombre de ces os, enfilés comme les grains d'un chaquet, formaient une sorte de livre, plus original sans doute, mais moins commode que nos livres actuels.



Ruines du temple de Karnak (Égypte). Phot. Zangaki.

A droite, obélisque sur lequel sont tracés des hiéroglyphes (écriture figurée des anciens Égyptiens).

Les Grecs et les Romains, grâce aux progrès de la civilisation, surent graver sur la pierre et sur le bronze. Ils écrivaient aussi sur des tablettes de bois, enduites d'une légère couche de cire. Pour cela, ils se servaient d'un petit instrument pointu appelé *stylet*. C'est de là qu'est venu le mot « style ».

Vers le *xvi<sup>e</sup>* siècle avant l'ère chrétienne, les Égyptiens\* parvinrent à fabriquer des feuilles propres à recevoir l'écriture avec l'écorce d'un roseau nommé *papyrus*, d'où le nom de « papier ».



Beaucoup plus tard, le papyrus étant devenu rare et trop cher, on y suppléa en préparant des peaux de chèvre et de mouton : ce fut le parchemin. Enfin le papier, inventé par les Chinois, se répandit en Europe, grâce aux Arabes, dans le cours du ix<sup>e</sup> siècle. Mais jusqu'à l'ingénieux et immortel Gutenberg \*, on ne connut que l'art d'écrire à la main, soit avec la plume d'oie, soit avec un crayon. Une découverte devait l'emporter sur toutes les autres, prendre tout de suite vie et croissance, devenir merveille ; nous voulons parler de l'invention de l'imprimerie, vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Cette invention donna une impulsion <sup>1</sup> irrésistible à toutes les connaissances humaines ; elle permit d'imprimer en un jour autant de livres qu'on en copiait en un an ; grâce à elle, on put se procurer toute une bibliothèque pour le prix que coûtait avant un manuscrit.

Et depuis le xv<sup>e</sup> siècle l'imprimerie et l'art de fabriquer le papier ont fait des progrès qui paraissent tenir du prodige. En voici une preuve entre mille.

« Dernièrement, nous raconte M. H. de Parville, les directeurs d'une manufacture de papier voulurent établir quel temps il faudrait pour convertir un arbre vivant en un journal prêt à être lu. Trois arbres sont abattus à sept heures trente-cinq minutes du matin. On les porte à l'usine qui est voisine, on les coupe en morceaux de 30 centimètres de longueur. On les réduit en pulpe <sup>2</sup> à l'aide des machines. Cette pulpe est ensuite envoyée dans une cuve et mélangée aux matières nécessaires pour la confection du papier. A neuf heures vingt, la première feuille sortit de la machine. Les propriétaires sautent en voiture et portent quelques feuilles du papier ainsi préparé à une imprimerie située à 4 kilomètres.

A dix heures, on *tirait* et ils avaient en main un journal

---

1. Impulsion, poussée. — 2. Pulpe, pâte.

imprimé. Il avait suffi de deux heures vingt-cinq minutes pour convertir un arbre en un journal. »

Que nous sommes donc loin des briques cuites et des os plats qui servaient de papier aux peuples de l'antiquité!

**Notes.** — **Assyriens.** Ils avaient une écriture dite *cunéiforme* (qui a la forme d'un coin). C'est un genre d'écriture dont l'élément principal est une sorte de *pointe*, de *flèche*, *clou* ou *coin*, dont les combinaisons variées forment des signes plus ou moins compliqués. — **Égyptiens.** Ils avaient un système d'écriture qui se composait de figures d'hommes, d'animaux, de plantes, d'objets naturels ou fabriqués. On appelle ce genre d'écriture *hiéroglyphes*. Exemple : le soleil était représenté par un disque, la lune par un croissant, l'homme par des figures d'homme debout, assis ou couché, etc. C'est ce qu'on appelle l'écriture *idéographique*, celle qui peint les idées pour les yeux, mais qui n'enregistre ni les sons, ni la langue, ni ses formes grammaticales. — **Gutenberg.** Né et mort à Mayence (1397-1468). Il y avait déjà eu des essais rudimentaires d'imprimerie avant lui. Mais il perfectionna la presse et le matériel de l'imprimeur et, en améliorant le système des lettres mobiles, il a fait prendre à l'imprimerie un développement considérable.

**Questionnaire.** — Racontez l'intéressante anecdote de l'Américain commissionnaire. — Comment l'homme a-t-il fait pour exprimer sa pensée par écrit? — Comment et sur quoi écrivaient les Assyriens? — Quel usage faisait-on des os pour écrire? — Dites avec quoi et sur quoi écrivaient les Romains? — D'où vient le mot « style »? — Celui de « papier »? — Qu'est-ce que le « parchemin »? — Qui a inventé le papier? — Quelle invention l'emporta sur toutes les autres? — Dites comment et en combien de temps un arbre fut converti en un journal.

**Devoir.** — Supposez que la société actuelle soit subitement privée de l'imprimerie et du moyen d'écrire. Dites ce qui arriverait. Prendre un exemple dans la vie privée, un autre dans la vie publique, un troisième dans le monde commercial.

## 21. — La Féodalité.

Seigneur et paysan.

Charlemagne avait fondé un vaste empire qu'il gouverna avec sagesse et fermeté. Sous ses successeurs, cet empire se divisa très vite, s'émietta pour ainsi dire. Les rois de France devinrent bientôt très faibles, dépouillés de toute autorité, et voici pourquoi. A cette époque, il y avait peu de *monnaie*; la vraie valeur, c'était la *terre*. Or, pour payer leurs officiers et récompenser la bravoure de leurs

---

guerriers, les rois ont dû leur distribuer les terres de leurs domaines et se sont ainsi appauvris. Puis, quand ils eurent à peu près tout donné, ils ne trouvèrent plus d'armées. Alors ils n'ont pas pu défendre le pays contre les ravages des Normands, ni contre les brigandages des seigneurs, devenus leurs rivaux. Jamais la France n'avait été aussi malheureuse. Elle se composait d'une infinité de petits États ou domaines dont chacun était en guerre avec le voisin : il en résultait le désordre, la violence, l'ignorance.

Dans cette société, dite « société féodale », un seul homme compte : c'est le seigneur.

Le seigneur féodal habite un château, véritable forteresse, bâti sur une hauteur, entouré d'un fossé et de murailles garnies de créneaux <sup>1</sup>, de mâchicoulis <sup>2</sup>, de tours. La tour centrale, la plus haute et la plus massive, s'appelle « donjon » : c'est la demeure du maître et de sa famille.

Le seigneur ne sait ni lire, ni écrire. Pour signer son nom, il se contente de tracer une croix. Dès l'enfance, au lieu de faire des études, il apprend à se battre. Il n'a d'autre métier que la guerre : il aime le danger, le bruit du combat, le sang. Il a le corps couvert de fer ; ses armes : hache, lance et massue sont très lourdes.

Il a beau être chrétien, ses mœurs restent grossières, brutales et cruelles. Pendant un assaut, il massacre tout. Ainsi, en 1048, lors du siège d'Alençon, Guillaume le Conquérant ordonna de couper les pieds et les mains de tous ses prisonniers et les fit lancer avec des frondes dans la ville assiégée.

Très fier de sa demeure, le seigneur y vit avec ses

---

1. *Créneaux*, maçonnerie dentelée qui couronnait les murailles des villes et des châteaux forts. — 2. *Mâchicoulis*, parapet crénelé des anciennes fortifications d'où l'on jetait des projectiles sur les assaillants.





hommes d'armes, donne des fêtes, reçoit les trouvères<sup>1</sup> qui lui chantent des vers : il est heureux.

\* \* \*

Pendant ce temps, le paysan (Jacques Bonhomme, comme on l'appelait) travaille, cultive un champ dont il n'est pas propriétaire et souffre. Il habite, au pied du château, une cabane sans cheminée et sans fenêtres. Il est mal vêtu, mal nourri, n'a pas de lumière pour passer les longues soirées d'hiver. Il doit porter son blé au moulin du seigneur, son raisin au pressoir du seigneur, son pain au four du seigneur et payer pour chaque chose. Il ne peut pas sortir de chez lui sans bourse délier pour passer sur les routes et les ponts.

Il est souvent dérangé au milieu de sa moisson pour aller moissonner le champ du seigneur, et de ses occupations pour faire gratuitement différentes corvées\* au château.

Les pigeons du seigneur viennent picorer son grain, les lapins et les lièvres des garennes seigneuriales mangent son blé en herbe, et le seigneur lui-même, lorsqu'il chasse, saccage ses récoltes. Tout cela n'empêche pas que le paysan soit écrasé d'impôts.

Mais ce n'est rien encore. Les seigneurs, nous l'avons dit, se font continuellement la guerre; le paysan voit arracher ses arbres et sa vigne, dévaster ses champs, incendier sa chaumière. Et il en résulte la misère noire, la famine, la peste.

Les paysans auraient dû se révolter, direz-vous. Hélas ! ils l'ont tenté quelquefois, mais ils ont toujours été vite écrasés et plus malheureux après qu'avant.

Que pouvaient-ils faire, les pauvres hères<sup>2</sup>, armés d'un

1. *Trouvères* ou *troubadours*, poètes qui allaient de cour en cour, de château en château, réciter des vers. — 2. *Hère*, homme sans fortune et sans considération.

bâton, contre leurs adversaires, bardés de fer ! Ils vivaient dans la servitude, sans conscience, comme des brutes, non comme des hommes.

Ah ! que le sort du paysan de nos jours est différent !

Celui-ci est libre ; sa personne et sa récolte sont protégées par la loi au même titre que la personne et le château du millionnaire. Il commence à être instruit et possède, avec le *bulletin de vote*, une arme plus puissante que toutes les armes des seigneurs réunies.

Aujourd'hui, le paysan est *un homme, un citoyen*.

**Notes.** — *Jacques Bonhomme*. Sobriquet donné par les nobles aux paysans, parce que ceux-ci étaient sans dextérité dans l'art de la guerre et dans le maniement des armes. — *Corvée*. (D'après son étymologie, ce mot veut dire : travail commandé à plusieurs personnes en même temps.) « De toutes les iniquités du régime féodal, dit Louis Blanc, il n'en est peut-être pas de plus odieuse que la corvée, surtout de plus blessante par ses formes. A certains jours de l'année on voyait les officiers royaux parcourir les campagnes, arracher les pauvres paysans à leurs familles, à leurs travaux nécessaires et chasser devant eux ce troupeau d'hommes pour leur faire construire des chemins à trois ou quatre lieues des chaumières. L'esclave, s'il est traité comme le bétail, est du moins nourri par le maître ; mais les corvéiers n'avaient pour subsister pendant leur travail que le pain mendié aux heures de repos. »

**Questionnaire.** — Comment s'expliquent la division de l'empire de Charlemagne et l'affaiblissement de la royauté sous ses successeurs ? — Pourquoi la France était-elle malheureuse au temps de la féodalité ? — Décrivez le château féodal. — Parlez du seigneur, de son instruction, de ses goûts, de son armure, de ses mœurs. — Citez un exemple de barbarie de Guillaume le Conquérant. Quelle était à cette époque la situation matérielle et morale du paysan ?

**Devoir.** — Faites un dialogue des morts entre deux paysans dont l'un vivait au temps de la féodalité, et l'autre à la fin du xix<sup>e</sup> siècle. Ils parleront de leurs travaux, de leurs biens, de leurs maîtres, de la liberté, de leur genre de vie, de l'instruction, etc.

22. — L'Épreuve <sup>1</sup>.

J'étais à la campagne, en pension chez un ministre <sup>2</sup> appelé M. Lambercier; j'avais pour camarade un cousin plus riche que moi et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit; je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur <sup>3</sup>, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.



J.-J. Rousseau  
(1712-1778).

Je partis sans lumière : si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière; je le traversai gaillardement; car tant que je me sentais en plein air je n'eus jamais

de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix et qui commença d'ébranler ma fermeté <sup>4</sup> romaine. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une peur\* qui me fit dresser les cheveux. Je rétrograde, je sors, je me mets à fuir, tout tremblant. Je trouvai dans la

---

1. *Épreuve*, essai, expérience qu'on fait d'une personne ou d'une chose. — 2. *Ministre* a ici le sens de prêtre, de pasteur. — 3. *Se piquer d'honneur*, mettre en jeu son honneur et son amour-propre au point de l'empêcher de reculer. — 4. *Fermeté romaine*, fermeté égale à celle d'un Romain. Les Romains étaient réputés par leur bravoure, leur mépris du danger, leur grandeur d'âme.

cour un petit chien nommé Sultan, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte; j'entre dans l'église. A peine y fus-je entré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche. Je m'embarrassai dans les bancs; je ne savais plus où j'étais; et ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne, comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lamercier à de grands éclats de rire, je les prends pour moi d'avance; et confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M<sup>lle</sup> Lamercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lamercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite. Je cours, je vole au temple; sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élançe en bas; dans trois sauts, je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre, hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

J.-J. ROUSSEAU.

**Note.** — La peur est un sentiment souvent irraisonné qui paralyse nos moyens et nous enlève parfois l'usage momentané de nos facultés. Mais si l'on ne raisonne plus pendant la peur, on doit raisonner avant pour se prémunir contre de sottes appréhensions ou des craintes injustifiées. C'est parce qu'elles raisonnent que les grandes personnes n'éprouvent pas la moindre



peur à pénétrer et à rester dans une pièce obscure, la nuit, alors que cette pensée seule remplit de terreur les enfants. Malheureusement, il n'y a pas que des dangers imaginaires dans la vie : il y en a souvent de très réels qu'il faut affronter. Dans ce cas, il n'est pas défendu d'être craintif, mais on n'a pas le droit d'être lâche. Pour être courageux, on appelle à son aide un sentiment plus fort que la peur : l'idée du devoir et de l'honneur.

**Questionnaire.** — Pourquoi Rousseau fut-il mis à l'épreuve par M. Lambercier? — Racontez les terreurs du jeune homme jusqu'à sa première fuite. — Parlez de son retour à la charge après la rencontre de Sultan. — Que signifie cette expression? « tomber dans un bouleversement inexprimable »? — Rousseau avait peur de l'obscurité du temple et peur des railleries de son cousin et de la famille Lambercier. Quelle est celle de ces peurs qui fit taire l'autre? — Quelles réflexions vous suggère la lecture de ce morceau?

**Devoir.** — Êtes-vous peureux? De quoi avez-vous principalement peur? Racontez une des peurs que vous avez pu avoir. Concluez.

## 23. — Harpagon et son valet.

(Extrait d'une scène de *l'Avare*.)

*L'Avare.* — Comédie de Molière en cinq actes et en prose. Elle parut en 1668. Harpagon, usurier, avare fiéffé, est un gros bourgeois, obligé de tenir un certain train de maison. Il paye peu ou pas ses serviteurs; les vêtements de ses laquais tombent en loques; quant à ses chevaux, exténués de privations, ils sont incapables de tirer le carrosse.

*Harpagon a bien d'autres ridicules encore.*

*Dans cette pièce, Molière raille les travers et les vices qui peuvent rendre la famille ridicule, la vieillesse odieuse, l'autorité paternelle abusive. Cette comédie est un chef-d'œuvre qui, à juste titre, est devenu classique.*

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES (à part).

Grande merveille!

HARPAGON.

Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère?

MAITRE JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée\* de chevet, de l'argent. . . . .

MAITRE JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y en a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

MAITRE JACQUES.

Eh bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées...

HARPAGON.

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES.

Rôt...

HARPAGON (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques*). .

Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAITRE JACQUES.

Entremets...

HARPAGON (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques*.)

Encore !... Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot<sup>1</sup>

---

1. Haricot (*de mouton*, sous-entendu), ragoût fait de mouton, de navets, de pommes de terre, sans haricots.

bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse et tenir mes chevaux tout prêts pour me conduire à la foire...

MAITRE JACQUES.

Vos chevaux, monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères <sup>1</sup>, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes <sup>2</sup>, des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

MAITRE JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES.

Non, je n'ai pas le courage de les mener et je me ferais un cas de conscience de leur donner des coups de fouet,

---

1. *Austère*, rigoureux, rude, sévère. — 2. *Fantôme*, ici, a le sens d'apparence sans réalité.

en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traî-  
nassent un carrosse ? Ils ne peuvent pas se traîner eux-  
mêmes. . .

HARPAGON.

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on  
dit de moi ?

MAITRE JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous  
fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES.

Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrai  
en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je  
suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai fran-  
chement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous  
jette de tous côtés cent brocards<sup>1</sup> à votre sujet, et que  
l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des  
contes de votre lésine\*. L'un dit que vous vous faites  
imprimer des almanachs particuliers, où vous faites dou-  
bler les quatre-temps<sup>2</sup> et les vigiles<sup>3</sup>, afin de profiter  
des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que  
vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos  
valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec

1. *Brocards*, paroles moqueuses, mordantes, traits piquants. — 2. *Quatre-temps* : on appelle ainsi les trois jours de jeûne imposés par l'Église au commencement de chaque saison. — 3. *Vigiles*, veille d'une fête de l'Église.



vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre <sup>1</sup>, de vilain et de fesse-mathieu <sup>2</sup>.

HARPAGON (*en battant maître Jacques*).

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAITRE JACQUES.

Eh bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

(Extrait de MOLIERE, *L'Avare*.)

UN AVARE, SI RICHE QU'IL SOIT,  
EST TOUJOURS MISÉRABLE.

**Notes.** — *Épée de chevet*. Se dit d'une personne ou d'une chose que l'on emploie en toute circonstance; de paroles que l'on répète toujours. L'épée de chevet était une courte épée que l'on plaçait autrefois à son chevet pour se défendre au besoin contre une attaque nocturne. — *Lésine*. Épargne sordide. Ce mot vient de l'italien *lesina*, qui veut dire *alène de cordonnier*. La *lésine* était une compagnie d'avares, très riches, qui raccommoiaient eux-mêmes leurs souliers et savates, et, comme il faut pour cela une alène, ils en prirent le nom. C'est de la sorte qu'un mot signifiant proprement alène en est venu à signifier avarice sordide.

**Questionnaire.** — Résumez la partie de la scène relative au dîner. — Celle relative aux chevaux. — Quelle était l'opinion du public sur le compte

1. *Ladre*, qui est extrêmement avare. — 2. *Fesse-mathieu*, usurier et avare.

d'Harpagon? — Quelles histoires racontait-on au sujet de sa laderie? — Que pensez-vous de maître Jacques? — La lecture de cette scène vous a-t-elle intéressé? — Pourquoi?

**Devoir.** — En vous inspirant du chapitre lu, faites un dialogue entre un maître prodigue et un valet avare. Vous supposerez que le maître ne rêve que diners, fêtes, promenades en voiture. Enfin, il désire savoir l'opinion du public sur son compte. Le valet lui donnera la réplique sur tous ces points.

## 24. — Le Sang\*.

Vous est-il arrivé, enfants, d'appliquer à votre oreille un de ces gros coquillages marins qui ornent la commode ou la cheminée de certains intérieurs? Dans l'affirmative, vous avez dû entendre une sorte de bruit, un murmure plaintif et prolongé, assez semblable à celui de la mer ou du vent au fond d'un bois. Si vous n'avez jamais fait cette expérience, et à défaut de coquille pour la faire, arrondissez chacune de vos mains en forme de cuvette comme si vous vouliez puiser de l'eau, appliquez-les fortement sur vos oreilles et écoutez. Vous entendrez alors la voix plaintive et le bruit dont nous venons de parler.

« Ce bruit, c'est celui du sang, qui bourdonne dans votre tête, dans vos bras, dans votre cœur et dans vos membres. Il coule ici comme de petites sources vives, là comme des torrents, ailleurs comme des rivières et des grands fleuves. Il baigne tout votre corps à l'intérieur, afin que tout puisse y vivre, y grandir et y prospérer, depuis la pointe de vos cheveux jusqu'à la plante de vos pieds. »

Savez-vous à quoi il faut attribuer ce mouvement perpétuel? A l'impulsion du cœur. Celui-ci en se contractant lance le sang pur à travers le corps par les artères. A son tour, le sang artériel pousse le sang noir des veines pour le ramener au cœur.

Or, il importe de savoir que toute gêne à cette libre circulation du sang est nuisible à la santé. En effet, si le

sang séjourne trop longtemps dans certaines parties du corps, celles-ci s'enflamment ou se congestionnent<sup>1</sup>; s'il y arrive en quantité insuffisante, il en résulte de l'affaiblissement ou de l'atrophie<sup>2</sup>. De là le danger de certaines attitudes<sup>3</sup> vicieuses, comme celle de tenir longtemps la tête baissée, de rester plusieurs heures dans une même position où une partie quelconque du corps se trouve comprimée, de prolonger un exercice violent. De là aussi l'inconvénient des vêtements trop étroits surtout au cou, aux bras et aux jambes, des chaussures trop justes, des ceintures, des corsets, des liens trop serrés.

Au contraire, les mouvements fréquents et l'exercice modéré ont le double avantage de fortifier les muscles<sup>4</sup> et de régulariser la circulation.

Le sang étant l'élément essentiel de la vie, nous devons éviter de le laisser s'appauvrir, sans cela il traverserait inutilement notre organisme. C'est par une alimentation rationnelle et la respiration d'un air pur que nous lui conservons ses qualités nutritives, nécessaires à notre entretien.

Gardons-nous également d'y laisser pénétrer la moindre impureté. Une petite égratignure suffit parfois pour donner accès à quelques grains de poussière malsaine que la circulation répand en un instant dans tous les organes. Il en est de même de la gouttelette de vaccin ou de poison que la piqûre d'un insecte ou d'une épine insinue dans notre sang : elle ne tarde pas à opérer son action malfaisante. Aussi ne devons-nous jamais traiter par le mépris même les plus légères blessures. Il est bon, il est prudent de presser la partie blessée pour faire écouler le sang, lequel entraîne les germes infectieux qui

---

1. *Se congestionnent*, subissent une congestion, c'est-à-dire une accumulation du sang au même endroit. — 2. *Atrophie*, dépérissement d'une partie du corps ou de tout le corps. — 3. *Attitude vicieuse*, veut dire, ici, une position contraire à la santé, au développement régulier du corps. — 4. *Muscles*, organes charnus, fibreux, dont les contractions produisent les mouvements des animaux.

ont pu être introduits. Ensuite, on lave la plaie avec de l'eau très propre, et mieux avec un liquide antiseptique<sup>1</sup> comme l'acide phénique ou l'acide borique<sup>2</sup>, et on la recouvre avec un linge très propre pour la mettre à l'abri de l'air.

Que de gens, faute de prendre ces précautions faciles, contractent des maladies qui leur coûtent très cher en souffrances, en argent, en perte de temps !

### Anecdote.

Un baron allemand, très orgueilleux, croyait que le sang qui coulait dans ses veines était bien plus pur que celui du commun des mortels. Un jour, sa voiture versa et il fut meurtri ainsi que le cocher, auteur de l'accident. On fit appeler un médecin, qui crut devoir saigner le maître et le domestique. Le baron voulut profiter de l'occasion pour s'édifier sur la différence qui pouvait exister entre le sang d'un seigneur et celui d'un prolétaire. Il envoya le produit des deux saignées au chimiste Klaproth en le priant d'en faire l'analyse comparative.

L'analyse ne révéla aucune différence dans la composition des deux sangs. Cette leçon corrigea l'orgueil du baron.

**Note.** — Le sang constitue le liquide nourricier de l'organisme ; il est porté par les artères dans toutes les parties du corps. Le sang qui a servi à nourrir les organes a besoin de se revivifier ; à cet effet il reçoit les matériaux de nutrition provenant de la digestion, puis il est ramené par les veines aux poumons, où il reçoit l'action de l'air, et pénètre dans le cœur, d'où il est renvoyé dans toutes les parties du corps. Le sang revivifié ou sang artériel est d'un rouge vif et très liquide ; le sang usé ou veineux est noirâtre et épais. Le sang est composé d'une partie liquide, le *plasma*, et d'une partie solide, le *cruor* (qui forme la chair des muscles). Un homme possède à l'état normal cinq à six litres de sang. A l'état normal aussi un millimètre cube de sang contient cinq millions de globules. La respiration d'un air pur vivifie le sang ; au contraire, il est vicié, empoisonné par la respiration d'un air confiné, malsain. Voilà pourquoi on dit que les personnes qui respirent un air pur se font du *bon sang* et sont de bonne humeur, tandis que celles qui respirent un air vicié se font du *mauvais sang* et sont d'humeur maussade.

**Questionnaire.** — Comment expliquez-vous le bruit que l'on entend lorsqu'on applique un gros coquillage à son oreille ? — A quoi faut-il attribuer le mouvement perpétuel du sang ? — Comment appelle-t-on les vaisseaux où

---

1. Antiseptique, qui combat la décomposition des matières organiques ; contraire à la purulence. — 2. Acide phénique, acide borique. Ces deux acides sont d'une utilité de premier ordre et très bon marché. Ils devraient se trouver dans toutes les maisons.



coule le sang pur? — Ceux où coule le sang noir? — Quels maux peut occasionner toute gêne à la libre circulation du sang? — Que faut-il éviter ou faire pour que cette circulation demeure libre? — Quelle précaution convient-il de prendre pour ne pas laisser pénétrer des impuretés dans le sang?

**Devoir.** — Racontez, en y ajoutant quelques détails et en l'agrémentant de courts dialogues, l'anecdote du baron allemand et de son cocher. Terminez par une réflexion appropriée.

## 25. — Le Pactole.

Midas, roi de Phrygie (Asie Mineure), avait accueilli Bacchus dans ses États. Pour le récompenser, le dieu lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. Midas sollicita le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait, et son vœu fut exaucé. Mais bientôt l'infortuné roi, voyant se transformer ainsi dans sa main même les aliments qu'il portait à sa bouche, reconnut l'imprudence de sa demande. Le dieu, pour le délivrer de ce funeste don, le fit baigner dans le Pactole, qui depuis, dit-on, roula de l'or dans ses flots.

L'aventure du roi Midas est une fable inventée de toutes pièces par les poètes de l'antiquité. Il est exact pourtant que le Pactole roule des paillettes d'or; il ressemble en cela à beaucoup d'autres cours d'eau, notamment à l'Ariège, rivière française. Le phénomène s'explique tout naturellement par le fait que les eaux de ces rivières, avant d'arriver à la surface du sol, traversent des gisements<sup>1</sup> aurifères dont elles détachent des parcelles qu'elles charrient ensuite. Mais revenons au Pactole. Pris au sens figuré, ce mot est synonyme de « richesse ». On dit, par exemple, en parlant des gens qui vivent dans l'opulence<sup>2</sup>, que le Pactole roule ses flots chez eux. Au contraire, dire de quelqu'un qu'il n'a jamais vu couler le Pactole dans sa maison, c'est déclarer que la fortune ne lui a pas souri.

La rivière merveilleuse ne prodigue ses flots précieux qu'à certains privilégiés. Néanmoins, elle alimente de

1. *Gisement aurifère*, masse de terrain contenant des filons d'or. — 2. *Opulence*, grande richesse, abondance de biens.

---

nombreux petits canaux où tout le monde peut puiser, mais où tout le monde malheureusement ne sait pas apercevoir les *paillettes d'or*.

Paillettes d'or, en effet, les mille et un riens qui se perdent dans une infinité de ménages mal tenus ; paillettes d'or, les restes dont on ne sait pas tirer parti ; paillettes d'or, les vieux chiffons, les os, que l'on jette dans la boîte aux ordures au lieu de les vendre au chiffonnier.

Paillettes d'or, les petites économies réalisées tous les jours dans d'autres ménages, sans nuire au bien-être général de la famille ; paillettes d'or, la privation des superfluités et le contentement du nécessaire ; paillettes d'or, les coups d'aiguille de la ménagère qui raccommode linge et vêtements.

Paillettes d'or, compactes et d'un prix inestimable, les minces filets de purin qui infectent les rues des villages au lieu d'aller féconder le sol nourricier.

Paillettes d'or, les minutes et les heures perdues par paresse pure, gaspillées dans les plaisirs grossiers, passées dans le désœuvrement stupide.

Paillettes d'or, les occasions de s'instruire qui s'offrent à tous sous tant de formes et qu'on laisse échapper avec une indifférence coupable.

Paillettes d'or, précieuses entre toutes, les leçons de nos maîtres, les conseils de nos parents, leçons et conseils que l'on écoute d'une oreille distraite, quand ce n'est pas avec une impatience mal dissimulée.

Quels beaux et bons lingots d'or finiraient par former toutes ces paillettes réunies, ainsi que les milliers d'autres, mises quotidiennement à notre portée et que nous dédaignons !

Ne serait-ce pas le *Pactole* pour tous ?

SI VOUS VOULEZ ÊTRE RICHE, SONGEZ A  
ÉCONOMISER AUSSI BIEN QU'A GAGNER.

(FRANKLIN.)

**Questionnaire.** — Racontez la mésaventure du roi Midas. — Quelle moralité en déduisez-vous? — Qu'est-ce en réalité que le Pactole? — De quoi ce mot est-il synonyme? — Quelles sont les « paillettes d'or » que laissent perdre les ménagères? — Les cultivateurs? — Les écoliers? — Quelle moralité comporte cette lecture?

**Devoir écrit.** — Écrivez à un de vos frères un peu plus jeune que vous pour lui démontrer que les minutes et les heures consacrées à l'étude, les occasions de s'instruire qui s'offrent à nous (cours, conférences), les leçons de nos maîtres, les conseils de nos parents si nous savons en profiter, sont des « paillettes d'or » capables de nous constituer un jour une fortune.

## 26. — Le Fils du boulanger.

Il y avait une fois, à Nancy<sup>1</sup>, un humble boulanger d'instruction médiocre et de très petite fortune, qui réussit pourtant, grâce à mille privations, à faire entrer au collège, comme un enfant de riche bourgeois ou de famille noble, son fils, heureusement honnête et bien doué.

L'enfant du boulanger sortit du collège après avoir fait de bonnes études. Il alla les continuer à Metz<sup>2</sup> en s'appliquant aux sciences mathématiques, à la fortification, à tout ce qui pouvait préparer un candidat au métier de la guerre. Il eut pour examinateur, alors, le grand Laplace, et put lui répondre si bien, lui montrer tant de savoir précoce et tant de rectitude de jugement, que le célèbre maître le fit nommer, à dix-neuf ans, lieutenant d'artillerie.

On était en 1793. Notre officier quitta l'école pour aller tout de suite à la bataille. Il se distingua partout, fit toutes les campagnes de la République et de l'Empire, devint digne de tous les honneurs, digne de toutes les récompenses. Mais, par-dessus tout modeste et désintéressé, il ne demanda rien que de servir, il n'eut qu'une ambition : vaincre et demeurer fidèle. Il s'appelait Drouot\*.

1. Nancy, chef-lieu du département de Meurthe-et-Moselle. — 2. Metz, ancien chef-lieu du département de la Moselle.

L'empereur, cependant, au temps de sa splendeur, avait voulu créer une noblesse nouvelle. De son état-major de maréchaux, de généraux, de conseillers et de ministres, il avait tiré des princes, des ducs et des comtes ; il les avait dotés.

A Drouot, qu'il nomma comte, il voulut donner un majorat<sup>1</sup>. Mais Drouot avait une âme simple et juste. Se souvenant qu'il sortait d'une modeste boutique où l'on vendait du pain, il lui semblait inadmissible que l'on pût jamais voir en lui un privilégié de la fortune, et en ses enfants des privilégiés de la naissance. Il avait gardé une âme de républicain sous l'habit brodé de général.

Il refusa l'argent et ne porta pas le titre, et, tandis que tous ses camarades empanachaient leur nom en même temps que leur chapeau, il continua modestement à porter, sans y rien ajouter, le nom du boulanger.

Après les mauvais jours, après les défaites, après les héroïques journées où le grand capitaine et ses grands lieutenants se sont surpassés, la première abdication est venue, le bannissement, l'île d'Elbe.

Tandis que les maréchaux rentés et les ministres à coffre-fort demeurent en France et attendent le roi — quand ils ne vont pas le chercher — Drouot, qui n'a rien reçu, lui, accompagne cependant son chef avec le millier de soldats qui veulent demeurer groupés autour des aigles. Il vit de longs mois de tristesse et de résignation



Le général Drouot  
(1774-1847).

1. *Majorat* : le majorat est une rente en quelque sorte perpétuelle, inaliénable, transmissible à l'aîné de la famille bénéficiaire. La République paye encore des rentes majorataires instituées par Napoléon I<sup>er</sup>.



auprès de l'empereur déchu. Et quand celui-ci croit le moment arrivé de regagner son trône, dût-il ensanglanter de nouveau l'Europe, c'est Drouot qui lui déconseille l'aventure et qui, le dernier, se laisse convaincre.

. . . . .

L'Empire est rétabli, la coalition contre la France est refaite, la bataille reprend. Le fils du boulanger, le soldat sans dotation, le comte sans particule<sup>1</sup> va combattre à Waterloo comme à Wagram. Il est toujours pareil à lui-même, toujours incomparable aux autres. Son maître succombe et se rend ; lui, tandis qu'un navire emporte Napoléon à Saint-Hélène, il va se constituer prisonnier à Paris, entre les mains du roi. On le juge, on l'acquitte. Il rentre dans sa ville natale, à Nancy, et s'éteint longtemps après dans l'humble maison où il est né.

Pourtant, avant de mourir, il restait à cette grande âme désintéressée une épreuve encore à subir.

Un jour, on apprend que l'empereur vient de mourir dans un lointain exil. On apporte en France le testament où l'ancien maître du monde a couché ses dernières volontés, et l'on y lit que, se souvenant à son heure dernière du soldat merveilleux et de l'ami fidèle qui l'a si bien servi, il lègue à Drouot 100 000 francs sur sa cassette particulière.

Que va faire, cette fois, l'ancien général de la garde, le héros sans peur et sans reproche, qu'une petite rente, fruit de ses économies, empêche à peine de mourir de faim ? Va-t-il refuser ce legs si honorable et si bien mérité ? Non, il ne le refuse pas. Il reçoit cet argent et le distribue aussitôt aux anciens soldats de la Grande Armée, à ses concitoyens qui ont, comme lui, servi la France du mieux qu'ils ont pu et qui sont revenus au pays mutilés et sans ressources.

---

1. *Particule*, préposition qui se place devant le nom d'un noble.

---

Le grand Drouot, une fois de plus, se souvient de son



*Napoléon I<sup>er</sup> à ses derniers moments.*

Statue de Vela, au musée de Versailles.

origine et, pour clore l'épopée<sup>1</sup> où, si glorieusement, il a

---

1. *Épopée* signifie ici suite d'actions héroïques, merveilleuses ou étonnantes. On appelle aussi *épopée* un poème de longue haleine sur un sujet héroïque.

inscrit son nom, il donne du pain à ses compagnons d'armes, à la place où, jadis, son père leur en vendait.

N'est-elle pas instructive et édifiante, cette histoire du plus grand homme de guerre et du patriote le plus pur de l'Empire? (1)

LA VIE EST COMME L'OcéAN, IL N'Y A  
QUÉ LES CARACTÈRES BIEN LESTÉS QUI  
PUISSENT LA TRAVERSER EN LIGNE  
DROITE. (E. GRENIER.)

**Note.** — *Drouot (Bonté et modestie de).* Devenu vieux et retiré dans sa ville natale, Drouot s'occupait d'études, de travaux champêtres et surtout de charité. Une fois il alla jusqu'à découdre les galons d'or de son uniforme pour assister des malheureux. Comme un de ses neveux, chez qui il vivait, se récriait en prétendant que cet habit devait être le plus noble héritage de ses enfants : « J'ai fait cela, répondit le simple et charitable vieillard, pour que mes neveux n'oublient pas qu'ils sont les petits-fils d'un pauvre boulanger. »

**Questionnaire.** — Parlez de l'origine modeste et de la jeunesse de Drouot. — Quelle fut son unique ambition? — Quel titre et quel bien refusa-t-il? — Comment se conduisaient les autres généraux, ses camarades? — Que fit-il lorsque Napoléon alla à l'île d'Elbe? — Que fit-il à son retour? — Quelle surprise lui apporta le testament de l'empereur? — Appréciez la conduite de Drouot en la circonstance. — Quels enseignements nous donne la vie de Drouot?

**Devoir écrit.** — Drouot vient d'apprendre que Napoléon lui a alloué 100 000 francs par testament. Il hésite à accepter ce legs. Ses neveux insistent auprès de lui pour qu'il ne le refuse pas. Drouot leur déclare qu'il l'acceptera, mais il dit en même temps l'usage qu'il se propose d'en faire. Racontez tout cela et faites parler les personnages.

## 27. — Les Tribulations d'une commune.

Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles eut lieu le mouvement communal, c'est-à-dire l'émancipation des villes, qui achetèrent à leurs seigneurs des garanties sérieuses d'indépendance. Dans le midi de la France, cette révolution fut presque partout pacifique, parce que les nobles avaient les mœurs plutôt douces. Mais dans le Nord, les villes eurent à lutter contre des seigneurs et un clergé violents, intraitables. La révolution fut parfois sanglante, comme à Laon. A Corbie, les habitants

(1) D'après Charles LAURENT.

---

étaient placés sous la dépendance immédiate des abbés<sup>1</sup> du monastère; ils en furent les serfs jusqu'en 1124, époque à laquelle ils s'érigèrent en commune. Dès l'origine, les abbés s'appliquèrent à contrarier le développement de cette commune, dont nous allons raconter quelques tribulations<sup>2</sup>.

I. L'abbé de Corbie avait fait entourer de fossés un domaine qu'il tenait du roi. La commune en prit ombrage et, s'autorisant d'un article de la charte\* d'après lequel aucune fortification ne pouvait être faite sur son territoire sans son consentement, elle combla les nouveaux fossés et détruisit les ouvrages de défense. Plainte fut portée au roi, qui condamna les habitants à rétablir ce qu'ils avaient détruit et à donner satisfaction aux religieux.

II. La maladrerie<sup>3</sup> de Corbie dépendait directement du monastère. L'abbé décidait seul de l'entrée et de la sortie des malades. En 1255, le maire et les jurés<sup>4</sup> ayant de leur propre autorité fait prendre, chez elle, dans son lit, pour la transporter à la maladrerie, une femme qui passait pour lépreuse, ils furent, en raison de ce fait, frappés d'excommunication. — Alors ils adressèrent une plainte au roi. Les magistrats chargés de juger l'affaire rendirent une sentence par laquelle le maire et les jurés étaient tenus de rapporter au lieu même où elle avait été enlevée, dans la même forme, à pareil jour et à pareille heure, non pas la lépreuse, qui était morte, mais une figure habillée en femme pour la représenter. Ils étaient, en outre, condamnés à payer une amende aux religieux; après quoi l'excommunication fut levée.

III. Le maire de Corbie avait fait procéder à l'exécution d'un condamné à mort, sans en avoir obtenu la permis-

---

1. *Abbé*, chef d'une abbaye, d'un couvent de religieux. — 2. *Tribulations*, adversité, vives contrariétés, désagréments. — 3. *Maladrerie*, hôpital de lépreux au moyen âge. — 4. *Juré*, membre du corps municipal; aujourd'hui, on dit *conseiller municipal*.



sion de l'abbé. Le parlement de Paris, saisi de l'affaire, condamna le maire à payer une amende de 600 livres parisis<sup>1</sup>, à enlever le pendu des fourches<sup>2</sup> patibulaires, à le faire exhumer, et, avec les jurés de la commune, à rapporter dans la ville un mannequin destiné à le représenter.

IV. Le parlement fut saisi en 1277 de la plainte d'un clerc de l'abbaye, qui prétendait que deux bourgeois de la ville l'avaient insulté et frappé et que le maire et les jurés, au lieu de punir les agresseurs, l'avaient fait lui-même prisonnier dans le beffroi<sup>3</sup> communal. La cour condamna les deux bourgeois à suivre, nu-pieds et en chemise, deux processions dans l'église de l'abbaye et à payer 200 livres d'amende. Le maire et les jurés furent condamnés aussi à 200 livres d'amende.

V. Le roi Philippe le Bel ayant demandé au maire et aux jurés de Corbie la levée d'un impôt destiné à l'extinction des dettes dont la commune était chargée, l'abbé et les religieux protestèrent en disant qu'ils étaient seuls seigneurs de Corbie et que personne ne pouvait établir d'impôts en cette ville sans leur consentement.

Le roi céda et la levée de l'impôt fut différée.

VI. Les habitants de Corbie, découragés par la gêne financière de la commune, lassés des luttes constantes qu'ils avaient à soutenir contre l'abbaye, résolurent de renoncer à leur établissement communal.

Ils proposèrent au roi Philippe le Bel de remettre entre ses mains la *commune* avec tous ses droits.

Mais les religieux réclamèrent encore, et le roi, au lieu de réunir la commune de Corbie à son propre domaine, la réunit au domaine de l'abbaye.

---

1. *Livre parisis* : la livre parisis ou de Paris valait 20 sous. — 2. *Fourches patibulaires*, gibet à plusieurs piliers (du latin *patibulum*, gibet). — 3. *Beffroi*, tour qui renfermait la cloche pour donner l'alarme.

VII. Après la réunion de la commune à l'abbaye, l'abbé n'eut rien de plus à cœur que de faire démolir le beffroi, c'est-à-dire la grande tour au haut de laquelle sonnait la



Beffroi de Bergues (Nord).

cloche des assemblées municipales. Comme il craignait d'éprouver une vive résistance de la part des habitants, il eut recours à un stratagème <sup>1</sup>, et proposa à la jeunesse un divertissement à une certaine distance de la ville, et des prix aux plus adroits.

---

1. *Stratagème*, ruse de guerre, tour d'adresse, finesse.

Au jour dit, tout le monde court à la fête et il ne reste presque personne dans la ville. Tandis que l'abbé, qui avait laissé des ordres pour en fermer les portes, fait mine de partager la joie publique, des ouvriers apostés sapent le beffroi par les fondements avec tant de célérité qu'il était renversé avant que les bourgeois pussent s'en apercevoir.

Surpris et indignés, les habitants de Corbie traduisirent l'abbé devant le parlement. Celui-ci, après avoir entendu les parties sur cette affaire, rendit un édit qui déboutait les bourgeois de leur plainte et leur imposait à cet égard un *perpétuel silence*.

Ainsi finit la commune de Corbie (1).

**Réflexion.** — *Les faits qui précèdent, et qu'on pourrait appliquer à une foule de communes du moyen âge, nous montrent combien fut difficile pour nos pères la conquête d'une liberté même relative. Ils nous font voir l'union étroite et la sorte de complicité existant entre la royauté d'alors et le clergé pour l'oppression du peuple. Il en fut ainsi jusqu'à la Révolution française qui, dans une formidable secousse, ébranla cette vieille résistance, et proclama la Liberté.*

---

**Note.** — La *Charte de la commune* était un acte, un écrit sur parchemin qui portait le sceau du seigneur. Celui-ci s'engageait à ne plus commettre d'injustices sur les habitants de la commune; il reconnaissait d'ailleurs à ces derniers le droit de résister à ses abus de pouvoir, si c'était nécessaire.

Une fois en possession de la *charte jurée et consentie*, les bourgeois étaient libres de s'administrer comme ils l'entendaient. Le seigneur devait se contenter de la rente annuelle qu'on lui payait. Il devait s'en contenter, mais souvent il regrettait son pouvoir perdu et se conduisait envers la commune comme le firent les moines de Corbie.

**Questionnaire.** — Qu'entend-on par tribulations d'une commune? — Racontez l'incident relatif aux fossés. — Celui relatif à la maladrerie. — Celui relatif à l'exécution d'un condamné à mort. — Parlez de l'incident du clerc de l'abbaye. — Citez un fait prouvant que la volonté de l'abbé l'emportait même sur la volonté du roi. — Qu'est-ce qui déterminait les habitants de Corbie à

---

(1) D'après Aug. THIERRY.

renoncer à leur établissement communal? — Au moyen de quelle ruse l'abbé fit-il démolir le beffroi? — Quelles réflexions suggèrent tous ces faits?

**Devoir écrit.** — Le maire de Corbie écrit au président du parlement pour le plaindre de ce que les religieux de l'abbaye, usant de ruse et de stratagème, ont fait démolir le beffroi de la commune. Faites la lettre.

## 28. — Superstitions<sup>1</sup> et préjugés<sup>2</sup>.

Le célèbre prestidigitateur<sup>3</sup> Bosco se trouvait à Constantine quelque temps après la prise de cette ville. Un matin, il se rend au marché et s'adresse à un Arabe pour lui acheter deux œufs. « Combien? demande-t-il. — Un sou pièce, répond le vendeur. — C'est trop bon marché, reprend Bosco; aujourd'hui, de par la volonté d'Allah<sup>4</sup>, les œufs valent bien plus cher. » Et il paye les œufs cinq sous chacun. L'Arabe est enchanté et rit de la folie de ce Français. Mais Bosco casse les œufs sous son nez et en retire deux poignées de pièces d'or. Aussitôt l'Arabe de casser tous ses œufs et les autres Arabes du marché de l'imiter. Ce fut une immense omelette dont on parla longtemps.

Infortunés Arabes! L'histoire raconte qu'ils ne voulurent pas reconnaître que le prestidigitateur les avait mystifiés en substituant habilement deux œufs préparés d'avance aux œufs achetés. La plupart demeurèrent convaincus que Dieu avait bien réellement désigné à Bosco les œufs remplis de pièces d'or.

Dieu, penserez-vous, a d'autres témoignages de sa toute-puissance à donner aux hommes, sans aller ainsi changer la nature des œufs; et les Arabes étaient vraiment bien naïfs de croire...

Oui, enfants, leur naïveté confinait à la sottise, il faut en convenir; mais ils avaient une excuse, leur profonde ignorance.

---

1. *Superstition*, déviation du sentiment religieux par laquelle on est porté à se créer des obligations fausses, à craindre des choses qui ne doivent pas être craintes ou à mettre sa confiance en d'autres, qui sont vaines. — 2. *Préjugé*, opinion, croyance qu'on s'est faite sans examen; jugement précipité porté sans examen. — 3. *Prestidigitateur*, celui qui fait des tours subtils avec les doigts, escamoteur. — 4. *Allah*, nom de Dieu chez les musulmans.



Savez-vous bien qu'en France, malgré la diffusion de l'instruction, on trouverait, en ce commencement du xx<sup>e</sup> siècle, beaucoup de Français capables de rendre des points aux Arabes pour la crédulité et la superstition ?



Un chef arabe. Phot. Michel, Alger.

Voici, entre cent, quelques faits malheureusement authentiques et navrants :

Dans une coquette petite ville des environs de Paris habitait une brave rentière qui n'avait pour tout compagnon qu'un chat angora qu'elle aimait à la folie. Des voisines de son âge venaient parfois lui tenir compagnie, et c'était à qui gâterait le chat et le caresserait.

Souvent les braves femmes, assises autour d'une table

---

ronde, plaçaient le matou au milieu d'elles et s'amusaient à lui poser différentes questions, entre autres celle-ci : « Dis-nous, Minet, quelle est celle de nous qui mourra la première ? »

Ronronnant, tout fier, Minet se dirigeait vers celle des bonnes vieilles qui lui plaisait le plus, un peu au hasard. Et toutes de rire et d'embrasser le chat prophète.

Or, un jour, il arriva que la victime désignée à la faux du temps par le chat mourut le lendemain. Ce fut aussitôt un scandale dans le pays. Les amies de la veuve, au nombre de six, l'accusèrent de sorcellerie\* et allèrent déposer une plainte collective chez le commissaire de police, réclamant la mort du chat qui avait des yeux « surnaturels » et diaboliques. Pour un peu elles auraient réclamé un bûcher pour la veuve. De pareilles aberrations ne sont-elles pas une honte pour notre époque ?

En 1899, un paysan des Deux-Sèvres, convaincu qu'un empirique ou un sorcier du pays avait jeté un sort à sa femme, malade depuis longtemps, donna un rendez-vous au sorcier et dès qu'il le vit lui tira un coup de fusil en pleine poitrine. La victime mourut quelques heures après et le meurtrier fut mis en état d'arrestation.

Après cela, nous pouvons rire encore de la sottise des Arabes cassant leurs œufs par superstition, mais nous devons nous sentir humiliés de constater qu'en pleine France l'âme populaire est encore assez peu éclairée pour commander de tels actes de sauvagerie.

Il y a quelques années, la grande tragédienne<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, se trouvant en villégiature à Belle-Isle-en-

---

1. *Tragédienne*, actrice qui joue la *tragédie*. La *tragédie* est une pièce représentant une action héroïque propre à exciter la terreur, la pitié, les mouvements nobles de l'âme.

Mer, eut la généreuse pensée, à la suite d'une tempête épouvantable, d'offrir aux braves pêcheurs de l'endroit un joli et robuste bateau de pêche, capable de servir de bateau de sauvetage, le cas échéant.

Lorsqu'elle parla, sur le port, de son projet dans un groupe de pêcheurs, ce fut une explosion de joie et de remerciements. Les braves loups de mer étaient ravis à



Un bateau de sauvetage.

l'idée de posséder un vrai navire, hardi et léger, rapide comme un goéland, et capable de résister à la fureur des tempêtes comme un bloc de granit. Il serait muni de tous les agrès<sup>1</sup> nouveaux, porterait le chalut<sup>2</sup>, et, en cas de sinistre, des bouées<sup>3</sup> flottant sur la crête des flots. De plus, la généreuse donatrice promettait 1 000 francs pour le jour du baptême, afin de fêter dignement l'inauguration.

Deux jours après, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt venait d'écrire à un constructeur pour lui demander des plans et devis lorsqu'un de ses amis vint la voir et lui dit : « Vous

---

1. Agrès : on nomme ainsi tout ce qu'il faut pour équiper un vaisseau. —  
 2. Chalut, sorte de filet de pêche. — 3. Bouée (de sauvetage), plateau de liège qu'on lance à la mer, quand un homme y est tombé, pour le sauver.

voulez doter les pêcheurs d'un brigantin <sup>1</sup>, n'est-ce pas? Eh bien, c'est inutile. — Pourquoi? — Un courant défavorable passe dans la population. Vous ne trouverez pas un pêcheur qui consente à s'embarquer sur le bateau qui portera votre nom. — Vous badinez? — C'est la vérité même. — Et la cause? — Ils ne veulent pas accepter le présent d'une « comédienne »!

Et voilà pourquoi le petit vaisseau, si généreusement offert, n'a pas flotté sur les eaux tourmentées de Belle-Isle.

O désastreux préjugés, ce sont bien là de vos coups!

---

**Note. — Sorcellerie.** On nomme ainsi l'art, l'œuvre du sorcier. Le sorcier est celui qui, suivant l'opinion des temps d'ignorance, avait fait un pacte avec le diable. D'après ce pacte, le sorcier livrait son âme au diable pour l'éternité; en échange, le diable donnait au sorcier son pouvoir malfaisant, celui de jeter des « sorts » ou des « charmes ». La sorcellerie, condamnée à toutes les époques, a été l'objet des persécutions les plus sévères qui ne pouvaient la faire disparaître. Les progrès de la science et la diffusion de l'instruction ont eu de plus heureux effets que les persécutions. La sorcellerie ne compte plus aujourd'hui que de très rares adeptes dans certaines campagnes isolées. Mais encore un peu de temps et, espérons-le, les prétendus sorciers ne trouveront plus de naïfs à exploiter.

**Questionnaire.** — Racontez l'anecdote du prestidigitateur Bosco et des Arabes. — Celle des vieilles dames et du chat sorcier. — Du paysan des Deux-Sèvres et de l'empirique. — Quelles réflexions vous suggèrent ces histoires? — De quel ridicule préjugé furent victimes les pêcheurs de Belle-Isle? — Quel enseignement comporte la lecture que vous venez de faire?

**Devoir écrit.** — Un de vos cousins, ignorant et un peu naïf, croit aux sorciers. Dans une lettre familière et sans prétention faites-lui voir l'absurdité de sa croyance et de ses terreurs.

---

## 29. — Le Duc <sup>2</sup> et le tailleur.

Le duc de Charnacé avait devant son château une très longue et parfaitement belle avenue, dans laquelle était placée une maison de paysan avec son petit jardin; cette maison s'était apparemment trouvée dans l'avenue lorsque celle-ci fut plantée, et jamais Charnacé ni son père n'a-

---

1. *Brigantin*, bateau à un pont et à un ou deux mâts. — 2. *Duc*, titre de noblesse qui vient après celui de prince.



vaient pu réduire le paysan à la leur vendre, quelques avantages qu'ils lui en eussent offerts.

Charnacé, ne sachant plus qu'y faire, avait laissé la chose là depuis fort longtemps sans en parler. Enfin, fatigué de cette chaumine qui lui bouchait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe <sup>1</sup>. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier, quand il trouvait à l'exercer; et il était chez lui tout seul, sans femme, ni enfants.

Charnacé l'envoie chercher, dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence <sup>2</sup>, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché comptant; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point que le tailleur sorte du château que sa livrée <sup>3</sup> ne soit faite, et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler. Pendant qu'il est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et les dimensions de son jardin, des pièces de l'intérieur, jusque de la position des ustensiles et du petit meuble, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était au juste dedans et dehors, à quatre portées de mousquet <sup>4</sup>, à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position en laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en même temps, il fait aplanir et nettoyer l'endroit de l'avenue où était la maison, en sorte qu'il n'y parut pas.

Tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée

---

1. *Passe-passe* (tour de), tour d'escamoteur, tromperie adroite. — 2. *Conséquence* (emploi de), d'importance. Ne s'emploie plus qu'en parlant des personnes : un ami de conséquence, un homme de conséquence. C'est une grosse faute d'employer le mot *conséquent* pour *important*. On ne doit pas dire par exemple : une ville *conséquente*, une affaire *conséquente*. — 3. *Livrée*, habit galonné d'une couleur convenue et que portent les domestiques d'une grande maison. — 4. *Mousquet*, arme à feu, en usage avant le fusil, qu'on faisait partir au moyen d'une mèche allumée.

faite, et pendant que le tailleur était doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscretion. Enfin la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit noire, le paye et le renvoie content.

Le voilà qui enfile l'avenue. Bientôt il la trouve longue; après il va aux arbres et n'en trouve plus. Il s'aperçoit qu'il a passé le bout et revient à tâtons chercher les arbres. Il les suit à l'estime<sup>1</sup>, puis croise et ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive, et devient bientôt assez clair pour aviser à sa demeure. Il ne voit rien, il se frotte les yeux, il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute de sa vue. Enfin, il croit que le diable s'en mêle et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de construction.

Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef: elle ouvre. Il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place. Il est prêt à en pâmer<sup>2</sup>, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilège<sup>3</sup>, et le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant; et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre.

SAINT-SIMON\*.

**Réflexion.** — *Si, de nos jours, un riche châtelain s'avisait de traiter avec un pareil sans-gêne le propriétaire d'une*

1. *Estime* (à l'), en évaluant approximativement leur distance, la place où ils se trouvent. — 2. *Pâmer*, tomber en pâmoison, en défaillance; s'évanouir. — 3. *Sortilège*, maléfice de sorcier, c'est-à-dire tour par lequel on est censé causer du mal aux hommes, aux animaux et aux plantes.

*humble maison, il provoquerait plutôt l'indignation que la « risée » et il ne tarderait pas à rendre compte de sa conduite devant les tribunaux. Le roi le sut, et daigna « rire aussi » ; aujourd'hui la loi ne rirait pas. Elle protège la propriété individuelle, y compris celle des petits, et traiterait sévèrement quiconque s'aviserait de recommencer la plaisanterie du duc de Charnacé.*

---

**Note.** — **Saint-Simon** (duc de), 1675-1755. Diplomate, auteur de *Mémoires* intéressants sur la cour de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV.

**Questionnaire.** — Sous quel prétexte le duc attira-t-il le tailleur dans sa demeure ? — Quelles précautions prit-il avant de faire démolir et transporter ailleurs la chaumière ? — Racontez les recherches infructueuses du tailleur dans la nuit. — Quelles réflexions vous suggère cette histoire ?

**Devoir écrit.** — Vous supposez que l'histoire du duc et du tailleur s'est passée tout récemment dans votre voisinage. Racontez-la à votre manière à un de vos cousins qui habite Paris et dites-lui comment s'est terminée l'aventure.

---

### 30. — La Tuberculose.

I. Une maison de commerce comptait vingt-deux employés. L'un d'eux mourut de la tuberculose, mais il avait continué son service et était resté en contact avec ses camarades jusqu'au dernier mois de sa vie. L'année suivante, deux employés moururent de la même maladie ; l'année d'après, il y eut trois victimes : au bout de cinq ans, la tuberculose avait fait mourir treize employés sur vingt-deux ! (D<sup>r</sup> MARFAN.)

II. Dans un asile de tuberculeux, la règle interdisait de cracher à l'intérieur de la maison ; mais pendant leurs promenades au dehors les malades crachaient où bon leur semblait. Peu de temps après, plusieurs vaches du voisinage dont le propriétaire surveillait de très près la santé devinrent tuberculeuses. On abattit les bêtes malades, on défendit aux tuberculeux de l'asile de se promener dans la ferme et ses dépendances, et la contagion cessa. (D<sup>r</sup> KNOPF.)

III. Il y a quelques années, dans un couvent, près de Chartres, huit jeunes filles appartenant à des familles indemnes de toute tare tuberculeuse furent en même temps atteintes

---

de phtisie; on fit des recherches et on reconnut que la vache du couvent, dont les jeunes filles buvaient le lait, était atteinte de mammite tuberculeuse, ou tuberculose de la mamelle. (M. NOCARD.)

Il résulte des trois exemples qui précèdent que la tuberculose peut se transmettre de l'homme à l'homme; de l'homme aux animaux, et réciproquement.

Qu'est-ce donc que cette terrifiante tuberculose dont on entend si souvent parler depuis quelques années? C'est un des plus redoutables fléaux qui désolent l'humanité, une maladie qui frappe principalement le poumon et qui est causée par la présence du microbe ou bacille de la tuberculose. On la nomme ainsi parce que le microbe forme dans l'organe attaqué d'innombrables petites excroissances ulcéreuses qui ont la forme de *tubercules*.

On appelle ceux qui en sont atteints *tuberculeux*, *phtisiques* ou *poitrinaires*.

La tuberculose est de tous les pays; mais la France lui paye un tribut particulièrement lourd. Chaque année cette maladie tue plus de 150 000 Français: on peut dire qu'elle est un péril national.

*On ne naît pas tuberculeux, on le devient.* Le mal est très contagieux. Il se contracte surtout en respirant avec l'air les poussières qui transportent avec elles les microbes<sup>1</sup> de la tuberculose, disséminés par les phtisiques partout où ils séjournent, partout où ils passent. Les malades crachent sur le sol; leurs crachats se dessèchent, et les particules desséchées, riches en microbes, se mêlent aux poussières, sont soulevées par le vent, par les courants d'air, par l'époussetage, par le balayage à sec, et vont ainsi contaminer ceux qui les respirent.

On peut donc contracter les germes de la tuberculose

---

1. *Microbe*, nom donné à des êtres microscopiques — algues, champignons, levures — qui se développent dans les fermentations et auxquels on attribue la plupart des maladies épidémiques.



dans la rue, mais surtout dans les locaux confinés, les lieux de réunion publics ou privés, les salles d'école dont le sol est susceptible de contamination <sup>1</sup>, non seulement par les tuberculeux qui y séjournent, qui y passent, mais encore par la poussière ou la boue apportées du dehors par les chaussures. Cela démontre bien l'utilité

de la recommandation de *ne jamais cracher sur le sol.*

On peut encore contracter la tuberculose si l'on vit en contact immédiat, constant, prolongé avec des tuberculeux qui, s'ils n'y prennent garde, projettent des gouttelettes de salive chargées de microbes de la tuberculose, lorsqu'ils toussent, éternuent ou



Crachoir hygiénique.

parlent à haute voix ; ou bien en faisant usage d'objets ayant servi à des tuberculeux : verres à boire, couverts, instruments de musique, et surtout porte-plumes ou crayons que les enfants ont coutume de porter à leur bouche sans savoir si les phtisiques n'ont pas, auparavant, agi de même avec les mêmes objets.

Il est également très imprudent de tourner les pages des livres et des cahiers avec les doigts humectés de salive, d'effacer l'écriture sur les ardoises avec de la salive, et surtout en y passant directement la langue.

Enfin, on s'expose à contracter la tuberculose en se

1. Contamination, souillure, communication de la maladie par le contact.

servant pour l'alimentation de viandes insuffisamment cuites d'animaux tuberculeux, de lait non bouilli provenant de vaches atteintes de mammite tuberculeuse.

Si, en dépit de tels risques de contamination, la tuberculose n'est pas plus fréquente encore qu'elle l'est en réalité, c'est que pour devenir tuberculeux il ne suffit pas



Sanatorium de Heiligen Schwendi (Suisse).

de recevoir le germe de la phtisie, il faut encore que ce germe trouve un terrain favorable à son développement. Il faut, autrement dit, que notre organisme ait perdu sa résistance naturelle, qui, normalement, lui assure la victoire dans la lutte contre le microbe dont les atteintes sont toujours possibles (1).

Une hygiène individuelle défectueuse, l'insalubrité du milieu, le manque d'air et de lumière, la malpropreté corporelle, l'abus ou le simple usage de l'alcool, en un mot tout ce qui débilite notre organisme nous livre sans dé-

(1) *Prophylaxie de la tuberculose.* (Rapport du Dr Mosny.)

fense aux funestes atteintes du bacille de la tuberculose.

On a longtemps cru et beaucoup de gens croient encore que la phtisie est incurable. La vérité, c'est qu'elle est la plus curable des maladies. Les cas de guérison se comptent par centaines et par milliers ; mais au lieu de calfeutrer les poitrinaires, comme autrefois, dans des appartements chauffés à l'excès, et de les soumettre à un régime débilitant, on les expose au grand air pur dans des établissements appelés sanatoriums\*, et on les suralimente.

Chacun de nous, grand ou petit, riche ou pauvre, peut participer utilement à la lutte contre la tuberculose. Pour cela, il suffit d'apprendre, de pratiquer et de répandre autour de soi les notions essentielles d'hygiène, de faire une guerre à outrance à la malpropreté sous toutes ses formes, et à l'alcool qui, selon les sommités médicales, fait le lit de la tuberculose.

**Note.** — **Sanatoriums.** De tous les moyens employés jusqu'à ce jour pour combattre le fléau de la tuberculose, le sanatorium peut être considéré comme le plus efficace. On appelle ainsi un établissement situé dans un milieu particulièrement salubre (à la campagne, aux bords de la mer ou dans les montagnes), milieu curatif par lui-même, indépendamment des soins médicaux. Les malades viennent y faire une cure d'air, aidée et complétée par l'emploi méthodique et judicieux de toutes les ressources de l'hygiène. Malheureusement, en France, les sanatoriums pour le traitement de la tuberculose pulmonaire ne sont encore accessibles qu'aux malades riches ou aisés. En Allemagne, il en existe un grand nombre exclusivement destinés aux ouvriers et aux malades pauvres. Espérons que la France ne restera pas longtemps dans cette humiliante infériorité ; espérons surtout que les disciples de Pasteur finiront par découvrir le remède propre à vaincre le terrible microbe qui décime la population et notamment celle des villes.

**Questionnaire.** — Citez un fait qui prouve que la tuberculose se transmet de l'homme à l'homme. — Un fait attestant qu'elle se transmet de l'homme aux animaux. — Un troisième fait prouvant qu'elle se transmet des animaux à l'homme. — Pourquoi la tuberculose s'appelle-t-elle ainsi ? — Quel tribut la France paye-t-elle au fléau chaque année ? — Comment contracte-t-on la tuberculose ? — Malgré les signes de contamination, pourquoi la tuberculose n'est-elle pas plus fréquente ? — Qu'est-ce qui nous laisse sans défense aux atteintes du mal ? — Comment traite-t-on les tuberculeux de nos jours ? — Comment chacun de nous peut-il participer à la lutte contre la tuberculose ? — Que signifie cette expression : l'alcool fait le lit de la tuberculose ?

**Devoir écrit.** — Les ouvriers d'une usine, décimés par la tuberculose, ont décidé de demander aux pouvoirs publics l'établissement de sanatoriums destinés à la classe pauvre. Ils vous chargent de rédiger leur pétition au préfet. Faites-la.

### 31. — Un Nom illustre et vénéré.

Vers 1835, un jeune élève de la pension Barbet, à Paris, s'ennuyait bien, loin de ses parents qu'il venait de quitter, et qui habitaient alors dans le Jura. La nuit, lorsque tout le monde dormait, le désespoir le tenait longtemps éveillé. Il avait beau se raisonner et essayer de triompher de l'ennui, son chagrin était plus fort que sa volonté et ses raisonnements. Enfin, un matin de novembre, on vint lui dire assez mystérieusement que quelqu'un le demandait chez un marchand de vin établi au coin de la rue. Il y alla. Au fond de l'arrière-boutique, un homme était assis devant une petite table, le front caché dans ses mains. C'était son père. « Je viens te chercher, » dit-il simplement, et il l'emmena. Ni le père ni le fils n'avaient pu supporter le chagrin de la séparation.

Cet enfant si sensible, réconforté par la chaude tendresse des siens, continua ses études en province jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Ensuite, il retourna à Paris et devint bientôt un chimiste remarquable, un grand savant, qui ne cessa pas d'aimer ses parents, cela va sans dire ; mais il aima beaucoup mieux la France, sa patrie, et eut toujours un cœur débordant de pitié pour toutes les souffrances humaines.

Voulez-vous savoir à quoi il consacra sa vie ? A lutter contre des monstres ! oui, des monstres appelés « microbes », et souvent très dangereux quoique infiniment petits ; si petits, qu'on en ignorait presque l'existence. Notre savant sut les découvrir dans le champ du microscope<sup>1</sup> à l'aide de la vive lumière de son esprit, et ensuite il les gouverna à sa guise.

Ses travaux sur les maladies des boissons fermentées et les moyens de les prévenir firent une révolution dans

---

1. *Microscope*, instrument d'optique grossissant les objets qu'on ne peut voir à la simple vue.



---

les industries du vin, du vinaigre et de la bière, révolution bienfaisante à la fois pour la santé publique et la richesse nationale.

Il démontra, en effet, que les fermentations qui décomposent ces boissons sont produites par des êtres vivants, dont les germes sont en suspens dans l'air, mêlés à toutes les poussières. Et il enseigna qu'en chauffant le lait, le vin et la bière à une certaine température, on les préserve de toute altération; c'est ce qu'on appelle la « pasteurisation ». Un Anglais, Huxley, disait en parlant de notre savant que « ses découvertes ont plus rapporté à la France que ne lui a coûté l'indemnité de la guerre de 1870 ». Or vous savez tous, mes amis, et il ne faut pas l'oublier, que la France a versé 5 milliards à l'Allemagne.

L'illustre chimiste, dont nous sommes si justement fiers, fit beaucoup plus encore pour le bien de l'humanité. Avant lui, les chirurgiens hésitaient devant la moindre opération, ils n'osaient même pas ouvrir un abcès au bistouri<sup>1</sup> de peur de voir les germes de putréfaction envahir les plaies et amener la mort. L'un d'eux, Nélaton<sup>2</sup>, irrité de son impuissance en présence de ces résultats, s'écria dans une de ses leçons : « Vous élèverez une statue d'or à celui qui supprimera le pus. »

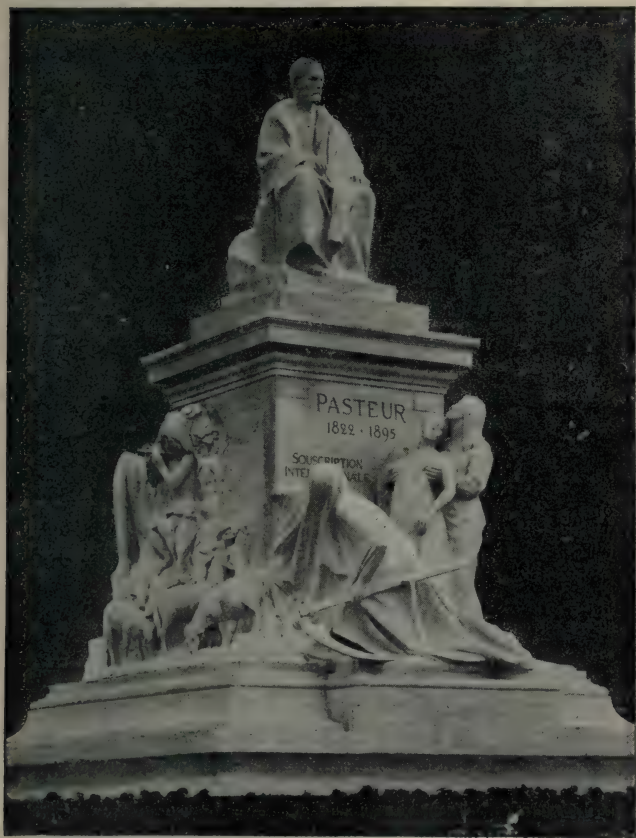
Le maître, après de brillantes recherches, découvre le moyen de protéger l'organisme (antisepsie, \* asepsie \*) contre l'invasion des germes infectieux et la suppuration, et désormais la chirurgie<sup>3</sup> peut entreprendre les opérations les plus audacieuses, parce que toute sécurité lui est donnée.

Le génie conquérant du savant rêve davantage encore. Il s'attache à résoudre le terrible problème de la rage : la rage sera vaincue. La première guérison fut celle d'un

---

1. *Bistouri*, sorte de petit couteau dont se sert le chirurgien. — 2. *Nélaton*, célèbre chirurgien français du XIX<sup>e</sup> siècle. — 3. *Chirurgie*, partie de la médecine qui enseigne à faire les opérations nécessaires pour la guérison des blessures, des plaies, des fractures et aussi de certaines maladies.

petit Alsacien, âgé de neuf ans, Joseph Meister, mordu par un chien enragé. Malgré ses quatorze blessures, l'en-



Monument de *Pasteur*.

Statue de Falguière,  
place Breteuil, à Paris.

fant fut guéri, sauvé, après un traitement de dix jours.  
Ce n'est pas tout : l'un de ses disciples, le D<sup>r</sup> Roux, en

appliquant les méthodes du maître, a vaincu le croup, l'épouvante des mères; un autre a triomphé de la peste, dévastatrice des peuples; dix, cent autres, au moyen de la même doctrine, s'attaquent aux maladies qui affligent l'humanité et ils marcheront de victoire en victoire jusqu'à l'épuisement du mal.

« O maître! soyez béni pour la leçon de patriotisme et de bonté que vous nous avez donnée! Soyez béni pour tant de vérités que vous nous avez révélées! Soyez béni pour la source bienfaisante que vous avez ouverte au monde, et que le chœur d'actions de grâces qui monte vers vous de toutes les parties de la terre aille sans cesse grandissant par votre science! »

Mes enfants, nous n'avons pas encore nommé l'homme très bon et le grand savant dont nous venons de vous résumer la vie et les travaux, mais était-ce bien nécessaire? Vous avez tous deviné, en effet, que ce nom illustre et vénéré est celui de Louis PASTEUR! (1822-1895).

---

**Notes.** — *Antisepsie* (du gr. *anti*, contre, et *sépsis*, infection). L'antisepsie a pour objet de détruire ou de neutraliser, dans le corps de l'homme ou des animaux, les microbes dont il est infecté. L'eau phéniquée est un excellent antiseptique pour le lavage des plaies, des furoncles, etc. — *Asepsie* (du gr. *a* privatif, et *sépsis*, infection). Absence de tout germe microbien. La méthode aseptique en médecine et en chirurgie consiste, non à lutter contre une infection existante, mais à écarter toute cause d'infection. L'asepsie, c'est la propriété irréprochable, absolue, non pour l'œil nu, mais pour l'œil armé du microscope. Faire bouillir ou passer à l'étuve les objets et les instruments qui doivent servir à une opération, c'est les aseptiser.

**Questionnaire.** — Racontez comment le jeune élève de la pension Barbet fut emmené par son père. — Citez l'opinion d'un Anglais sur l'importance des travaux de Pasteur relatifs aux maladies des boissons fermentées. — Quels progrès l'illustre chimiste a-t-il fait faire à la chirurgie? — De quel mal terrible a-t-il trouvé le remède? — Que font ses disciples? — Pasteur n'aimait-il que la science? — Pourquoi est-il béni du monde entier?

**Devoir écrit.** — Le jeune Joseph Meister, de retour en Alsace, après sa guérison par Pasteur, écrit au savant pour lui donner de ses nouvelles et lui exprimer sa reconnaissance et son admiration. Faites la lettre.

---

### 32. — Gil Blas et le flatteur.

Gil Blas, jeune Espagnol parti de chez lui pour aller étudier à l'Université de Salamanque, traverse une série d'aventures qui lui apprendront, à ses dépens, l'expérience des hommes et de la vie. Voici une de ces aventures, racontée par lui-même et qui contient un précieux enseignement.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'était un jour maigre ; on m'accommoda des œufs. Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière<sup>1</sup> et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime<sup>2</sup>, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez ; vous avez un trésor dans votre maison : vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille\* du monde. » Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou : « Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade que je lui dis : « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu dans ce pays. — Comment, connu ! reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands

---

1. Rapière, épée longue et effilée. — 2. Savantissime, très savant ; c'est le superlatif de *savant*.



personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige<sup>1</sup>, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. » Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer... Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles<sup>2</sup>; j'aurais bien connu, à ces flatteries outrées, que c'était un de ces parasites<sup>3</sup> que l'on trouve dans toutes les villes et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. « Ah! très volontiers, s'écria-t-il; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi, mon panégyriste<sup>4</sup> s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement qu'on nous servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait

---

1. *Prodige*, personne extraordinaire, qui excelle. — 2. *Hyperbole*, exagération. L'hyperbole est une figure de style qui consiste à exagérer la vérité des choses. — 3. *Parasite*, homme qui fait métier d'aller manger chez les autres, qui vit aux dépens des autres. — 4. *Panégyriste*, celui qui fait le panégyrique, c'est-à-dire l'éloge exagéré de quelqu'un.

aussi fort souvent : tantôt c'était à ma santé et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondais point mal aux santés qu'il me portait, ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. L'hôtelier qui, selon toutes les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit : « J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. — Qu'appellez-vous trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé ; vous n'y pensez pas, mon ami ; apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte et il ne fit en cela que me prévenir. Je me sentais offensé, et je dis fièrement à l'hôtelier : « Apportez-nous votre truite et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre

crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin ; n'en soyez point la dupe et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla. LE SAGE.

LA FLATTERIE EST LA PLUS FAUSSE DES MONNAIES, ET C'EST PEUT-ÊTRE LA SEULE QUI NE CESSERA JAMAIS D'AVOIR COURS.  
(LA ROCHEFOUCAULD.)

**Note.** — *Merveilles du monde* (Les sept). Dire de quelqu'un, ou de quelque chose : *c'est la huitième merveille du monde*, c'est déclarer que ce quelqu'un ou ce quelque chose peut être comparé aux sept merveilles de l'antiquité. Sous ce nom, on désignait sept monuments qui excitaient l'admiration universelle : les Pyramides d'Égypte ; les Murs et les Jardins suspendus de Babylone ; le Tombeau de Mausole ; le Temple de Diane, à Éphèse ; la Statue de Jupiter, par Phidias ; le Colosse de Rhodes ; le Phare d'Alexandrie.

**Questionnaire.** — Rappelez comment et en quels termes le flatteur aborda Gil Blas. — Qu'entend-on par huitième merveille du monde ? — Qu'est-ce qui manquait à Gil Blas pour reconnaître qu'il avait à faire à un parasite et à un flatteur ? — A quels indices pouvait-on reconnaître qu'il avait à faire à un parasite et à un flatteur ? — A quels indices pouvait-on reconnaître que l'hôtelier était le complice du parasite ? — Racontez quel habile stratagème on employa pour servir une truite très chère. Comment se termina l'aventure ? — Quelle réflexion vous suggère ce récit ?

**Devoir écrit.** — Avez-vous été témoin, au moins une fois, d'un acte de flatterie ? Relatez dans quelles circonstances. Dites quelles en furent les conséquences et terminez par une réflexion sur la flatterie et les flatteurs.

### 33. — Les Tournois.

Le principal but du tournoi était d'exercer les chevaliers au maniement des armes et de développer leur adresse et leur valeur. On ne devait y employer que des armes courtoises, c'est-à-dire des armes dont le tranchant et la pointe étaient émoussés.

Malgré les précautions prises, les tournois dégénéraient souvent en combat, et un grand nombre de chevaliers perdirent la vie dans ces jeux guerriers.

Les peuples belliqueux ont tous aimé passionnément les exercices militaires pour apprendre par des combats feints à en gagner de véritables. De ces divers combats,

il n'en est pas que les Français aient plus aimé que les *tournois*.

Ils quittaient tout pour y aller, ils vendaient tout pour y paraître. On n'estimait un gentilhomme qu'autant qu'il y avait été, et la preuve la plus authentique<sup>1</sup> qu'il pût donner de sa noblesse était d'y avoir combattu.

Les jeunes gens les regardaient comme une école ho-



Un tournoi au moyen âge.

norable pour y apprendre leurs exercices, et les gens faits comme une occasion d'y montrer leur adresse.

Les dames elles-mêmes ne souhaitaient rien avec plus d'ardeur, moins par le plaisir que leur donnaient de si magnifiques spectacles que par la gloire d'y présider.

C'était pour elles qu'ils se faisaient, et c'étaient toujours elles qui donnaient le prix. Le prix était un manchon, une écharpe ou un bracelet.

L'annonce du tournoi se faisait d'ordinaire en vers, et par deux filles de qualité, accompagnées de hérauts d'armes<sup>2</sup>. Avant et après l'annonce que ces filles faisaient en chantant, les trompettes, les clairons et hautbois jouaient quelques airs guerriers. Le prince qui faisait

1. *Authentique*, dont l'autorité ou la véracité ne peuvent être contestées.  
— 2. *Héraut d'armes*, officier qui, dans les tournois, donnait le signal du combat et accompagnait les dames et les demoiselles qui distribuaient les prix.



l'appel et celui qui le recevait convenaient de deux chevaliers, gens de grande réputation, pour être juges du tournoi. Ces juges, pour marque d'autorité, portaient une baguette blanche et ne la quittaient point que le tournoi ne fût fini. C'étaient eux qui fixaient le jour du combat et les armes des combattants. Ces armes ordinairement étaient des lances sans fer, des épées sans tranchant, ni pointe, souvent des épées de bois, quelquefois seulement des cannes. Les juges avaient soin de faire dresser des barrières pour fermer le champ de bataille et des échafauds (tribunes ou estrades) tout autour pour y placer les spectateurs.

\* \* \*

Les chevaliers arrivaient quatre jours avant le tournoi. Leur équipage était pompeux ; ils se ruinaient en chevaux de prix, en habits pour eux et leurs gens, en perles, émeraudes et rubis dont ils ornaient leurs armoiries. Ces armoiries<sup>1</sup> étaient brodées non seulement sur leur cotte d'armes<sup>2</sup>, mais encore sur les housses<sup>3</sup> des chevaux, qui étaient caparaçonnés<sup>4</sup> de velours ou de taffetas.

On ne pouvait être d'un tournoi si on n'était fils de père et de mère gentilshommes de deux ou trois races. Un noble n'y était point admis s'il était mésallié. On en était encore exclu pour avoir mal parlé des dames et généralement pour avoir fait quelque action qui ne fût pas d'un vrai gentilhomme. Si des gens à qui on pouvait faire un reproche considérable avaient la témérité de se présenter au tournoi, ils étaient, par ordre du juge, désarmés, fustigés et mis à califourchon en quelque endroit de la barrière pour essayer un jour entier les insultes de la canaille (populace).

---

1. *Armoiries*, emblèmes servant de signe distinctif à un individu, à une famille, à une ville. — 2. *Cotte d'armes*, casaque que les cavaliers portaient par-dessus leur cuirasse. — 3. *Housse*, couverture attachée à la selle et qui couvre la croupe du cheval. — 4. *Caparaçon*, ornement dont on revêt les chevaux montés ou attelés dans les cérémonies.

---

Quand toutes les quadrilles<sup>1</sup> étaient en ordre de bataille, les juges allaient de rang en rang, examinant exactement si personne ne s'était fait lier à la selle de son cheval, chose indigne d'un chevalier et défendue dans les tournois sous de très rigoureuses peines. Après, on sonnait la charge. Pendant la mêlée, les lances, les cannes, les épées sonnait ou sur la cuirasse ou sur le casque des combattants faisaient un bruit épouvantable. La victoire se déclarait tard, parce que les tenants et les assaillants étaient gens braves et adroits qui la disputaient longtemps. Les vaincus sortaient des lices<sup>2</sup> sans trompettes et se sauvaient dans le bois le plus proche.

Quels malheurs n'arrivaient-ils pas à l'occasion de ces tournois ! Il ne s'en faisait point qu'il n'y eût une infinité de gens blessés dans l'action, d'écrasés sous les échafauds, de foulés aux pieds des chevaux et d'étouffés de la poussière. Il y périt plus de vingt princes\*.

Le *pas d'armes* était une sorte de combat plus dangereux encore. C'était tout de bon qu'on se battait et il y avait toujours du sang de répandu.

Après l'action, les combattants soupaient à la même table. On avait soin qu'elle fût ronde pour éviter toute dispute sur le rang, la préséance<sup>3</sup>; de là est venu le nom de *Chevaliers de la table ronde*. Après souper, le roi d'armes prenait les avis des dames et des chevaliers avant de prononcer qui avait le mieux fait son devoir. Quand le prix était adjudgé, c'étaient les dames qui le donnaient.

Louis LE GENDRE.

(*Mœurs et coutumes des Français*, publié en 1712.)

---

**Note.** — En 1559, le roi Henri II fut mortellement blessé dans un tournoi par le capitaine des gardes Montgomery.

---

1. *Quadrille*, troupe de gens à cheval richement costumés qui devaient prendre part à une joute. — 2. *Lice*, lieu destiné aux tournois, aux courses. — 3. *Préséance*, c'est le droit de prendre place avant quelqu'un, au-dessus de quelqu'un.

**Questionnaire.** — Pourquoi les Français ont-ils tant aimé les tournois ? — Quel rôle jouaient les dames dans ces sortes de luttes ? — Comment et par qui se faisait l'annonce du tournoi ? — Quelles étaient les armes des combattants ? — En quel équipage allait-on au tournoi ? — Quelles conditions fallait-il remplir pour être d'un tournoi ? — Décrivez un tournoi. — Quels dangers offraient ces sortes de combats ? — Qu'appelait-on pas d'armes ? — Quelles réflexions vous suggère cette lecture ?

**Devoir écrit.** — Parmi les jeux d'enfants auxquels vous vous livrez, dites quel est celui qui ressemble le plus aux tournois d'autrefois. Décrivez ce jeu. Quels en sont les charmes et parfois les dangers ? Terminez par une réflexion sur les jeux.

### 34. — Une Grosse Dette.

Quel âge pouvez-vous avoir, ami lecteur ? Douze ans ? treize ans peut-être ? quatorze ans au plus ? En tout cas, vous êtes encore très jeune, vous naissez à peine à la vie, et pourtant vous êtes déjà criblé de dettes. Parfaitement, vous avez des dettes, n'en déplaise à votre amour-propre, et le détail de ce que vous devez formerait un gros volume. Mais, rassurez-vous, nous n'avons pas l'intention d'établir par le menu la facture de votre *doit*, comme on dit dans le commerce ; nous nous bornerons à mentionner les principaux *articles* pour vous édifier sur la *note* à payer.

Tous les jours, en vous levant, vous vous habillez de pied en cap. Simples ou magnifiques, les vêtements que vous prenez ne sont pas votre œuvre. L'ancien et le nouveau monde en ont fourni les matériaux, et vous ne sauriez imaginer l'énorme quantité de travail, l'industrielle activité qu'il a fallu produire pour transporter, filer, tisser, teindre, tailler et coudre les matériaux dont se composent vos habits.

Ce n'est pas tout de se vêtir, il faut manger. Chaque matin, à peine levé, vous déjeunez ; or, pain, lait, café, chocolat, sucre, pour ne citer que ces aliments, évoquent l'idée d'efforts considérables consentis par l'humanité laborieuse et dont vous êtes depuis longtemps l'heureux bénéficiaire. Vous devez tout cela au laboureur qui re-

tourne la glèbe<sup>1</sup>, l'ensemence et moissonne le blé; aux nègres qui, là-bas, sous un ciel de feu, cultivent le caféier, récoltent le cacao; aux hardis marins qui bravent les dangers de l'océan pour vous apporter sur leurs navires les produits d'outre-mer; aux milliers d'ouvriers qui fabriquent le sucre dans des usines pourvues d'un outillage merveilleux.

Après déjeuner, vous vous rendez en classe. Là, vous trouvez une école aménagée pour le bien-être de votre corps et les besoins de votre esprit. Songez que 39 millions de Français ont contribué de leurs deniers à sa construction! Le maître qui la dirige a passé les vingt premières années de son existence à s'instruire afin d'être complètement apte à se consacrer à votre instruction. Ce qu'il vous enseigne tous les jours, ce que vous savez déjà suppose des recherches, des études antérieures, des connaissances dont l'imagination est confondue.

Et la maison que vous habitez, ne la devez-vous pas aux maçons, aux charpentiers, aux mille et un artisans nécessaires pour la construire et la meubler?

Le bûcheron peine dans la forêt et le mineur habite dans les profondeurs de la terre pour vous procurer le feu clair de l'âtre ou l'agréable chaleur du poêle ronflant. Croyez-vous être quitte envers eux?

Quand vous êtes malade, on vous soigne, c'est entendu, et on vous administre des remèdes. Ces remèdes sont presque toujours des poisons, mais par de patientes recherches, après une infinité d'expériences souvent dangereuses, des savants ont découvert qu'ils avaient des propriétés curatives<sup>2</sup> et un médecin a su les appliquer à votre cas.

\* \* \*

En voilà des dettes! mon jeune ami; elles en sont presque importunes, et vous ne seriez peut-être pas fâché

---

1. *Glèbe* (du lat. *gleba*, motte de terre), sol que l'on cultive. — 2. *Curatives* (propriétés), qui peuvent opérer la guérison.



de sortir un instant du cercle de sollicitude qui vous entoure. Si vous entrepreniez un voyage? Cette idée vous séduit; vous partez. Pour vous épargner du temps et de la peine, des hommes ont tracé des routes superbes; ici, ils ont nivelé le sol, comblé des vallées, abaissé des montagnes; là ils ont construit des ponts, percé des tunnels; partout ils ont placé des véhicules à roues qui filent comme le vent, entraînés par des chevaux domptés, par la vapeur ou l'électricité. Décidément, il vous est impossible de vous soustraire à la vigilance de l'humanité.

A côté de ces bienfaits matériels dont vous êtes redevable à la société, il y a les bienfaits d'ordre moral tout aussi précieux : sécurité dans la vie, protection des lois, bonheur de l'éducation et de l'instruction, joie de comprendre le beau, le vrai; possibilité constante d'être aidé, aimé, consolé.

En vérité, mon enfant, quoi que vous fassiez, où que vous alliez, vous recevez en un jour de la société plus de satisfactions que vous pourriez vous en procurer seul en vingt siècles.

Comment faire, direz-vous, pour acquitter une dette aussi formidable? D'abord, reconnaître que vous êtes débiteur de l'humanité. Ne donnez pas dans le travers de tant d'autres qui parlent toujours de leurs *droits*, forment d'incessantes *revendications*<sup>1</sup> et se taisent sur la dette\* d'honneur qu'ils ont à payer. Sans doute, il ne faut pas renoncer à son dû; il est naturel que chacun cherche à avoir son compte, mais ce désir de sauvegarder des intérêts se concilie parfaitement avec le désir d'être utile à notre tour à la société, de laquelle nous avons tant reçu.

Enfant, efforcez-vous de remplir scrupuleusement tous vos devoirs dans la famille et à l'école; travaillez beau-

1. *Revendication*, réclamation d'une chose qui nous appartient.

coup, développez toutes vos facultés, afin que, devenu homme et citoyen, vous soyez plus propre à servir l'humanité, la patrie, vous-même. Qui que vous soyez un jour, gardez-vous de ne penser en égoïste qu'à vos aises et à votre bien-être; ayez des idées de fraternité, de justice, et n'oubliez jamais de les mettre en pratique; évitez par-dessus tout d'être un oisif, un inutile; affrontez les difficultés, surmontez-les; aimez la lutte fortifiante pour vous-même et profitable à la collectivité. C'est ainsi que vous payerez dans la mesure du possible votre dette sociale et que vous occuperez une place honorable au soleil.

**Note.** — *Dette d'honneur, de reconnaissance.* « Notre dette de reconnaissance envers l'humanité est si grande, que jamais nous ne pourrions la payer: nous sommes insolubles. Cette dette, à cause de l'évidente impossibilité de l'acquitter, ne nous demande que de la bonne volonté. Si féconde d'ailleurs est la vie en société, qu'en travaillant à devenir nous-mêmes plus libres, plus énergiques, plus intelligents, plus heureux, nous contribuons à libérer tout le monde autour de nous. Il est impossible de travailler pour soi seul. »

J. PAYOT.

**Questionnaire.** — Quelle dette envers la société vous rappellent : votre toilette du matin? — Votre déjeuner? — Votre séjour à l'école? — La maison que vous habitez? — La chaleur du foyer? — Les soins que vous recevez d'un médecin quand vous êtes malade? — Les voyages que vous faites? — La sécurité dont vous jouissez? — Comment un enfant peut-il se préparer à payer sa dette à la société?

**Devoir écrit.** — Passez en revue les vêtements dont vous êtes couvert de la tête aux pieds. Dites quelles en sont les matières premières et leur origine. Comment ont-elles été converties en produit manufacturé, puis en vêtements? — Concluez.

### 35. — Phénomènes expliqués.

La Bouilloire qui chante. — Le Lait sur le feu.  
La Température\* du corps.

I. *Dans la cuisine.* — Une jeune fille de dix-huit ans, pourvue du diplôme d'institutrice, est en train de préparer le déjeuner de la famille. Sa sœur, beaucoup plus jeune, est à ses côtés et veut se rendre utile.

« Je me charge, dit celle-ci, des œufs à la coque. L'eau va-t-elle bientôt bouillir ?

— Oui, car elle commence à *chanter*.

— C'est vrai, elle chante ! Eh bien, grande sœur, toi qui sais tant de choses, explique-moi *pourquoi* l'eau chante ainsi avant de bouillir. Veux-tu ?

— Volontiers. Pour cela, découvrons la bouilloire et regardons bien ce qui s'y passe. Vois-tu la paroi du fond garnie de petites bulles ?

— Oui, on dirait des perles.

— Ce sont les particules de l'eau les plus rapprochées du feu que la chaleur a réduites en vapeur. Ces perles de vapeur, plus légères que le liquide environnant, se détachent du fond et s'élèvent. Mais en montant elles rencontrent d'autres parties d'eau moins chauffées et se condensent <sup>1</sup> de nouveau.

Toutes ces condensations produisent autant de petits vides qui sont aussitôt remplis par l'eau environnante : il en résulte des vibrations et une sorte de frémissement du liquide, lesquelles vibrations se communiquent à la bouilloire, et on dit alors « qu'elle *chante* ».

— Merci, sœur, je crois avoir bien compris ton explication, mais puisque je te tiens, j'en profite pour te poser une autre question. Quand maman ou toi me confiez le soin de surveiller le lait sur le feu, il est bien rare que je ne le laisse pas déborder. J'ai beau m'observer, il suffit d'une seconde d'inattention pour que le lait monte et se répande. Pourquoi déborde-t-il plus facilement que l'eau ?

— Tu as remarqué qu'au fur et à mesure que le lait chauffe, il se forme à la surface une pellicule <sup>2</sup>. Cette

1. *Condensent (se)*, se resserrent dans un moindre espace : les molécules d'eau se rapprochent. — 2. *Pellicule*, petite peau qui se forme sur certaines substances comme le lait bouilli.

---

sorte de croûte emprisonne la vapeur du liquide chauffé. La vapeur acquiert de la tension, soulève la pellicule et la fait monter jusqu'au-dessus du vase avec le lait qu'elle entraîne. Si l'on perçait la croûte crémeuse un moment avant l'ébullition, la vapeur s'échapperait et on éviterait l'accident de l'effusion du lait. »

\* \* \*

II. *A table.* « Je voudrais bien savoir, père, demandait Jacques, pourquoi, pendant les chaleurs de l'été, nous avons tous moins d'appétit que durant le reste de l'année. Est-ce que la chaleur nourrirait, par hasard ?

— Mon ami, la chaleur contribue fortement à la diminution de l'appétit, mais elle ne nourrit pas. Voici l'explication du phénomène qui pique ta curiosité.

A l'état normal, c'est-à-dire lorsqu'on se porte bien, la température du corps humain est à peu près constante quelle que soit la température extérieure. Cette chaleur du corps, appelée « chaleur animale », est produite et entretenue par la *respiration*, qui est une véritable combustion lente. A chaque *aspiration*, en effet, l'oxygène<sup>1</sup> de l'air, introduit dans les poumons, s'unit au sang en produisant du gaz carbonique avec dégagement de chaleur.

Or, quand il fait froid, il y a une déperdition de chaleur à la surface du corps : pour maintenir la température normale, il faut fournir plus de combustible (plus de nourriture et par conséquent plus de sang) au foyer où se fait la combustion. En outre, par un temps froid, l'air, sous le même volume, est plus riche en oxygène, par conséquent la respiration est plus intense, la combustion interne plus active et la digestion plus rapide ; aussi le besoin de prendre de la nourriture se fait plus tôt sentir.

Au contraire, par un temps chaud, l'air renferme moins

---

1. *Oxygène.* corps simple qui, étant un des principes de l'air atmosphérique, est indispensable à la respiration et à la combustion.



---

d'oxygène, la respiration est moins active, la digestion plus lente, et, par suite, le besoin d'alimentation beaucoup moindre.

— Merci, père, je crois comprendre, mais je ne m'explique pas que la *température de l'homme soit constante ou invariable*. Il me semble que mon corps est plus froid, l'hiver, quand je grelotte, que l'été lorsque je suffoque de chaleur.

— Mon enfant, des expériences nombreuses, des mesures précises sur la température du corps ont prouvé que la chaleur de l'homme bien portant est à peu près la même en toute saison, sous toutes les latitudes. Cette température est d'environ  $37^{\circ} 2$ , en hiver comme en été, dans le pays glacé des Esquimaux, comme chez les nègres des régions torrides. Lorsqu'il fait froid, elle s'abaisse généralement aux extrémités (mains, pieds) et dans les parties voisines de la surface du corps, mais demeure constante à l'intérieur.

Je viens de t'expliquer comment, en hiver, la température interne est maintenue grâce à une respiration plus intense et à une nourriture plus abondante. Mais il me reste à dire pourquoi la température du corps demeure stationnaire lorsque la température de l'air où nous vivons, pendant la canicule, par exemple, s'élève jusqu'à  $37^{\circ}$  et même au-dessus. C'est que, dans ce cas, la *transpiration*, c'est-à-dire la production de vapeur d'eau à la surface du corps et par les poumons, est plus abondante. Or, l'évaporation qui se produit ainsi, comme toutes les évaporations, absorbe de la chaleur et empêche la température du corps de s'élever sensiblement au-dessus de  $37^{\circ} 2$ . »

---

**Note.** — *Température du corps humain.* En règle générale, elle s'accroît à mesure que l'on pénètre de la peau dans l'intérieur du corps, où elle s'élève dans certaines veines jusqu'à  $39^{\circ} 8$ . L'augmentation de température ou son abaissement sont des indices précieux pour établir le diagnostic de certaines maladies. L'abaissement de température se produit notamment dans le choléra

---

(33 ou 34°); au-dessous de 32° chez un adulte, la mort survient. Au contraire, la température monte dans les cas de fièvre jusqu'à 41° et même 42°. On prend la température du malade au moyen d'un thermomètre spécial, ce qui permet de suivre ou même de prévoir l'évolution de la maladie.

**Questionnaire.** — Comment expliquez-vous le phénomène de l'eau qui chante dans la bouilloire? — Celui du lait qui se répand au moment de bouillir? — Pourquoi mange-t-on moins et doit-on moins manger l'été que l'hiver? — Quelle est la température normale du corps humain? — Comment explique-t-on la constance de cette température?

**Devoir écrit.** — Votre jeune frère a souvent entendu dire que les hommes du Nord sont de plus forts mangeurs que les hommes du Midi. Il voudrait bien en connaître la raison. Donnez-la-lui.

---

### 36. — Une Française.

Les Arméniens ou chrétiens d'Arménie<sup>1</sup> (province de l'Asie occidentale) sont souvent victimes d'atroces persécutions de la part des Turcs fanatiques. Plusieurs milliers de ces malheureux ont été massacrés en 1895 et 1896. A l'occasion de ces massacres, il se produisit un fait héroïque, admirable, digne de passer à la postérité et d'être placé dès à présent sous les yeux et dans la mémoire des petits Français et des petites Françaises.

Après un hiver passé au milieu des plus atroces perplexités<sup>2</sup>, les beaux jours arrivèrent enfin, et les routes s'entr'ouvrirent avec la fonte des neiges. Alors trois cents chrétiens qui avaient échappé aux massacres, grâce à la protection de M. Meyrier, consul\* de France à Diarbékir, vinrent demander à leur sauveur de les accompagner à la côte; ils voulaient s'embarquer pour échapper à la fureur de leurs bourreaux. Le consul ne voulut pas quitter son poste dans la crainte que son absence ne fût mise à profit pour de nouveaux massacres, mais sa femme s'offrit pour les conduire.

---

1. Arménie, contrée de l'Asie occidentale. L'Arménie turque dont il s'agit ici a pour capitale Erzeroum. — 2. *Perplexité*, vive inquiétude, incertitude pénible.

Il faut quinze jours de cheval pour aller de Diarbékir jusqu'au port le plus voisin, Alexandrette. Bien que les routes soient coupées et les villages pillés, M<sup>me</sup> Meyrier n'hésite pas à se mettre en marche. Elle prend ses quatre petits enfants, dont un à la mamelle, et part avec ses trois cents protégés et plusieurs centaines de chevaux. Le gouverneur turc lui a offert, *pour elle seule*, une escorte de gendarmes, mais cette escorte n'est acceptée qu'à la condition qu'elle protégera tout le convoi. D'ailleurs, pour forcer les gendarmes à veiller sur toute la colonne, elle envoie ses enfants en tête et reste à l'arrière. Elle voyage à cheval et ses enfants en litière<sup>1</sup>. De temps en temps, elle monte dans la litière pour allaiter son nourrisson. Il faut, à chaque étape, assurer le vivre et le coucher de tous ; souvent, la nuit, il faut se relever et faire le tour du camp pour calmer les paniques<sup>2</sup>.

Ils allaient par groupes, couverts de poussière, harassés de fatigue, marchant à pas lents comme des bœufs qui labourent. Au milieu d'eux, la France, protectrice des chrétiens d'Orient, était représentée par M<sup>me</sup> Meyrier. Arrivé au gué de l'Euphrate<sup>3</sup>, le convoi s'arrêta pour prendre un instant de repos, et la vaillante Française envoya chercher le gouverneur de Biredjik pour obtenir l'autorisation de passer le fleuve. Peu d'instant après, une barque se détachait de l'autre rive, et au milieu d'une escorte d'Albanais, de Kurdes, c'est-à-dire d'ennemis et de bourreaux des Arméniens, le gouverneur abordait la femme du consul de France.

« Qu'Allah te conserve, lui dit le fonctionnaire musulman, qu'Allah te conserve toi et les tiens et qu'il t'accorde sa protection : je suis ton serviteur. Que veux-tu ?

— Je te remercie de tes souhaits, et j'ai peu de

---

1. *Litière*, voiture ou chaise portée sur deux brancards par des hommes ou des bêtes de somme. — 2. *Panique*, terreur subite et sans fondement réel. — 3. *Euphrate*, fleuve de la Turquie d'Asie qui prend sa source en Arménie et se jette dans le golfe Persique. Il a 2 000 kilomètres.

chose à te demander. Je dois conduire ces trois cents Arméniens à la mer, je te demande de nous laisser passer le gué.

— Je n'ai rien à te refuser, mais qui me dit que ces Arméniens ne vont pas piller ma ville ?

— Tu as des armes et des hommes armés à ton service, lui répondit la Française, et mes protégés n'en ont point.

— C'est vrai, mais mon maître, le sultan, ne m'a point donné l'ordre de laisser passer les Arméniens. Il a fait dire à ton serviteur : « La France est notre alliée et notre amie, laisse passer la femme du consul de France. Mais il ne m'a point parlé d'un convoi d'Arméniens. Prends place dans mon canot, toi et tes enfants, je te conduirai ensuite où il te plaira. »

La Française lui répondit : « Je vais apprendre ta réponse aux Arméniens. En attendant, porte mes quatre enfants sur l'autre rive et reviens savoir ma résolution. »

Le gouverneur prit les quatre enfants, les fit passer sur l'autre rive et revint, enchanté du succès de sa diplo-



Un Arménien.



---

matie : il se croyait déjà maître de la vie de ces trois cents chrétiens. A son retour, interpellant M<sup>me</sup> Meyrier : « Qu'ordonnes-tu maintenant ? »

— Écoute bien mes paroles, lui dit-elle. Le convoi va passer tout entier : je ne passerai que la dernière et, je le jure sur la tête de mes enfants, si tu apportes la moindre entrave à notre passage, si mon nourrisson vient à mourir de faim de l'autre côté de la rive, la France me vengera. Et si loin que tu te sauves, tu n'échapperas pas à son inexorable<sup>1</sup> châtement. Souviens-toi que le consul de France, c'est la France, et que je suis la femme du consul de France. »

Le gouverneur, effrayé, s'inclina et dit : « Fais ce que tu veux, mais rappelle à ton mari de parler au sultan du pauvre gouverneur de Biredjik qui t'a obéi ; j'invoquerai Allah chaque jour pour toi et pour les tiens. »

Quand tout le convoi fut passé, le plus âgé des Arméniens vint à la vaillante Française qui a si noblement représenté la France, et des larmes plein les yeux lui parla en ces termes : « Quelle est donc cette France qui a des filles telles que toi ? Quel est ce pays qui a toujours aidé les malheureux avec bonté et dont l'action bienfaisante se fait partout sentir ? Quelle est cette nation de laquelle on peut dire, à chaque grande action qui éclaire le monde et rehausse l'humanité : Je reconnais la main de la France ? »

Celle à qui s'adressaient ces touchantes paroles put répondre : « La France est la sœur de tous les peuples opprimés. »

G. GERVILLE-RÉACHE.

---

**Note.** — *Consul.* Les consuls sont des fonctionnaires en résidence à l'étranger et revêtus d'attributions qui leur permettent de protéger leurs nationaux, de sauvegarder leurs intérêts, de régler leurs différends. Ils remplissent notamment les fonctions attribuées en France aux officiers de l'état civil.

---

1. *Inexorable*, qui ne peut être fléchi par des prières, impitoyable, inflexible.

Enfin, ils sont spécialement chargés de donner au gouvernement toutes les informations politiques ou commerciales de nature à intéresser leur pays. Saint Louis fut le premier roi de France qui établit des consuls à l'étranger.

**Questionnaire.** — Pour quel motif le consul ne put-il accompagner les trois cents Arméniens qui voulaient quitter leur pays? — Quelles circonstances augmentaient le mérite de M<sup>me</sup> Meyrier? — Comment celle-ci faisait-elle voyager la colonne pour qu'elle fût mieux protégée? — Que se passa-t-il en arrivant au gué de l'Euphrate? — Comment M<sup>me</sup> Meyrier déjoua-t-elle les desseins secrets du gouverneur de Biredjik? — Que dit le plus âgé des Arméniens à la vaillante Française? — Que lui répondit celle-ci? — Quels sentiments et quelles réflexions vous suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — Une fois arrivé à Alexandrette et hors de danger, un des jeunes Arméniens conduits par M<sup>me</sup> Meyrier écrit à un de ses compatriotes, resté au pays, pour lui raconter les épisodes de leur voyage et vanter l'admirable conduite de celle qui les a protégés. Mettez-vous à la place du jeune Arménien et faites la lettre.

### 37. — L'Intolérance.

*L'intolérance a causé autant de maux à l'humanité que ces trois fléaux réunis : la guerre, la peste, la famine.*

**Autodafé.** — Voici en quoi consistait cette tragique cérémonie. On dressait un vaste échafaud sur la plus grande place publique, afin que le peuple, très avide de cet horrible spectacle, pût y accourir en foule. A Madrid, l'échafaud s'élevait sous le balcon du palais royal pour permettre à la cour de voir de près le supplice des victimes! Dès le matin du jour fixé, les condamnés s'avançaient à la suite d'une procession de moines et d'inquisiteurs. Ils étaient coiffés d'un bonnet de carton et vêtus de tuniques grises ou jaunes, décorées de démons et de flammes. Les condamnés au feu portaient une torche à la main; ceux qui s'étaient repentis obtenaient l'insigne faveur d'être étranglés avant le bûcher : ils marchaient la corde au cou. Lorsque le funèbre cortège était arrivé près de l'échafaud, on célébrait une messe des morts; puis un moine lisait les sentences ou condamnations; de temps en temps il s'interrompait pour faire réciter à l'assistance un *acte de foi*, d'où le nom d'*auto-da-fe*. Les diverses cérémonies duraient parfois toute la journée, comme pour prolonger l'agonie des patients dont on entendait les cris et les sup-

plications. Enfin, vers le soir, on livrait les victimes aux flammes. Ces atrocités sauvages ont duré près de cinq siècles!

La lecture de ce qui précède nous pénètre d'horreur et remplit de pitié nos cœurs de Français. On se demande quel crime avaient pu commettre les infortunés que l'on martyrisait ainsi et en vertu de quel droit agissaient leurs persécuteurs. Les victimes adoraient le même Dieu que leurs bourreaux, mais ils l'adoraient autrement, c'était là tout leur forfait, un forfait qui, pour des esprits intolérants et fanatiques, était digne du plus cruel supplice, du supplice du feu!

Qu'est-ce donc que l'intolérance? *C'est une disposition à violenter, à persécuter ceux avec qui on diffère d'opinion religieuse.*

Voltaire a dit quelque part : « Si je faisais une religion, je mettrais l'intolérance au rang des sept péchés capitaux. » Ce n'est pas encore la traiter selon son mérite; l'intolérance, en effet, est un véritable fléau. Ah! mes enfants, « lorsqu'on parcourt l'histoire de l'intolérance, on éprouve une suffocation de poignante douleur, comme si on traversait un champ de bataille après que les armées s'en sont retirées n'y laissant que des cadavres ».

Malgré cela, si vous le voulez, nous parcourrons rapidement cette histoire où « palpitent tant d'âmes humaines martyrisées », ne fût-ce que pour apprendre à détester davantage, s'il est possible, l'intolérance, et puiser dans le récit des faits de nouvelles raisons pour abhorrer<sup>1</sup> la violence, chérir la liberté, respecter la conscience.

L'intolérance est vieille comme le monde. Il y a toujours eu des hommes qui ont eu la prétention d'affirmer que leurs idées sont seules justes, et ils ont voulu les imposer aux autres. Les anciens ont fait boire la ciguë à Socrate\*, un modèle de vertu, ils ont crucifié Jésus, le fondateur de la religion chrétienne, puis ils ont livré aux

---

1. Abhorrer, détester, avoir en horreur.

bêtes féroces les premiers chrétiens. Une fois maîtres du monde, les persécutés sont devenus les persécuteurs, et durant plusieurs siècles des milliers d'hommes ont expié par la prison, par la torture et par les flammes le crime de s'écarter des doctrines de l'Église.

Il faudrait la vie entière d'un écrivain pour dresser la



*Mort de Socrate.*

Tableau de Louis David.

longue et sanglante liste des abominations dont l'intolérance religieuse s'est rendue coupable. Même en nous en tenant aux cinq ou six derniers siècles de l'histoire de France, nous ne trouverions que trop à dire et à flétrir. Nous allons nous borner à quelques exemples.

\* \* \*

Et d'abord, parlons de la plus sanglante tragédie du XIII<sup>e</sup> siècle, du massacre des Albigeois. Qu'étaient-ce que les Albigeois? Des gens peu dangereux, paraît-il, puisque saint Bernard, envoyé dans le Midi par le pape pour prêcher la croisade contre eux, en parlait en ces termes.



« Leurs mœurs sont irréprochables, ils ne font de mal à personne, leurs visages sont mortifiés <sup>1</sup> et abattus par le jeûne, ils ne mangent pas leur pain comme des paresseux et travaillent pour gagner leur vie. » Alors, que leur reprochait-on? D'avoir adopté une vie austère qui leur fit donner le nom de *cathares* ou de purs; on leur reprochait surtout de s'élever contre la dîme <sup>2</sup>, de vouloir réformer les mœurs du clergé, de réclamer la traduction des Écritures en langage vulgaire <sup>3</sup>. C'était plus que suffisant pour qu'on les considérât comme de dangereux sectaires.<sup>4</sup>

On commença par en faire brûler quelques-uns tout vifs, espérant détruire ainsi l'hérésie <sup>5</sup> comme on détruit les mauvaises herbes par le feu. Seulement l'hérésie n'en prit que plus de force et se répandit très vite dans tout le Languedoc. Voyant cela, le pape d'alors, Innocent III, usa des grands moyens. Il décréta la croisade contre les Albigeois, appela la France du Nord contre la France du Midi et déchaina sur cette malheureuse région tout ce qu'il y avait de seigneurs pillards, de bandits de grands chemins, en leur promettant les biens des vaincus. Des archevêques, des évêques et une foule d'abbés accoururent aussi grossir cette singulière armée qui eut pour chef le comte Simon de Montfort.

Son premier exploit fut la prise de Béziers. Mais comme il y avait des catholiques et des *cathares* dans la ville, avant de commencer le massacre des habitants, les soldats demandèrent au légat ou envoyé du pape comment ils pourraient distinguer les bons d'avec les méchants : « Tuez, tuez, dit le prêtre, Dieu reconnaîtra bien les

---

1. *Mortifier*, affliger son corps par des macérations, des jeûnes, etc. — 2. *Dîme*, prélèvement d'un dixième des produits agricoles au profit du clergé ou des nobles. — 3. *Vulgaire* (langage), langage compris du peuple, de tout le monde. — 4. *Sectaire*, partisan fougueux, fanatique, d'une religion ou d'un système quelconque. — 5. *Hérésie*, doctrine contraire à la foi et condamnée par l'Église.

siens! » Et l'on tua, et l'on égorgea tout sans distinction, du plus petit jusqu'au plus grand, puis on livra la ville aux flammes. Il y eut 60 000 victimes.

A Carcassonne, 450 habitants furent brûlés vifs et les autres chassés hors de la ville dans un état de nudité complète.

A Lavaur, le château étant pris, on pendit le chef des défenseurs, on égorgea 80 chevaliers et fit brûler 400 vilains. Ensuite, sur l'ordre de Simon de Montfort, la sœur du châtelain, Géralde, dame de Lavaur, fut jetée dans un puits que l'on combla de pierres.

Ces atrocités se renouvelèrent dans la plupart des villes du Languedoc et la persécution dura vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à l'extermination des Albigeois.

---

**Note. — Socrate (Mort de).** Socrate était un philosophe grec du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il n'avait pas d'école comme les autres philosophes, il n'écrivit aucun livre. Son unique enseignement était la conversation. Tout lui servait de prétexte à faire la morale. Il causait avec chacun de ses affaires, simplement, familièrement, et tirait de ces discussions enjouées une pénétrante leçon. Sa sincérité lui valut des ennemis qui le dénoncèrent comme ayant mal pensé de la religion de l'État et corrompu la jeunesse. Il aurait pu se défendre et se justifier : il ne le voulut pas. On le condamna à mort. Il employa les trente jours qui lui restaient à vivre à causer tranquillement avec ses disciples. Après avoir dit adieu à sa femme, à ses enfants, à ses amis, il prit des mains du geôlier, qui la lui présentait en pleurant, la coupe où l'on avait préparé la ciguë et la porta tranquillement à ses lèvres.

**Questionnaire.** — Que signifie le mot « autodafé » ? — Dites en quoi consistait cette tragique cérémonie. — Qu'est-ce que l'intolérance ? — Qu'a dit Voltaire en parlant de l'intolérance ? — Quel est l'âge de l'intolérance ? — A quelle époque a-t-elle particulièrement sévi en France ? — Parlez des Albigeois, de leurs mœurs ? — Que leur reprochait-on ? — Que fit le pape Innocent III pour vaincre l'hérésie ? — Racontez la prise et les massacres de Béziers. — Les atrocités de Lavaur. — Comment se termina la persécution ?

**Devoir écrit.** — Bien qu'elle ne se manifeste plus par des massacres et des autodafés, l'intolérance n'est malheureusement pas morte de nos jours. Elle est à la fois politique et religieuse. Citez un ou plusieurs actes d'intolérance dont vous avez été témoin ou que vous connaissez. Appréciez ces actes et concluez.

---

### 38. — L'Intolérance (*Suite*).

C'est sur ces entrefaites, à la lueur des bûchers, au milieu des cris de douleur des victimes, que les papes jugèrent à propos de créer l'*Inquisition*, qui est bien la plus épouvantable personnification de l'intolérance. *L'inquisition était un tribunal chargé de rechercher et de punir les hérétiques et les infidèles.* L'exécution solennelle de ses sentences contre les condamnés au bûcher ou à la torture donnait lieu à l'affreuse cérémonie des auto-dafés. Cette institution a exercé une odieuse oppression sur l'Espagne, l'Italie, le Portugal, jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Et elle ne prétendait pas dominer seulement la conscience, mais encore la raison, c'est-à-dire les deux attributs qui font la grandeur d'un homme.

Un fait entre cent. Le savant italien Galilée découvre après de longues observations que la terre tourne autour du soleil. Personne ne s'aviserait aujourd'hui de contester cette vérité élémentaire, bien qu'elle soit en contradiction avec la Bible; mais alors la liberté de pensée n'existait pas. On dénonce donc Galilée à l'*Inquisition*; il est arrêté, emprisonné et obligé, pour avoir la vie sauve, de déclarer publiquement, à genoux, un cierge à la main, qu'il s'est trompé. Après cette rétractation, l'illustre vieillard — il avait soixante-dix ans — se prenant la tête à deux mains répétait à mi-voix : « Et pourtant, *elle se meut !* »

Vous voyez, mes enfants, que l'*Inquisition* n'aurait pas précisément mérité un prix pour favoriser l'avancement des sciences!

Quelques années plus tôt, au temps du roi François I<sup>er</sup>, voici ce qui se passait en France. Le président du parlement d'Aix, le baron d'Oppède, rassemble sans bruit une armée de brigands et de repris de justice, et se jette avec elle sur les petites villes de

Cabrières, de Mérindol et sur vingt-deux villages habités par les Vaudois\*, sortes d'hérétiques dans le genre des Albigeois. Hommes, femmes, enfants, furent traqués comme des bêtes fauves, exterminés sans pitié. « Dans une seule église, dit un témoin, j'ai vu tuer 400 ou 500 pauvres femmes et enfants. Plus de 3 000 personnes



*Galilée devant le Saint Office.*

Tableau de Robert-Fleury.

sont massacrées. Il ne reste rien des villes et des villages vaudois. »

En France aussi, et surtout en France, les protestants sont persécutés dès leur apparition. Déjà sous François I<sup>er</sup> on les fait brûler à petit feu; on les tient suspendus par une corde au-dessus d'un grand brasier, les rapprochant du feu pour les griller, les en éloignant pour prolonger leur supplice.

Faut-il parler de la longue et sanglante tragédie des guerres de religion? Non, mes enfants, vous la connaissez, vous savez que pendant plus de trente ans la France fut un véritable champ de carnage où catholiques



---

et protestants s'entr'égorgeaient avec atrocité, rivalisaient d'intolérance.

\* \* \*

Nous voudrions nous borner, car on suffoque d'indignation au milieu de tout ce sang et de tous ces crimes ; mais comment passer sous silence la révocation de l'Édit de Nantes, ce grand acte d'intolérance qui déshonorera à tout jamais le règne de Louis XIV. Cet acte coûta à la France l'élite de ses commerçants, de ses fabricants, de ses ouvriers, dont s'enrichirent les nations rivales, sans compter les vaillants marins, les écrivains, les savants, les hommes de cœur qui préféreraient quitter la France que de renoncer à leur foi. Mais où la révocation fut surtout abominable, ce fut lorsqu'elle décida que les enfants des protestants leur seraient enlevés à l'âge de cinq ans pour être instruits dans la religion catholique. On chargea les dragons d'exécuter l'enlèvement. De là les scènes horribles et les violences connues sous le nom de « dragonnades ».

« Chaque maison, dit Michelet, devint le théâtre d'une lutte acharnée entre la faiblesse héroïque et les furies de la force brutale... Tout ce que l'homme peut souffrir sans mourir, les dragons l'infligèrent au protestant. Pincé, piqué, lardé, chauffé, brûlé, suffoqué presque à la bouche d'un four, il souffrit tout. Tel eut les ongles arrachés. Le supplice qui agissait le plus à la longue, c'était la privation du sommeil. Ce moyen des dompteurs de lions est terrible aussi contre l'homme. »

Et enfin, puisque nous faisons le procès de l'intolérance, comment ne pas signaler les persécutions innombrables dont les juifs ont été victimes, principalement pendant la triste période du moyen âge. Dès qu'un malheur public s'abattait sur les populations, on se hâtait de proclamer : « C'est la faute des juifs ! » ou bien : « C'est le courroux de Dieu. Les meurtriers de Notre-Seigneur sont en-

core impunis! » on se jetait sur les juifs, on les égorgeait, on les pendait, on les rôtissait.

O Jésus de Nazareth, symbole d'amour, de douceur et de paix, qu'eussiez-vous dit, si, apparaissant tout à coup par un prodige, vous aviez été témoin des atrocités commises en votre nom!

*Donnons un souvenir de pitié à toutes les victimes de l'intolérance.*

SOUVENEZ-VOUS QU'IL N'Y A RIEN DE PLUS INJUSTE ET DE PLUS RIDICULE QUE D'ÊTRE FACHÉ CONTRE QUELQU'UN PARCE QU'IL N'EST PAS DE VOTRE OPINION.

---

**Note.** — La religion des *Vaudois* se rapprochait de celle des Albigeois. Ils n'admettaient comme source de foi que l'Ancien et le Nouveau Testament, repoussaient le culte des saints, la messe, la confession, le jeûne. Leur discipline était sévère, leur vie de mœurs simples. Malgré toutes les persécutions qu'ils ont subies longtemps, les Vaudois subsistent encore dans le Piémont au nombre de douze mille environ, répartis entre seize paroisses. Ils ont à Florence une école vaudoise de théologie.

**Questionnaire.** — Qu'est-ce que l'Inquisition? — Par qui fut-elle créée? — Dans quel pays s'exerça-t-elle principalement? — A quelle humiliante rétractation obligea-t-elle Galilée? — Qu'était-ce que les Vaudois? — Comment furent-ils traités? — Comment traitait-on les protestants en France dès leur apparition? — Parlez de la révocation de l'édit de Nantes et de ses conséquences. — Que savez-vous des dragonnades? — De quelles persécutions furent victimes les juifs?

**Devoir écrit.** — Un protestant, qui n'a pu émigrer comme beaucoup de ses coreligionnaires à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, écrit au roi pour protester contre l'enlèvement de son enfant que les soldats sont venus lui ravir et contre les procédés des dragons. Il critique l'intolérance et fait l'éloge de la liberté de conscience. Rédigez la lettre.

---

### 39. — L'Esprit\* et le bon sens\*.

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle rapide. Ils allaient toujours discutant sur les prérogatives<sup>1</sup> des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président en convenait ; mais il n'y avait pas de comparaison possible entre l'esprit et le bon sens. La discussion durait déjà depuis plusieurs jours ; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir prenait note des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme il m'arrive aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsideré<sup>2</sup> sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les yeux sont ouverts sur votre conduite : on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de source certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si, en effet, vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous

1. *Prérogative*, avantage, faculté dont jouissent exclusivement certains êtres ou certains peuples. — 2. *Inconsideré* (un mot), irréfléchi, déplacé, imprudent.

---

saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et si, par hasard, il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prit, de ne pas me dénoncer. »

Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président Montesquieu dans la plus grande consternation <sup>1</sup>.

Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers, et de les jeter dans le feu.

\* \* \*

A peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin, car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : « Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

— Vous vous moquez ! lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

— Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira : l'amour de la patrie n'inspire point de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ?

— Non.

---

1. *Consternation*, dernier degré de la crainte ou du chagrin.



— Il était mal vêtu ?

— Oui, fort mal.

— Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ?

— Oh ! pas une obole.

Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ?

— Ma foi, je l'ignore... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes.

— Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.

— A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée ! chanson que tout cela, mon ami.

— Mais qu'est-ce donc que ce peut être ?

— Je le cherche, mais inutilement. »

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures<sup>1</sup> possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, milord Chesterfield se promène un peu, se frotte le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, puis s'arrête tout court, et dit : « Président, attendez ; mon ami, il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... »

— Eh bien ! cet homme ?

— Si cet homme... oui, cela pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus...

— Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

— Si je le sais ! oh oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...

— Épargnez, s'il vous plaît !

— Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous

1. Conjecture, supposition fondée sur des données incertaines.



Vue de Venise, place Saint-Marc.

(Le campanile que l'on voit dans cette gravure s'est écroulé en 1904.)

Phot. Alinari.

prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit ; car avec du sens commun...

— Ah ! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé ! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tint sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage.

Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois et je lui aurais dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a eu en France des gens de bon sens. »

DIDEROT, *Lettres à M<sup>me</sup> Voland* (1762).

PLACER L'ESPRIT AVANT LE BON SENS,  
C'EST PLACER LE SUPERFLU AVANT LE  
NÉCESSAIRE.

**Notes.** — *Esprit.* D'ordinaire, ce mot signifie l'ensemble des facultés intellectuelles de l'homme ; mais ici, il a un sens plus particulier. Il veut dire : vivacité d'esprit qui fait trouver des saillies piquantes, des mots spirituels, des aperçus ingénieux. Ce genre d'esprit est généralement propre aux Français. Voici un exemple d'esprit, ou mieux d'un trait d'esprit : Deux plaisants rencontrent un villageois et lui disent en le prenant chacun sous un bras : « Eh ! l'ami, es-tu un âne ou un imbécile ? — Ma foi, répond l'autre, je crois être entre les deux. » — *Bon sens.* C'est la saine et droite raison, la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux.

**Questionnaire.** — Sur quoi discutaient Montesquieu et lord Chesterfield ? — Une fois à Venise, que faisait Montesquieu ? — Quel discours lui tint l'inconnu qui vint le prévenir du danger qui le menaçait ? — Que signifie cette expression : ma tête ne tient qu'à un fil ? — Rappelez les arguments par lesquels le lord démontra à son ami que le danger dont on lui avait parlé ne pouvait qu'être imaginaire. — Fallait-il du bon sens ou de l'esprit pour découvrir le stratagème ? — Quelle est celle de ces deux choses qui vous paraît préférable ?

**Devoir écrit.** — Supposez qu'une fée se présente à vous et vous donne à choisir entre ces deux attributs : l'esprit et le bon sens. Lequel choisiriez-vous ? Dites pourquoi.

40. — La Fée<sup>1</sup> verte.

(Son éloge par elle-même.)

*Un fait.* — C'étaient deux artilleurs, superbes garçons de vingt-trois ans. Un soir, à l'étape, en rentrant des grandes manœuvres, ils ont la fatale idée de s'offrir un régal extraordinaire. Ils achètent une bouteille d'une liqueur verte aperçue dans la vitrine d'un cabaret et la boivent tout entière avant de se coucher dans le foin de la grange hospitalière. Le lendemain matin, la diane<sup>2</sup> sonna en vain pour nos deux artilleurs : ils étaient morts !

« Je suis la *Fée verte*. J'ai des adorateurs comme une divinité. Leur nombre est légion, surtout en France. Chaque jour ils se réunissent dans les lieux où je réside et y célèbrent mon culte avec ferveur.

En retour du temps et de l'argent qu'ils me consacrent, je leur donne un breuvage que les méchantes langues appellent « poison », mais en réalité doué d'une infinité de vertus.

Ces vertus sont de deux sortes : *stupéfiantes*<sup>3</sup> et *convulsivantes*<sup>4</sup>. Vous ouvrez de grands yeux étonnés. Oui, j'ai bien dit, stupéfiantes et convulsivantes. Si vous consultiez messieurs les médecins et les hygiénistes, mes détracteurs<sup>5</sup> habituels, ils vous affirmeraient que ces mots qu'ils ont forgés pour me nuire ont une signification redoutable ; mais gardez-vous de les croire sur parole. Ce sont des calomniateurs et des alarmistes. Écoutez plutôt ces rassurantes explications :

Mes propriétés stupéfiantes produisent, après une passagère surexcitation, une sorte de somnolence et de

1. *Fée*, être fantastique et imaginaire qui avait le don des prodiges et la connaissance de l'avenir. — 2. *Diane* (la), batterie de tambour exécutée au point du jour pour réveiller les troupes. — 3. *Stupéfiantes* (propriétés), qui occasionnent l'engourdissement de tout l'être, la suppression de toutes les facultés. — 4. *Convulsivantes* (propriétés), qui engendrent des convulsions. — 5. *Détracteur*, celui qui rabaisse le mérite d'une personne ou d'une chose.



torpeur, très agréables pour les gens avides de repos, et tout à fait propres à tempérer l'ardeur des personnes actives. Cette paresse du corps amène insensiblement la perte de la mémoire et la paresse de l'intelligence. Mais n'a-t-on pas toujours assez de mémoire pour se rappeler les tourments de la vie et la méchanceté des hommes ? Quant à l'intelligence elle est insupportable avec sa perpétuelle activité et l'on n'est pas fâché de lui voir mettre un frein qui l'annihile<sup>1</sup> peu à peu. A ces bienfaits déjà grands s'ajoutent bientôt un état de salubre hébétude, puis l'abolition progressive de la volonté, cette compromettante faculté qui nous rend responsables de tous nos actes, puis enfin l'inconscience et un doux abrutissement.

— Mais, madame la Fée, vous m'avez tout l'air d'une dangereuse personne : quel est votre nom, je vous prie ?

— Je suis la Fée verte. J'ai des adorateurs comme une divinité. Ils sont légion. Demandez-leur mon nom. Ils vous le diront avec respect, car après les avoir abrutis je leur procure de bonnes crises nerveuses, de délicieuses convulsions, d'aimables accès de délire furieux, d'excellentes attaques épileptiformes qui finissent par les emporter dans un monde meilleur.

Convenez que ce n'est pas une façon banale de délivrer les gens des maux de la vie, et que mon mérite...

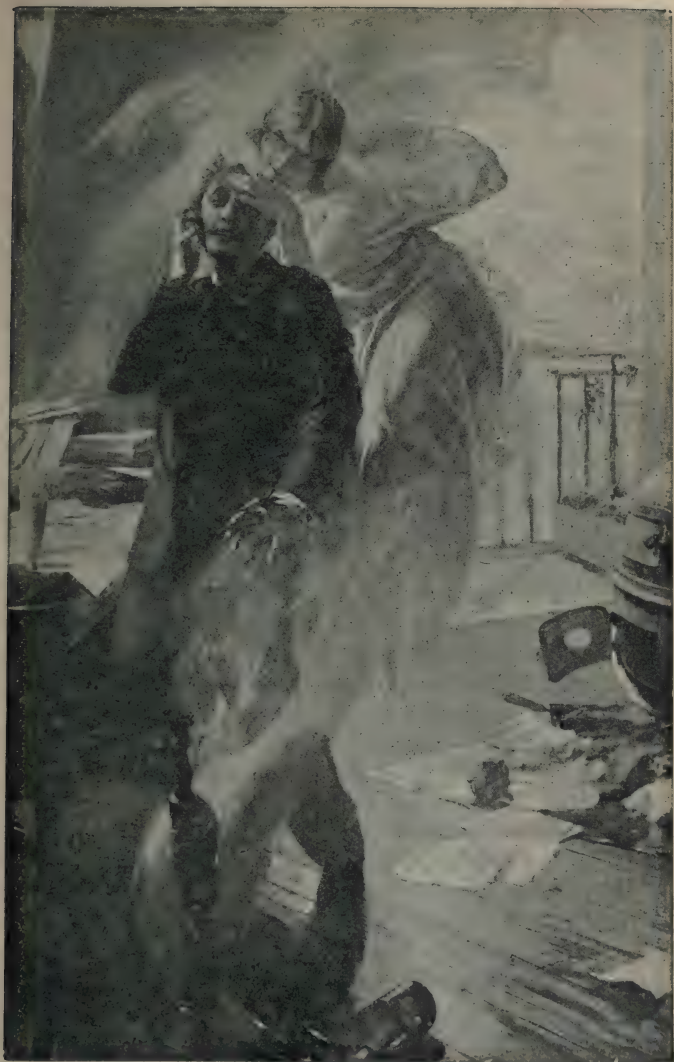
— Arrêtez, madame la Fée, je vous tiens pour une horrible empoisonneuse. Qui donc êtes vous ?

— Je suis l'*Absinthe*\* ! »

L'ABSINTHE EST UNE DES BOISSONS QUI  
AFFAIBLISSENT LE PLUS RAPIDEMENT  
L'INTELLIGENCE. ELLE EST LA PLUS AC-  
TIVE POURVOYEUSE DES HOPITAUX ET  
DES ASILES D'ALIÉNÉS. (J. STEEG.)

**Note.** — *Une expérience.* Dans deux vases identiquement pareils, remplis de la même eau, on avait placé des poissons rouges. L'un des vases contenait six gouttes d'essence d'absinthe et l'autre six gouttes d'acide prussique, un

1. *Annihiler*, réduire à rien, détruire entièrement.



*La Fée verte.*

Tableau d'Albert Maignan

des plus violents poisons connus jusqu'à présent. Au bout de quelques secondes les poissons plongés dans le bain d'absinthe tournoyaient et mouraient; ceux qui étaient dans le bain d'acide prussique résistèrent un peu plus longtemps. La conclusion de cette expérience est facile à déduire.

**Questionnaire.** — Racontez comment moururent deux artilleurs à l'étape.  
— Dans quel pays la Fée verte se vante-t-elle d'avoir le plus d'adorateurs?  
— Est-ce flatteur pour ce pays? — Quels effets produisent les propriétés stupéfiantes de la Fée verte sur le corps et son activité, sur la mémoire, l'intelligence, la volonté? — Quels accès provoquent ces propriétés convulsivantes?  
— Quelle triste réflexion suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — La Fée verte a fait son propre éloge. Répondez-lui en faisant son procès. (Comme l'éloge de l'absinthe par elle-même est présenté sous la forme ironique, il est très facile de convertir cet éloge en réquisitoire.)

#### 41. — La Tolérance.

*Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.*

*(Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.)*

Nous avons parlé longuement de l'intolérance, jeunes amis, pour vous apprendre à détester, non pas telle ou telle religion\*, mais les excès du fanatisme d'où qu'ils viennent. D'ailleurs aucun culte en particulier ne peut être rendu responsable de l'intolérance; ce qu'il faut accuser, ce sont les passions des hommes et leur ignorance. Notre intention, au contraire, est de vous inspirer le respect de toutes les croyances sincères, de toutes les manifestations religieuses qui ne troublent pas l'ordre public établi par la loi; bref, nous voudrions vous faire aimer la *tolérance*.

*Être tolérant, c'est supporter que les autres aient en matière de religion ou de politique des opinions différentes des nôtres, c'est bannir de toutes les discussions la violence et la force, pour n'employer que le raisonnement.* Aujourd'hui, il nous paraît aussi naturel d'admettre la tolérance que de manger du pain tous les jours. Mais combien de luttes sanglantes, acharnées, il a fallu pour en arriver là!

---

Et malgré tout, la conquête de la tolérance n'est pas achevée ; l'Inquisition n'est pas aussi loin de nous qu'on pourrait le croire. Les religions qui existent en Europe ont à souffrir de l'intolérance : les catholiques sont persécutés en Russie, en Pologne, en Italie ; les juifs partout, même en France, dans cette France libérale à laquelle on doit la *Déclaration des Droits de l'Homme* !

Certes, de nos jours, on ne s'avise plus de faire cuire les gens tout vifs pour leurs idées, néanmoins l'intolérance sait revêtir des formes aussi douloureuses que variées. Ici, c'est un ouvrier privé de son travail parce qu'il n'a pas les mêmes opinions politiques ou religieuses que son patron ; là, c'est un petit marchand dont la boutique a été mise à l'index<sup>1</sup> parce qu'il a eu le courage d'envoyer ses enfants dans une école de son choix ; ailleurs, ce sont les instituteurs et les institutrices en butte à mille tracasseries parce qu'ils sont laïques et passent pour envoyés du diable ! Ailleurs, au contraire, ce sont des railleries à l'adresse de ceux qui suivent les pratiques de leur religion ; partout, enfin, c'est la tendance plus ou moins déguisée à entraver la liberté de conscience, à opprimer la pensée humaine.

\* \* \*

Est-ce à dire qu'il faut respecter la pensée, la croyance, l'opinion de notre voisin, au point de ne pas formuler en sa présence notre propre pensée, notre croyance, notre opinion ? En d'autres termes, sous prétexte de tolérance, devons-nous renoncer à répandre nos idées, à les faire prévaloir ? Nullement. Mais nous devons chercher à les répandre par la voix de la raison, par la discussion,

---

1. *Index* : mettre une personne ou une chose à l'index, c'est la signaler comme dangereuse, l'exclure d'une société.



fût-elle parfois un peu vive, et non par des menaces, non par des disputes violentes, par des persécutions plus ou moins hypocrites, par l'usage de la force brutale.

Tous les hommes ne sont pas du même avis, il s'en faut; et chacun croit son avis le meilleur, le plus conforme à la vérité; et chacun peut avoir raison *s'il est sincère, s'il est honnête et s'il pratique le bien*. Qu'importent après cela le parti et la religion de notre contradicteur? Est-ce que toutes les religions, tous les partis politiques n'ont pas produit des modèles de vertu, de grands citoyens, des hommes admirables?

Si les raisons les plus persuasives<sup>1</sup> que nous pourrions tirer de notre cœur et de notre intelligence ne parviennent pas à convaincre celui qui ne partage pas notre opinion, faudra-t-il espérer le convaincre au moyen d'une insulte, d'un soufflet, d'un acte de brutalité, d'un abus de la force? Evidemment non. Ce serait imiter cet étudiant qui, un jour, à table, discutait avec le savant anglais Henderson. A bout de raisonnement, l'étudiant en question lança un verre plein de bière à la figure du savant.

« Ceci, monsieur, dit le bon Henderson en s'essuyant tranquillement, ceci n'est qu'une digression; examinons maintenant votre argument. » Il va sans dire que l'étudiant lui demanda pardon et s'avoua vaincu de toutes les façons.

Enfants, puisse cet entretien vous inspirer la résolution d'être toujours tolérants. Quand vous serez devenus hommes, si vous avez une religion, que ce ne soit pas pour haïr et persécuter les hommes qui auront une religion différente de la vôtre, mais au contraire pour les aimer et les secourir.

Et à défaut d'autre religion, ayez au moins un culte qui, au lieu d'exciter à la guerre civile, rapproche les

---

1. *Persuasives* (raisons), propres à persuader, à convaincre.

hommes et les réconcilie : au nom de la patrie et de l'humanité, pratiquez le culte pacificateur qu'on nomme la « tolérance ».

**Réflexion.** — *Si les hommes, au lieu d'employer leur force et leur talent à combattre les idées d'autrui, s'efforçaient d'appliquer leurs propres idées au bien commun, ils feraient plus d'adeptes, ils deviendraient meilleurs et plus heureux.*

*Qu'il y ait donc paix et affection entre nous!*

---

**Note.** — *Religions (Un mot sur les).* « La majorité religieuse d'un pays est souvent la minorité d'un autre. Les bouddhistes sont, en Asie, cinq cent millions ; les brahmanistes dépassent cent quarante millions, et les musulmans cent vingt millions d'hommes encore adonnés aux diverses formes du fétichisme. Faut-il les massacrer? Le catholicisme compte deux cent cinquante millions d'adhérents et le protestantisme cent vingt millions. Les catholiques grecs ont leurs pratiques à part. Le judaïsme, bien moins nombreux que tous les autres cultes, n'a pas huit millions de fidèles! Voulez-vous que tous ces millions d'hommes s'entre-tuent pour le triomphe d'une vérité que chacun d'eux croit posséder à l'exclusion des autres? La foi exige-t-elle cette tuerie générale? Le grand et salutaire principe de la liberté de conscience tranche tout, apaise tout. »

**Questionnaire.** — Qu'est-ce qu'être tolérant? — L'intolérance existe-t-elle encore en Europe? — Et en France? — Quelles formes revêt-elle et comment se manifeste-t-elle tous les jours? — Le respect de l'opinion d'autrui nous commande-t-il de taire la nôtre? — Par quels moyens devons-nous chercher à répandre nos idées? — Racontez l'anecdote de l'étudiant et d'Henderson. Quand on est réellement religieux, quel premier devoir faut-il pratiquer? — Rappelez la réflexion qui termine la lecture.

**Devoir écrit.** — Avez-vous été témoin d'un acte de tolérance? Racontez-le. A défaut d'un fait d'observation personnelle, vous pouvez parler d'un fait historique.

---

## 42. — L'Accident.

## Personnages :

BORNICHON, paysan.

M<sup>me</sup> BORNICHON, sa femme.

CATHERINE, fille des précédents.

Un médecin.

*La scène se passe au village de Bussière-la-Forêt, chez le médecin de l'endroit.*

*Bornichon, sa femme, et Catherine leur fille, âgée de quatorze ans, arrivent en carriole à Bussière-la-Forêt. Le paysan conduit le cheval par la bride et use de précautions pour éviter des cahots au véhicule. M<sup>me</sup> Bornichon, assise de trois quarts sur le siège, jette des regards inquiets vers Catherine, tout emmitouflée dans de vieux châles et à demi étendue sur un matelas, au fond de la carriole. On s'arrête devant la maison du docteur. Le paysan heurte à la porte. On lui ouvre et il est introduit auprès du médecin.*

BORNICHON (*le chapeau à la main*).

Bonjour, docteur, vous allez bien? Et tout ce qui vous intéresse?

LE DOCTEUR (*bourru*).

Bonjour, père Bornichon; quel mauvais vent vous amène? Pour que vous veniez chez le médecin, il faut qu'il y ait de la casse sérieuse chez vous, sans cela...

BORNICHON.

Dame! docteur, nous sommes du pauvre monde, voyez-vous. Il est bien vrai que pour mon défunt père on vous a mandé un peu tard, mais je ne le croyais pas si bas.

LE DOCTEUR.

Et votre brave femme de mère sut également fort bien mourir sans attendre les secours de la science; d'ordinaire, vous recourez au médecin quand il est trop tard.

BORNICHON.

Cette fois, ce ne sera point le cas, il faut l'espérer. Voici de quoi il retourne : la Catherine, notre aînée, s'est blessée au pied avec une fourche. Ma femme a voulu soigner ce bobo à sa mode, mais comme la petite souffre et que je ne veux pas que les choses « dégénèrent », j'ai mieux aimé venir vous trouver, pas vrai ?

LE DOCTEUR.

Voilà du progrès, et je vais être obligé de vous rendre mon estime. Eh bien ! père Bornichon, je dois passer ce soir par Bussière, j'en profiterai pour entrer chez vous voir votre fille.

BORNICHON.

Ah ! nom d'une pipe ! si j'avais su, je ne l'aurais pas amenée !

LE DOCTEUR.

Elle est donc ici ?

BORNICHON.

Oui, dans ma carriole, devant votre porte. Au reste, la voilà.

MADAME BORNICHON (*qui entre portant Catherine comme un petit enfant*).

Faites excuse, monsieur le docteur, mais la petite s'impatientait ; elle ne peut plus « endurer » : tâchez de la calmer pour l'amour de Dieu !

LE DOCTEUR.

Il faut d'abord voir son mal. Déposez votre fardeau sur ce fauteuil. Là ! maintenant, mon enfant, montrez-moi votre blessure.

(*La mère Bornichon, à genoux sur le plancher, enlève doucement les linges qui enveloppent le pied malade de sa fille. Catherine gémit de douleur.*)



LE DOCTEUR (*après un coup d'œil sur la plaie, la figure rembrunie, le ton sévère*).

Depuis combien de temps est arrivé l'accident ?

MADAME BORNICHON.

Il y a aujourd'hui huit jours, monsieur.

BORNICHON.

Huit jours, ce soir.

LE DOCTEUR.

Vous êtes des ignorants et des misérables, vous m'entendez ! pour avoir laissé si longtemps cette enfant sans soins intelligents.

MADAME BORNICHON.

Mais, docteur, nous l'avons soignée, la chère mignonne.

CATHERINE (*croyant disculper<sup>1</sup> ses parents*).

Oh ! oui, monsieur, ils m'ont bien fait tout ce qu'a dit le *rebouteux*, qui a conjuré le mal, et ce n'est pas leur faute, si... Oh ! mon Dieu ! que je souffre !

LE DOCTEUR.

Sottise humaine !... Avec quelle sorte de fourche s'est blessée la petite ?

BORNICHON.

Sauf votre respect, docteur, avec ma fourche à fumier.

LE DOCTEUR.

C'était une première cause d'infection. Mais ce n'est pas tout. Qu'avez-vous fait aussitôt après ?

BORNICHON.

Parle, femme.

---

1. *Disculper*, justifier quelqu'un d'une faute.

MADAME BORNICHON.

Le rebouteux est quasiment notre voisin. On l'a mandé. Il a dessiné des simagrées sur le mal, puis il y a mis un tampon de toiles d'araignée, puis voyant que la plaie s'envenimait malgré tout, il a ordonné des cataplasmes d'herbes, puis... (*Elle hésite*).

LE DOCTEUR.

Puis?

MADAME BORNICHON.

Puis, il a commencé une neuvaine à un saint qu'il n'a pas voulu nommer.

LE DOCTEUR (*grave et triste*).

Pauvres gens! La toile d'araignée a peut-être causé plus de mal que la fourche malpropre. Il n'est pas de pansement\* plus dangereux que celui-là. Avec quelques lavages à l'eau *boriquée* ou *phéniquée*, vous auriez évité toute suppuration, toute complication, tandis que..!

MADAME BORNICHON.

Notre garçon, qui va à l'école, nous parlait bien de cette eau de *bourrique* et de l'autre ingrédient que vous avez nommé. L'instituteur aurait dit qu'il n'y a rien de meilleur pour les blessures. Seulement, nous n'avons pas eu confiance.

LE DOCTEUR.

Naturellement. Il vaut mieux ajouter foi aux ineptes conseils du rebouteux qu'aux leçons utiles du maître d'école. Ah! ignorance et préjugés! Vous êtes la source de bien des maux!

(*Tout en parlant, le docteur a lavé la plaie avec du coton hydrophile<sup>1</sup> trempé au préalable dans un liquide*

---

1. *Hydrophile* (coton), qui est avide d'eau. C'est une ouate absorbant facilement l'eau et les liquides, et que l'on utilise surtout pour le pansement des plaies et dans les opérations.

*antiseptique; il a fait un pansement à l'eau phéniquée et assujetti le tout avec des bandes de linge très propre.)*

CATHERINE.

Ah! monsieur, que vous m'avez soulagée!

LE DOCTEUR.

Tant mieux, mon enfant! (*Aux parents*) Ramenez vite cette petite chez vous, d'où elle n'aurait pas dû sortir aujourd'hui, couchez-la, et exécutez ponctuellement tout ce que je vous ordonnerai.

MADAME BORNICHON.

On n'y manquera pas, allez, cette fois, monsieur. (*Sur un signe du docteur, elle prend sa fille, salue et la ramporte dans la voiture. Bornichon reste pour entendre ce que le médecin n'a pas voulu dire devant la jeune malade.*)

LE DOCTEUR.

Père Bornichon, mon ami, si vous n'aviez pas pour excuse votre ignorance et votre sottise, vous seriez vraiment trop coupable. La gangrène<sup>1</sup> a envahi le pied de votre enfant. La gangrène, entendez-vous? Et je redoute pis que cela encore, une maladie infectieuse inoculée par la toile d'araignée. C'est vous dire que je ne réponds de rien. J'irai ce soir à Bussière et j'emploierai toute ma science à combattre la terrible maladie. Puisse-t-il n'être pas trop tard!

Ah! s'il s'était agi d'une de vos bêtes, vous n'auriez pas hésité à appeler le vétérinaire dès le premier jour. Tenez, allez-vous-en; vous m'inspirez autant d'horreur que de pitié!

(*Bornichon, le dos courbé, le front soucieux, se retire sans oser souffler mot.*)

---

1. *Gangrène*, mortification ou destruction de la vie dans une région du corps par suite de l'arrêt de la circulation dans cette partie.

**Note.** — *Pansement des plaies.* Celui qui fait le pansement d'une plaie doit, au préalable, se laver les mains avec de l'eau chaude et du savon. Qu'une plaie soit petite ou grande, il faut s'assurer qu'elle ne recèle aucun corps étranger et enlever les plus insignifiants par un lavage soigneux avec de l'eau bouillie ou un liquide antiseptique (solution de sublimé à la dose de 50 centigrammes par litre d'eau). Puis on prend de la tarlatane (sorte de mousseline à mailles très espacées) ou, à défaut, un linge de fil très propre que l'on trempe dans la solution de sublimé, ou dans de l'eau boriquée. On applique ce linge sur la plaie, on le recouvre d'un morceau d'ouate et on maintient le pansement à l'aide d'une bande de linge ou de tarlatane.

**Questionnaire.** — Présentez les personnages qui jouent la scène vécue. — Pourquoi le docteur accueille-t-il Bornichon d'un ton bourru? — Quel accident était arrivé à la jeune fille? — Que pensez-vous des soins que lui avait donnés le rebouteux? — Quelles circonstances aggravaient le cas de la jeune malade? — Que dit le docteur à Bornichon avant de le congédier? — Quelles réflexions vous suggère cette scène et quelle leçon devons-nous en retirer?

**Devoir écrit.** — Faites une scène à trois ou quatre personnages sur le sujet suivant : en jouant aux barres, un élève tombe malheureusement et se fait une plaie au front. Deux camarades l'accompagnent chez sa mère qui demande des explications, gronde et donne des conseils tout en pansant le petit blessé.

### 43. — Le Gouverneur Ballay.

*Fais ce que dois, advienne que pourra.*

M. Ballay, gouverneur de la Guinée\* française, avait rendu cette colonie paisible et prospère par sa remarquable administration. Il y vivait heureux, jouissant de son œuvre, lorsque la fièvre\* jaune vint à éclater au Sénégal\*, en 1901. Le fléau fit rapidement des ravages effroyables; si bien que le gouverneur général lui-même, M. Chaudié, atteint du mal, fut contraint de rentrer en France. Un tel poste, malgré les terribles dangers qu'il offrait, ne pouvait rester vacant. M. Ballay, bien que souffrant et épuisé de fatigue — il était venu passer quelque temps à Paris — demanda à l'occuper par intérim<sup>1</sup>. Le ministre des Colonies accueillit favorablement sa demande; mais pour ne pas l'exposer à une mort certaine en l'en-

1. *Intérim*, temps pendant lequel une fonction est exercée par un autre que celui qui en est titulaire.



voyant à Saint-Louis, capitale du Sénégal, il lui assigna pour résidence Konakry, le chef-lieu de la Guinée française, sa résidence habituelle, d'où il pouvait, sans être exposé, administrer le Sénégal.

M. Ballay écrivit aussitôt au ministre des Colonies :

« M. le ministre, vous avez bien voulu me faire savoir que la santé de M. Chaudié exigeait son retour en France



Eugène Ballay (1847-1902).

et que vous m'aviez choisi pour remplir, par intérim, les fonctions de gouverneur général de l'Afrique occidentale. Vous avez ajouté qu'en raison de l'épidémie de fièvre jaune qui sévit en ce moment au Sénégal je devrais aller résider à Konakry. Je suis prêt à partir par le premier courrier qui quittera la France. Alors je crois nécessaire de vous faire respectueusement observer que, dans les circonstances présentes, le devoir du gouverneur général —

surtout quand il est en même temps médecin — est d'être au Sénégal et non à Konakry. Ce devoir, je revendique comme un droit et un honneur de l'accomplir. Et ce serait pour moi une grande honte d'aller me mettre à l'abri, abandonnant les autres au milieu du danger. Je comprends les raisons de bienveillance à mon égard qui vous ont guidé et je vous en suis profondément reconnaissant. Mais je vous prie de revenir sur votre décision et de m'autoriser à résider où ma présence sera le plus utile. »



Carte de l'Afrique occidentale française.

Le ministre n'insista pas davantage et accorda l'autorisation demandée. M. Ballay partit le soir même. « Il partit sans bruit, simplement, modestement; c'est ainsi qu'il faisait toutes choses, même les plus grandes, même les plus héroïques. A ceux de ses amis qui, prévenus à temps, avaient pu l'accompagner à la gare, il dit adieu avec un visage aussi souriant que s'il se fût agi pour lui de regagner les rives de sa chère et paisible Guinée. »

Une fois arrivé à Saint-Louis, il prit toutes les mesures sanitaires<sup>1</sup> que comportait la situation et parvint à vaincre le fléau; mais c'était trop exiger de sa santé déjà compromise. Il mourut au commencement de 1902, en léguant à la France et au monde un admirable exemple de volonté et de dévouement.

---

**Notes.** — *Guinée française.* Colonie française d'Afrique. Elle est comprise entre la Guinée portugaise au nord, le Soudan français à l'est, la Guinée anglaise au sud et l'océan Atlantique à l'ouest. C'est une colonie essentiellement agricole, heureusement transformée par M. Ballay durant les dix années de son gouvernement (1890-1900). — *Fièvre jaune.* Fièvre épidémique, éminemment contagieuse, des pays chauds, caractérisée par la coloration jaune de la peau et des vomissements noirs. — *Sénégal.* Colonie française de l'Afrique occidentale. Capitale Saint-Louis.

**Questionnaire.** — Dans quelles circonstances M. Ballay devint-il gouverneur par intérim du Sénégal? — Quelles dispositions avait prises le ministre des Colonies pour ne pas l'exposer à une mort certaine? — Que refusa et que demanda en même temps M. Ballay? — Que fit-il une fois arrivé à Saint-Louis? — Que pensez-vous de son dévouement?

**Devoir écrit.** — Dans une composition de vingt à vingt-cinq lignes au plus, exposez que les médecins de nos villes et de nos campagnes font modestement preuve d'un dévouement presque égal à celui de M. Ballay en se rendant chaque jour auprès de malades atteints d'un mal souvent contagieux, en exerçant leur profession dans des milieux infectés d'épidémie.

---

1. *Sanitaires* (mesures), mesures propres à conserver ou à rétablir la santé.

---

#### 44. — La Première République française, 1792.

*La Grande Peur.* — On appelle ainsi la surprenante, la mystérieuse panique qui eut lieu dans les campagnes quelques jours après la prise de la Bastille. Bien qu'il n'y eût pas alors de journaux, et que le paysan ignorât ce qui se passait en France, l'écroulement de la vieille forteresse féodale produisit une sorte de commotion électrique dans tout le pays. Partout on croit que les « brigands » viennent. Les campagnards s'enfuient de toutes parts, vont se cacher dans les cavernes, dans les forêts. Puis, la peur passée, quand on constate qu'il n'y a pas de « brigands », on n'en reste pas moins armé contre l'ennemi héréditaire, le seigneur.

Le paysan brûle les châteaux pour brûler les titres en vertu desquels il payait les droits féodaux. Il est victorieux, et l'Assemblée nationale consacre sa victoire dans la célèbre nuit du 4 août.

I. Mes enfants, vous seriez peut-être fort embarrassés pour répondre, si on vous demandait comment la première République fut fondée en France; on embarrasserait aussi plus d'un républicain sincère en lui posant la même question. Les ennemis de la Révolution ont fabriqué tant de légendes<sup>1</sup> à ce sujet, qu'il est parfois très difficile de démêler la vérité. Voulez-vous que nous essayions ensemble de nous faire une opinion exacte sur cette importante question ?

Sachez d'abord, dussiez-vous en être étonnés, qu'en 1789, lors des réunions des états généraux, les Français étaient unanimement royalistes. Ils mettaient sur le compte des mauvais ministres et des conseillers de Louis XVI les abus dont on se plaignait; quant au roi, on l'aimait d'un amour confiant, presque filial, et nul ne pensait à abattre la royauté. Même parmi les personnages qui devaient jouer les principaux rôles dans la Révolution, on n'aurait pu trouver un seul républicain. Pour n'en nommer que

---

1. Légende, récit où l'histoire est défigurée par des traditions.



quelques-uns, disons que Mirabeau, Robespierre, Saint-Just, Vergniaud, Camille Desmoulins, Danton protestaient tous de leurs sentiments monarchistes.

Comment expliquer alors que, dans un espace de trois ans, les idées républicaines aient pu naître, grandir et triompher définitivement ?

Cela s'explique de la manière suivante : Louis XVI fit inconsciemment tout ce qu'il fallait pour favoriser l'éclosion des idées républicaines ; on peut dire qu'il fut le principal artisan de l'établissement de la République en France.

Bien qu'elle paraisse paradoxale<sup>1</sup>, cette opinion est entièrement fondée.

Louis XVI tenait à la royauté absolue. A l'imitation de ses prédécesseurs, il voulait être le seul maître en France. Son entourage, la reine, ses frères, la cour, le haut clergé, ennemis déclarés de la Révolution, l'encourageaient dans la résistance aux réformes. Or, de son côté, le peuple tenait à son roi, c'est certain, mais il tenait encore plus à la Révolution, qui était nécessaire pour remédier aux maux intolérables<sup>2</sup> dont souffrait le pays. Dans ces conditions, le roi devait céder ou disparaître. Il ne voulut pas céder, on le supprima.

\* \* \*

Mais entrons dans le détail de quelques faits ; nous y trouverons la preuve de nos affirmations.

Le 20 juin 1789, lorsque les députés se présentèrent au lieu ordinaire de leurs réunions, ils trouvèrent les portes fermées par ordre du roi. Il leur fallut se réunir dans la salle d'un jeu de paume.

L'Assemblée avait décidé qu'elle voterait par tête ; le 23 juin, le roi interdit le vote par tête et prescrivit le vote par ordre : il est vrai qu'on passa outre.

---

1. *Paradoxal*, qui est contraire à l'opinion commune. — 2. *Intolérable*, qui ne peut se supporter.



*Serment du Jeu de paume.*

Tableau de David. — Phot. Neurdein.

Un ministre, Necker, a la confiance du peuple; il est même le seul personnage populaire à la cour : le 12 juillet le roi le renvoie du ministère et se prépare à dissoudre les états généraux par un coup d'État. Le peuple de Paris déconcerte ces projets en s'emparant de la Bastille. Le roi est obligé d'accepter le fait accompli et de rappeler Necker.

La Constituante vote l'*abolition des privilèges* (nuit du 4 août) et la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Le roi, conseillé par Marie-Antoinette, hésite à approuver ces immortels décrets; il appelle des régiments étrangers à Versailles et se dispose encore une fois à tenir tête par la force à la Révolution.

Ce nouvel attentat échoue. Une bande affamée, composée en grande partie de femmes, se rend de Paris à Versailles (5 et 6 octobre), envahit le palais, ramène la famille royale aux Tuileries en chantant : « Nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron. »

Vous le voyez, à chaque conflit entre la nation et la royauté, conflit toujours provoqué par le roi, celui-ci sort de la lutte amoindri dans son prestige et son autorité. Il perd l'affection du peuple et favorise l'éclosion des idées républicaines.

---

**Questionnaire.** — Rappelez ce que fut la Grande Peur. — Quelle était l'opinion politique à peu près unanime des Français en 1789? — Qui est-ce qui favorisa surtout, sans le vouloir, l'éclosion des idées républicaines? — Comment le roi mécontenta-t-il le peuple le 20 juin 1789; le 23 juin? — En renvoyant Necker? — En hésitant à approuver les décrets du 4 août? — Que se passa-t-il les 5 et 6 octobre? — Que résultait-il pour le roi de tous les conflits avec le peuple?

**Devoir écrit.** — Citez, en les racontant à votre manière, quelques-uns des faits qui ont indisposé le peuple contre Louis XVI.

---

---

## 45. — La Première République (Suite).

II. Passons à des faits plus graves.

Dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, toujours à l'instigation de ses conseillers, Louis XVI et la famille royale quittent les Tuileries sous un déguisement et prennent la fuite. Le roi avait tout bonnement l'intention d'aller rejoindre les émigrés qui préparaient une invasion étrangère, et de revenir bientôt à la tête d'une armée pour se faire rendre tous ses droits et prérogatives<sup>1</sup>. Reconnu à Varennes, il est arrêté et reconduit à Paris comme un prisonnier.

Cette fuite causa dans tout le pays une émotion considérable. Comment ! disait-on, ce roi, qui a solennellement promis, lors de la *Fédération* \*, d'être fidèle à la nation, déserte ainsi son poste avec des intentions perfides<sup>2</sup> ?

Du coup, le parti républicain grandit encore ; néanmoins la masse du pays reste profondément royaliste. Au club des Jacobins même, Billaud-Varennes est hué pour avoir prononcé le mot de « République ». Quant à l'Assemblée constituante, elle impose, il est vrai, une garde au roi, destinée à le surveiller, mais elle l'innocente complètement, se borne à frapper ses conseillers et, pour s'opposer au mouvement républicain, ne craint pas de faire fusiller le 17 juillet 1791, au Champs-de-Mars, les citoyens qui demandaient par une pétition la déchéance du roi parjure<sup>3</sup>.

\* \* \*

L'Assemblée législative, qui tint sa première séance le 1<sup>er</sup> octobre 1791, était, elle aussi, monarchiste en grande majorité. Le roi trouva le moyen de l'indisposer contre lui et d'achever de s'aliéner le peuple. Les émigrés conti-

---

1. *Prérogatives*, avantages, honneurs attachés à certaines fonctions ou dignités. — 2. *Perfide*, traître, déloyal. — 3. *Parjure*, qui fait un faux serment ou qui viole son serment.



naient à conspirer contre la France ; les prêtres<sup>1</sup> réfractaires ou insermentés cherchaient à allumer la guerre civile dans l'Ouest : l'Assemblée décrète contre eux des lois sévères, mais le roi oppose son *veto*<sup>2</sup>. C'en est trop ! Le peuple de Paris envahit les Tuileries pour obliger Louis XVI à sanctionner les décrets (manifestation du 20 juin). Le roi se coiffe du bonnet \* rouge, boit à même une bouteille à la santé des sans-culottes<sup>3</sup>, et ne sanctionne rien du tout. La Législative désavoue la manifestation, décide d'en poursuivre les auteurs, et le 7 juillet a lieu la fameuse scène du baiser \* Lamourette : tout le monde s'embrasse en promettant de ne rien changer à la Constitution. Il n'était décidément pas facile d'extirper les idées monarchiques tant étaient profondes les racines qu'elles avaient poussées pendant quinze siècles !

Quelques jours plus tard, le duc de Brunswick, généralissime des armées austro-prussiennes, a l'outrecuidance<sup>4</sup> de lancer un manifeste dans lequel, entre autres menaces, il faisait celle de « livrer Paris à une exécution militaire et à une subversion totale, s'il était fait le moindre ombrage à la famille royale ».

Cette fois, tout le monde sent que le roi est d'accord avec l'ennemi et que c'en est fait de la France si Louis XVI continue à régner. Malgré tout, l'Assemblée législative n'ose pas le renverser. Le peuple de Paris se décide à agir lui-même et une bonne fois pour toutes : aidé des fédérés des départements et d'une troupe de volontaires marseillais, il se lance sur les Tuileries (10 août).

Le roi, effrayé, se retire dans l'Assemblée législative avec sa famille. Cette assemblée hésite à se prononcer

1. *Prêtres insermentés* : on appelait ainsi les prêtres qui avaient refusé le serment civique à la Constitution. — 2. *Veto* (mot latin qui signifie je m'oppose), refus que fait un chef d'État de sanctionner une loi votée par les assemblées législatives. — 3. *Sans-culottes*, nom donné aux républicains en 93 parce qu'ils portaient des pantalons au lieu de culottes. — 4. *Outrecuidance*, présomption, témérité.

tant que l'issue du combat qui se livre aux Tuileries est douteuse; ce n'est que lorsque les Suisses ont été vaincus qu'elle décrète la *suspension* du roi et donne l'ordre de l'enfermer au Temple.

C'était la République de fait, mais la Législative se sépara sans avoir osé la proclamer : le mot lui paraissait trop « plein de menaces ».

Pendant qu'avaient lieu les élections de la Convention, deux faits achevèrent de convertir les esprits aux idées républicaines : ce furent la découverte de la trahison de Louis XVI et l'invasion étrangère. Les députés élus, ayant reçu de leurs électeurs le mandat de voter l'abolition de la royauté, profitent de leur première séance (21 septembre 1792) pour décréter cette abolition à l'unanimité.

Le lendemain, 22 septembre, la République fut enfin proclamée.

---

**Notes.** — *Fête de la Fédération.* Elle eut lieu à Paris, le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille. Ce fut la fête de l'*Union*, de l'amitié, de la fraternité. Il y avait des délégations de quatre-vingt-trois départements. Plus de cent mille hommes étaient venus à Paris. Le roi jura solennellement sur l'autel de la Patrie de « maintenir la Constitution ». — *Bonnet rouge.* C'était un bonnet de drap rouge adopté pendant la Révolution par les révolutionnaires les plus exaltés et qui devint, à cette époque, un signe de patriotisme. — *Baiser Lamourette.* A la suite de la journée du 20 juin 1792, l'évêque constitutionnel Lamourette fit, à la tribune, un éloquent appel à l'union de tous les partis, et détermina ses collègues à se donner mutuellement cette accolade publique qui devint fameuse sous le nom de *baiser Lamourette*. L'expression « baiser Lamourette » est restée célèbre et sert aujourd'hui à qualifier des réconciliations éphémères et peu sincères.

**Questionnaire.** — Quel était le but de la fuite du roi? — Quelle émotion causa cette fuite dans le pays? — Que se passa-t-il le 17 juillet 1791 au Champ-de-Mars? — Comment le roi indisposa-t-il l'Assemblée législative contre lui? — Quels furent la cause et les résultats de la manifestation du 20 juin? — Racontez la scène du baiser Lamourette. — Quelles furent pour le roi les conséquences du manifeste de Brunswick? — Qu'est-ce qui acheva de convertir les esprits aux idées républicaines? — Quel jour la première République fut-elle proclamée en France?

**Devoir écrit.** — Un habitant de Paris, qui avait été royaliste jusqu'au mois de juin 1792, écrit à un de ses parents de province pour lui dire qu'il ne l'est plus et lui expliquer comment et pourquoi il est devenu républicain.

## 46. — La Première République (Suite).

III. Cette République, si chèrement conquise, allait déployer, dans les circonstances les plus graves, une énergie sans égale pour combattre à la fois et avec succès les ennemis du dehors et ceux du dedans, pour maintenir l'unité de la France et sauver le pays envahi par l'étranger.

Mais elle se rendit exécration<sup>1</sup> par le régime de la Terreur, dont les excès ensanglantèrent Paris et la France entière. Tout homme de cœur ne peut que déplorer cette sauvage et inutile effusion du sang : il faut condamner tous les crimes, ceux des nations comme ceux des particuliers, même les crimes commis au nom de la liberté.

Ceci dit, reconnaissons que les conventionnels ne méritent pas tout l'opprobre<sup>2</sup> dont on cherche parfois à les couvrir et qu'ils ont droit à des circonstances atténuantes même pour les maux qu'on leur impute. « Un peuple de 25 millions d'hommes ne peut pas se remuer sans écraser quelques-uns de ceux qui gênent ses mouvements. Le vieil échafaudage de la monarchie absolue ne pouvait pas s'écrouler sur la France sans laisser de vastes et terribles ruines (1). »

Les conventionnels n'eurent pas le choix des moyens : la Terreur leur fut imposée par la force des choses, les nécessités de la position ; et puis, ils crurent, comme le dit Michelet, que par ce moyen ils sauvaient la France, et ils donnèrent à son salut leur propre salut, leur âme et leur vie, leur honneur.

Si l'on parcourt notre histoire, pleine de luttes sanglantes pour des intérêts si souvent criminels et misé-

---

(1) BOUDOT.

---

1. *Exécration*, abominable, détestable. — 2. *Opprobres*, honte, déshonneur, ignominie.

rables, on est obligé de reconnaître que jamais les excès qu'entraînent les passions et les rivalités des hommes n'ont eu une aussi noble cause ni d'aussi glorieux résultats.

Que ceux à qui ces mots : « République », « Terreur », « Quatre-vingt-treize » inspirent encore de l'effroi et de la colère pensent un peu à tous les crimes de nos rois, aux révoltes, aux massacres, aux exactions<sup>1</sup> des seigneurs féodaux, aux effroyables misères des paysans, à la Saint-Barthélemy, aux dragonnades, et il leur restera un peu moins d'indignation contre les hommes de 93, qui voulurent à tout prix sauver la France et amener le triomphe de la Révolution.

**Questionnaire.** — Quelle énergie eut à déployer la jeune République? — Pourquoi se rendit-elle exécration? — Est-ce que les crimes des nations sont plus excusables que ceux des particuliers? — Quelles circonstances atténuantes méritent les conventionnels? — Que donnèrent-ils au salut de la France? — A quoi faut-il penser pour se montrer moins sévère à l'égard des terroristes de 1793?

**Devoir écrit.** — Faites un dialogue entre deux citoyens de 1792, également républicains, mais partisans : l'un, d'une république sans violences; l'autre, au contraire, terroriste convaincu. Chacun des interlocuteurs exposera courtoisement les raisons qui lui paraissent légitimer son opinion.

## 47. — La Politesse dans la famille.

Devoirs des enfants envers les parents.

I. Il est un petit groupe, celui de la famille, où nous devons tout particulièrement être attentifs à bien remplir nos devoirs de politesse. Leur accomplissement paraît, à vrai dire, chose facile. On s'aime dans la famille; chacun des membres qui la composent est capable de sacrifices pour les autres; il doit être tout disposé, par conséquent, à s'acquitter envers eux des menues obligations

<sup>1</sup>. *Exactions*, acte par lequel un officier public perçoit plus qu'il n'est prescrit par la loi.



sociales. Sans doute aussi, et pour le plus grand charme de la vie commune, chacun doit s'appliquer à être agréable à tous; la solidarité ici est tellement forte, les rapports si nombreux et si intimes, les intérêts si étroitement confondus! Il n'est pas un seul acte accompli par l'un des membres de cette petite société qui n'ait son retentissement au sein du foyer domestique, et tous sont directement intéressés à fortifier leurs liens mutuels de respect et d'amour.

Et pourtant, ce qui paraît à la fois si naturel et si nécessaire au bonheur quotidien ne se réalise pas toujours. Trop souvent même, c'est en famille qu'on se gêne le moins les uns pour les autres, qu'on oublie les bonnes manières, qu'on se permet des paroles déplacées, qu'on donne libre cours à sa mauvaise humeur, qu'on se montre parfois peu disposé à sacrifier ses goûts particuliers à ceux de son entourage; en un mot, qu'on s'abandonne à ses inclinaisons égoïstes. Ceux-là mêmes qui montrent au dehors une éducation parfaite n'échappent pas toujours à cette critique, et il semble que tous, à des degrés divers, nous nous dédommions, parmi les nôtres, de l'effort que nous a coûté dans le monde l'obligation de paraître une personne bien élevée. Si notre amour pour eux ne nous préserve pas de ces défaillances, c'est que le sens profond du respect nous est inconnu.

\* \* \*

II. Les enfants ne doivent jamais se départir envers leurs parents d'une attitude respectueuse. Leur donner un démenti brutal; répondre sèchement à leurs demandes par un oui ou un non, ou par quelque mot irrévérencieux <sup>1</sup>; leur adresser la parole sur le ton de la camaraderie la plus familière, ou leur demander un service sur celui du commandement; se permettre de tourner leurs

---

1. *Irrévérencieux*, qui manque de respect.

---

idées en ridicule ou de les discuter d'une façon tranchante, autoritaire, c'est manquer aux égards qu'on leur doit. C'est être plus coupable encore que de traiter avec dédain un père ou une mère incultes qui, sentant le prix de ce qui leur manque, ont voulu que leurs enfants fussent instruits. Une telle conduite est même la marque de la plus noire ingratitude.

Il est une circonstance, en particulier, où les enfants oublient trop facilement le respect filial. Ils ne mettent pas toujours assez de bonne grâce à accueillir les conseils et les remontrances<sup>1</sup> ou à présenter des excuses. Murmures, air maussade et boudeur, répliques malsonnantes, entêtement à nier leurs fautes, telles sont les libertés qu'ils osent se permettre; quelques-uns écoutent ces remontrances sans confusion; d'autres affectent un air détaché, indifférent, qui équivaut à une insulte. La seule manière convenable de recevoir une observation méritée, c'est de l'écouter avec beaucoup de sérieux et de simplicité de cœur, sans affectation de repentir sans doute, mais aussi sans air de bravade. De même, en présence d'un ordre donné par nos parents et qui contrarie nos desseins, d'une commission à faire, par exemple, le respect nous commande de réprimer le geste ou le mot d'impatience qui allait nous échapper peut-être et d'obéir tout de suite, sans maugréer et discuter à la façon des « raisonneurs ».

Quoi de plus naturel et de plus légitime, d'ailleurs, que cette autorité des parents sur leurs enfants? Nos parents ont sur nous la supériorité de l'âge, de la raison et de l'expérience, en un mot de la sagesse.

L'intérêt, comme le devoir, nous conseillent de nous laisser guider par eux.

Et même l'enfant bien élevé ne se contente pas de cette

---

1. *Remontrances*, avertissement, observations d'un père ou d'une mère à un enfant pour l'obliger à se corriger.

docilité un peu froide et de ces marques négatives de respect dont nous parlions tout à l'heure. Il témoigne à ses parents une déférence<sup>1</sup> plus empressée; il n'oublie jamais de les saluer en quittant la maison et en y rentrant; et dans le bonjour du matin ou l'adieu du soir il met vraiment tout son cœur; ce n'est pas une vaine formule qu'il répète machinalement du bout des lèvres; c'est un désir affectueux qu'il exprime à ceux dont le bonheur lui est cher, et en quelque sorte une promesse tacite qu'il leur fait de contribuer à leur ménager ce « bon » jour souhaité dans une caresse. Il se lève pour les accueillir à leur retour à la maison, et ce mouvement spontané<sup>2</sup> traduit le plaisir qu'il éprouve à délaissier quelques instants son travail pour jouir de leur présence après une séparation momentanée. Il leur obéit de bonne grâce, heureux de pouvoir leur prouver qu'il s'incline avec empressement devant leurs moindres volontés. Il respecte aussi leur indépendance; il s'éloigne lorsque sa présence gênerait la conversation de ses parents, et, toujours par discrétion, il prend l'habitude de frapper à leur porte avant d'entrer, quand ils ne se tiennent pas dans les pièces communes.

\* \* \*

III. Mais notre tendre respect pour nos parents doit se traduire surtout par des prévenances assidues. Il serait au moins étrange que nous eussions pour des indifférents des complaisances que nous n'aurions pas pour les nôtres! Soyons toujours aimables avec eux, et que notre bon caractère, nos attentions et nos soins adoucissent un peu leur rude vie de peine et de labeur. C'est leur faire plaisir, par exemple, que de leur raconter l'emploi de notre journée, ou de leur faire une lecture le soir; que de les

---

1. *Déférence*, condescendance respectueuse pour quelqu'un. — 2. *Spontané* (mouvement), qui se fait de soi-même sans être provoqué par une cause extérieure apparente.

suppléer spontanément, dans la mesure de nos moyens, pour éviter tout surcroît de fatigue ; ainsi le jeune garçon peut se charger des courses et des corvées domestiques les plus pénibles (cirer les chaussures, descendre à la cave, rentrer du bois, puiser de l'eau) ; la jeune fille peut aider sa mère dans le service de la table : c'est à elle à



*Mère de famille cousant.*

Tableau de Delachaux (musée du Luxembourg), à Paris.

se déplacer pendant le repas pour remplir la carafe, chercher un objet qui manque, surveiller tel plat resté sur le feu. Ne souffrons pas que nos parents nous servent et se dérangent pour nous-mêmes, ne permettons pas non plus que, dans l'exagération de leur tendresse, ils nous réservent les meilleures places, le meilleur morceau ; notre devoir, comme notre affection, doivent nous porter à sacrifier nos aises et à nous imposer avec joie de légères privations pour ceux qui s'en imposent de si grandes



pour nous. Enfin, marquons-leur une vivacité d'affection toute particulière au moment des chagrins et des épreuves.

M<sup>lle</sup> MAYAUD, *Politesse et bonne tenue.*  
(Édouard Cornély, éditeur.)

**Questionnaire.** — Où devons-nous être particulièrement attentifs à remplir nos devoirs de politesse? — Pourquoi? — En est-il toujours ainsi? — Rappelez comment un enfant réellement poli doit se conduire à l'égard de ses parents. — Comment doit-il accueillir les conseils et les remontrances? — Et les ordres qu'il reçoit? — L'enfant bien élevé ne doit-il pas témoigner à ses parents une déférence empressée dans d'autres circonstances? — Quelles prévenances doit avoir un petit garçon? — Une petite fille? — A quel moment les parents méritent-ils qu'on leur marque une affection toute particulière?

**Devoir écrit.** — Racontez comment un enfant bien élevé (garçon ou fille à votre choix) passe un jour de congé dans sa famille. (Ne pas craindre d'entrer dans les détails.)

#### 48. — Les Loups.

*Non! Jamais la liberté n'a fait  
plus cruellement expier aux siens la  
gloire d'avoir embrassé un culte.*

LOUIS BLANC.

Des loups dans le lointain, une forêt déserte ;  
Deux hommes, deux proscrits<sup>1</sup>, double victime offerte  
A la fatalité de l'immolation ;  
L'un s'appelle Buzot\* et l'autre Pétion\*,  
La neige flagellait ces deux pauvres visages ;  
Ils allaient devant eux, ces héros et ces sages,  
Sans espoir qu'à leurs maux il pût être une fin.  
Pensifs, ils avaient froid ; mornes, ils avaient faim,  
Les loups aussi...  
Là-bas, de farouches murmures,  
Que le vent prolongeait au milieu de ramures,  
Grondent, et l'on pourrait entendre par moments  
Un fauve et famélique<sup>2</sup> appel de hurlements  
A travers le silence et l'ombre épouvantables.  
Les troupeaux sont reclus<sup>3</sup> et closes les étables ;

1. *Proscrit*, condamné illégalement et sans l'emploi de formes judiciaires. —

2. *Famélique*, qui n'a pas de quoi satisfaire sa faim. — 3. *Reclus*, enfermés.

Plus de combat avec les chiens et le berger :  
Rien... plus une pâture à terre... Il faut manger !

Et les beaux Girondins que la Commune exile  
Marchaient toujours, pareils aux anciens du Pœcile <sup>1</sup>,  
Évoquant un passé (1) resplendissant et fier,  
Un passé si loin d'eux et qui date d'hier :  
Le duel corps à corps contre une cour servile,  
La jeune ovation (2) du vieil Hôtel de Ville,  
Les clubs comme une houle ondulant à leur voix,  
Le soufflet de la guerre à la face des rois,  
Le Dix août renversant l'altière tyrannie  
Et l'amour d'un grand peuple attestant leur génie.

Les loups ne sont pas loin... Ils vont franchir la marge  
De la forêt... leur voix plus distincte et plus large  
Emplit l'air. La nuit tombe et s'épaissit. L'horreur  
Guide les loups hideux comme un avant-coureur  
Et prête aux pas pesants dont tremble la clairière  
Plus de sonorité sinistre et meurtrière.

« Entends-tu », dit Buzot tressaillant, « vers le nord  
Ces clameurs ? »

Pétion répondit : « C'est la Mort !  
Qu'elle vienne ! Salut à la Libératrice.  
Ami, c'est une mère et c'est une nourrice  
Qui, pour l'échange obscur d'un corps persécuté,  
Nous fait les nouveau-nés de l'Immortalité. »  
Buzot serra la main de Pétion... Les pas  
Réguliers et pareils au rythme du trépas  
S'approchaient... Les héros se regardèrent, l'âme  
Indomptable... Déjà des prunelles de flamme  
Perçaient la profondeur des halliers <sup>2</sup> envahis.  
Eux se disaient, songeant à leurs frères trahis,

(1) Les Girondins ont brillamment contribué à la fondation de la République.

(2) Pétion avait été élu maire de Paris en novembre 1794.

1. *Pœcile*, monument d'Athènes où l'on conservait les chefs-d'œuvre de la peinture. — 2. *Halliers*, buissons épais dans lesquels se réfugie le gibier.

Que ce gouffre implacable où le sort les destine  
 Valait mieux qu'une ingrante et froide guillotine  
 Et que leurs compagnons, de cette mort jaloux,  
 En place des bourreaux eussent choisi des loups.  
 Près d'eux soudain brilla comme une gerbe oblique  
 D'éclairs... Buzot reudit encore : « O République ! »  
 Pétion répondit encore : « O Liberté ! »

Les loups firent leur œuvre avec tranquillité.

EMMANUEL DES ESSARTS, *Poèmes de la Révolution*. (Fasquelle.)

**Note.** — *Buzot* et *Pétion* étaient deux députés de la Convention. Ils avaient embrassé le parti girondin et c'est à ce titre qu'ils furent décrétés d'accusation par le Comité de Salut public. Ils parvinrent à se soustraire assez longtemps aux recherches de leurs ennemis. Mais une nuit, à Saint-Émilion, sur le point d'être pris, ils s'enfuirent dans une forêt de pins où, disent certains, ils furent dévorés par les loups.

**Questionnaire.** — Reproduisez à votre manière le tableau saisissant que le poète nous fait des loups, de la forêt, des deux proscrits. — Quelles sont les pensées de Buzot et de Pétion au milieu du danger qui les menace? — Ont-ils peur de la mort? — Pourquoi ne la craignent-ils pas? — Quels sont leurs derniers mots? — Quelle impression vous laisse la lecture de ce drame poignant? — N'y découvrez-vous pas une leçon?

**Devoir écrit.** — Racontez en prose et à votre manière ce que le poète a si admirablement conté en vers.



Loup en maraude.

---

#### 49. — Un prix annuel de trois mille francs.

Oui, un prix de trois mille francs a été institué par un ami des bêtes et pour l'amour des bêtes ! Convenez que ce n'est pas banal.

De tout temps les animaux ont eu des amis, des protecteurs. Vous savez combien le bon La Fontaine les aimait ; il leur trouvait des sentiments délicats, de la finesse, de l'esprit, les vengeant ainsi de l'outrage<sup>1</sup> de certains philosophes de son temps qui ne voyaient dans les animaux que de pures machines, incapables de sentir.

Et La Fontaine n'est pas le seul poète qui ait aimé les bêtes ; après lui, Lamartine, Victor Hugo et beaucoup d'autres se sont faits leurs panégyristes<sup>2</sup> ou leurs avocats. Seulement tout le monde ne lit pas les poètes, de sorte que beaucoup d'animaux inoffensifs et des plus utiles continuent à être indignement maltraités par les hommes.

Quand nous disons « par les hommes », c'est une façon de parler, car un grand nombre d'enfants sont déjà des hommes et pires que des hommes sur ce point.

L'instinct de cruauté, le besoin de faire souffrir est tel chez certains êtres pseudo-humains<sup>3</sup> que ni les plus nobles bêtes, ni les animaux les plus gracieux ne trouvent miséricorde devant eux.

Mais revenons aux amis des animaux. En 1850, M. de Grammont fit voter une loi protectrice qui punit d'une amende de cinq à quinze francs et d'un emprisonnement de un à cinq jours « ceux qui auront exercé, publiquement et abusivement, des mauvais traitements envers les animaux domestiques ».

On ne saurait assez louer l'intention qui dicta cette

---

1. *Outrage*, injure ou offense grave. — 2. *Panégyriste*, celui qui fait le panégyrique, c'est-à-dire l'éloge excessif de quelqu'un. — 3. *Pseudo-humains*, faux humains. Le mot « pseudo » est un préfixe grec qui entre dans la composition de beaucoup de mots français auxquels il ajoute la signification de faux.



loi; malheureusement celle-ci a un caractère trop particulier et elle manque souvent d'efficacité. Elle a le grand tort de ne viser que les *animaux domestiques*, qu'elle protège d'ailleurs d'une manière imparfaite. En effet, les actes de brutalité ou de cruauté ne sont passibles d'une pénalité que s'ils sont commis *publiquement*; quant aux autres, et c'est le plus grand nombre, ils restent impunis. Malgré ses yeux d'Argus<sup>1</sup>, la Société\* protectrice des animaux, dont le siège est à Paris, ne voit pas tout, il s'en faut. Aussi, pour lui venir en aide, on a provoqué la création d'une infinité de petites sociétés de même nature et pour cela on s'est adressé aux écoliers de France et à leurs maîtres. C'est par milliers que se comptent aujourd'hui les *sociétés scolaires protectrices des animaux*. Les promoteurs<sup>2</sup> de ce mouvement ont pensé avec raison que l'appel au cœur et aux sentiments de dignité des enfants serait plus efficace pour protéger les bêtes que les pénalités de la loi Grammont. Et déjà les écoliers français montrent qu'ils méritent la confiance qu'on a placée en eux : ils s'abstiennent généralement de violence et de barbarie envers les animaux.

Pour maintenir ces heureuses dispositions et stimuler le zèle des maîtres chargés de les développer encore, un grand avocat de Paris, M<sup>e</sup> Cléry, a institué un prix annuel de 3 000 francs.

Voici un extrait de son testament relatif à ce legs<sup>3</sup> :

« Je donne et lègue la somme de cent mille francs, nette et quitte de toutes charges, à la Société protectrice des animaux.

Cette somme sera employée de la façon suivante :

Placée en rentes sur l'État, elle devra produire trois mille francs par an.

---

1. *Argus*, prince grec, qui, d'après la Fable, avait cent yeux. Au figuré, homme clairvoyant. — 2. *Promoteur*, celui ou celle qui est la cause principale, qui imprime le premier mouvement. — 3. *Legs*, don laissé par celui qui fait un testament; on prononce *lé*.

Un prix de trois mille francs sera, chaque année, attribué à celui des instituteurs ou à celle des institutrices primaires de France ou d'Algérie qui aura le mieux rempli les conditions du programme suivant :

« Enseigner aux enfants la différence entre les animaux utiles et les animaux nuisibles ;

« Leur apprendre à respecter les couleuvres, les crapauds, les chouettes, etc., qu'un préjugé ancien désigne à leur antipathie, et leur montrer l'utilité de ces animaux ;

« Leur enseigner la douceur, la patience et la bonté envers ces animaux ;

« Leur apprendre que ceux-ci sont, comme nous-mêmes, sensibles à la souffrance et leur inspirer l'horreur de cette souffrance ; développer chez eux ces sentiments par l'émulation. Intéresser leur honneur à protéger les bêtes les plus faibles et moins intelligentes qu'eux-mêmes ; en un mot, les rendre doux, compatissants et tendres. »

Enfants, méditez les dernières paroles de M<sup>e</sup> Cléry ; il y va de votre *honneur* de « protéger les bêtes plus faibles et moins intelligentes que vous-mêmes ». Soyez « doux, humains, compatissants et tendres », et si le prix de trois mille francs est un jour accordé à votre maître ou à votre maîtresse, vous pourrez en être très fiers, car, ce prix, vous aurez contribué à le gagner.

---

**Note.** — *Sociétés protectrices des animaux.* Ces sociétés ont pour but de répandre les idées d'humanité envers les animaux. L'Angleterre eut l'honneur de fonder la première. Depuis, la plupart des nations européennes l'ont imitée. En France, une société de ce genre fut fondée en 1845 et reconnue d'utilité publique en 1860. Placée sous l'autorité du ministre de l'Agriculture, la société décerne chaque année des médailles et autres récompenses : 1<sup>o</sup> aux auteurs de publications utiles à la propagation de ses principes ; 2<sup>o</sup> aux inventeurs d'appareils propres à diminuer la souffrance des animaux dans leur travail ; 3<sup>o</sup> aux serviteurs et servantes de ferme, bergers, cochers, charretiers, palefreniers ayant fait preuve, à un haut degré, de bienveillance, de bons traitements et de soins assidus envers les animaux. Les membres de la société sont munis d'une carte qui leur donne le droit de requérir des agents de la police municipale pour leur faire constater les contraventions à la loi Grammont.

**Questionnaire.** — Citez trois poètes qui ont aimé les bêtes. — Les hommes sont-ils seuls à maltraiter les animaux? — Parlez de la loi Grammont : date, sanctions. — Est-elle suffisante? — Quels auxiliaires a rencontrés dans la plupart des communes la société protectrice des animaux? — Résumez le testament de M<sup>e</sup> Cléry. — Que pensez-vous de ce testament et des dispositions qu'il contient? — Quelle résolution prenez-vous à la suite de cette lecture?

**Devoir écrit.** — Parlez de la société protectrice des animaux établie dans votre école : organisation, fonctionnement, services rendus. Conclusion.

## 50. — De l'Intelligence \* des animaux.

Surpris la nuit, non loin de Montpellier, par un orage violent, je me réfugiai dans l'auberge du premier village



Chien basset.

qui se trouva sur ma route. La mort d'un maigre poulet fut la conséquence immédiate de cette visite inattendue. La cuisinière mit l'animal décharné à la broche, et, incontinent, chercha à saisir un chien basset, lequel, introduit dans un certain tambour de bois d'assez grandes dimensions, situé sous le manteau de la cheminée, devait faire l'office de la combinaison de poids, de ressorts et de roues dentées qu'on trouve aujourd'hui dans la plus humble cuisine, mais qui était alors, dans le midi de la France, une véritable rareté. Le basset refusa obstiné-

ment le rôle qu'on lui réservait; il ne céda pas plus aux caresses qu'aux menaces et aux coups. Tant de ténacité, de résolution, de courage, attirèrent mon attention, et je demandai si le pauvre chien en était à son début : « Pauvre chien! me répondit-on avec dépit et brusquerie; si vous le plaignez, ma foi, il ne le mérite guère, car chaque jour ces scènes se renouvellent. Savez-vous pourquoi ce beau monsieur ne veut pas maintenant tourner la broche? C'est qu'il a décidé, dans sa tête, que lui et son camarade devaient se partager la besogne du rôtissage par parties précisément égales; c'est, je me le rappelle, qu'il a effectivement travaillé le dernier; c'est qu'il trouve dès lors que ce n'est pas en ce moment son tour! »

Il y avait pour moi tout un monde dans les mots « ce n'est pas en ce moment son tour » ! A ma prière, un valet d'écurie alla dans la rue chercher le second chien. Celui-ci montra une docilité exemplaire; le tambour rotatif le reçut, et il aurait bientôt conduit l'opération à son terme si, voulant compléter l'expérience, je ne l'avais fait ôter après un certain temps, pour soumettre à une nouvelle épreuve le chien récalcitrant<sup>1</sup>. Le chien récalcitrant dont le tour était alors venu obéit au premier signe de la cuisinière, entra sans difficulté dans le tourne-broche rustique, et y fonctionna comme l'écureuil dans sa cage.

Ne résulte-t-il pas de là que des chiens peuvent avoir le sentiment du juste et de l'injuste, se faire une sorte de charte<sup>2</sup> et endurer des souffrances corporelles plutôt que de la laisser violer?

ARAGO.

---

**Note.** — *Intelligence des bêtes.* Les anciens, d'après Aristote, accordaient aux animaux une *âme* sensible, mais au xvi<sup>e</sup> siècle on leur contesta cet attribut. Le philosophe Descartes les considérait comme de pures machines, dé-

---

1. *Récalcitrant*, qui résiste avec humeur, avec opiniâtreté. — 2. *Charte*, écrit destiné à consigner des droits ou à régler des intérêts.



pourvues de pensée, de plaisir et de souffrance, en un mot comme n'ayant pas d'âme : c'était la théorie de l'*automatisme* ou des *bêtes machines*. Quelques disciples de Descartes poussèrent à outrance l'opinion de leur maître. L'un d'eux, Malebranche, recevait un jour Fontenelle. Importuné par les mouvements de sa chienne qui coupait la conversation, il donna à cette pauvre bête un grand coup de pied dans le ventre, en disant : « Ne savez-vous pas bien que cela ne se sent pas ! » Des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, mieux inspirés, soutinrent que les animaux sont, dans une certaine mesure, doués de sentiment, d'intelligence et de volonté. Et aujourd'hui, ces facultés des bêtes ont cessé d'être mises en doute, quelque distance qui les sépare des facultés humaines.

**Questionnaire.** — Qu'est-ce qui obligea Arago à s'arrêter dans une auberge? — De quel meurtre fut cause sa visite inattendue? — Racontez comment le chien basset fut invité à tourner la broche et s'y refusa d'abord. — Après quoi se montra-t-il plus docile? — Que concluez-vous de ce fait?

**Devoir écrit.** — Décrivez, à votre choix, un chien, un chat, ou tout autre animal domestique. Dites quels sont ses mœurs, son caractère. Parlez de son intelligence en citant des faits autant que possible. Terminez par une réflexion.

## 51. — La Terreur blanche\*.

*Rien n'est affreux et terrible  
comme les déchaînements de pas-  
sions sanguinaires qui suivent les  
révolutions. Il y a là comme une  
folie contagieuse de férocité.*

Cela commença à Marseille, dès qu'on eut la nouvelle de Waterloo. La garnison se retira. Des bandes se mirent à tuer et à piller. A la suite de la campagne d'Égypte, des mamelucks\* avaient suivi Bonaparte en France; ils habitaient Marseille : on commença par les égorger. Puis on se mit à tuer même des femmes, même des enfants. On les poursuivait jusque dans la mer. Chaque passant signalé comme napoléonien était poursuivi, frappé : le sang coulait partout dans les ruisseaux. Cela ne dura qu'un jour; le lendemain, les hommes tranquilles s'étaient armés pour se défendre.

.....

Napoléon avait envoyé le maréchal Brune pour garantir contre le Piémont la frontière de Provence. L'Empire tombé, le maréchal avait fait reconnaître Louis XVIII par

---

ses troupes et revenait à Paris. Comme il sortait d'Avignon, une masse de furieux le reconnaissent, l'arrêtent, le font rentrer dans la ville. Des clameurs : « A mort ! à mort ! » et ce cri bizarre de : « zou ! zou ! » s'entendaient autour de sa voiture, qui eut peine à regagner l'hôtel. Là, on assiégea le maréchal : le préfet, le maire, les royalistes les plus connus essayaient en vain de disperser l'émeute.

Pendant qu'elle enfonçait les portes, des hommes qui étaient sur les toits pénétraient dans la chambre du maréchal et l'assassinaient. Ce n'était pas assez : le cadavre du glorieux soldat, qui tant de fois avait vaillamment défendu son pays, était traîné sur le sol et jeté dans le Rhône.

C'est seulement six ans après, en 1821, par les efforts incessants de sa veuve, que les assassins furent poursuivis : inutile de dire qu'ils avaient disparu.

.....

À Paris, le gouvernement faisait aussi d'illustres victimes. La première fut le général Labédoyère, qu'on fusilla dans la plaine de Grenelle.

Puis vint le tour du maréchal Ney. Assurément, Ney avait montré que le plus vaillant soldat peut manquer, en politique, de caractère et de fidélité. Non seulement, en 1814, il avait accepté, sollicité la faveur de Louis XVIII, mais quand Napoléon fut débarqué (1), il s'était chargé de l'aller prendre et vanté de le ramener « dans une cage de fer ». Une fois en présence de son ancien empereur, il avait tourné, entraînant ses troupes avec lui.

Mais il avait, pendant vingt-trois ans, combattu glorieusement pour son pays. Jusqu'au bout, sur les champs de bataille, il avait mérité le surnom que les troupes lui avaient donné : « le brave des braves. » Soldat de la République et de l'Empire, son front était couronné de victoires...

---

(1) À son retour de l'île d'Elbe.

Il était caché dans le château d'un de ses parents. Un sabre turec, présent de Napoléon, aperçu dans le salon, trahit sa présence. Il fut arrêté le 5 août. La Chambre des pairs le condamna à mort.

Le matin du 7 décembre, on le conduisit avenue de l'Observatoire où l'attendait le peloton d'exécution. On



*Exécution du maréchal Ney.*

Tableau de Gérôme.

avait choisi cette place déserte et inaccoutumée pour tromper la foule qui s'était portée au lieu ordinaire de ces exécutions, dans la plaine de Grenelle. On voulut lui bander les yeux ; il répondit : « Ignorez-vous que depuis vingt-cinq ans je regarde en face les balles et les boulets ? » Il en appela à la postérité. Puis, posant la main sur sa poitrine : « Soldats, dit-il, droit au cœur ! » L'officier, éperdu, était hors d'état de donner l'ordre : un colonel de la garde nationale qui se trouvait là commanda le feu. Ney tomba, frappé de six balles, sur le coin de terre où la France, depuis, a dressé sa statue...

Quinze mois après la rentrée de Louis XVIII, on

voyait encore des condamnations à mort prononcées contre des hommes qui avaient combattu le royalisme.

Telle fut l'énorme durée de l'implacable esprit de revanche que le régime nouveau rapportait en France (1).

**Notes.** — *Terreur blanche.* On désigne sous ce nom les massacres qui eurent lieu, surtout dans le midi de la France, pendant les premières années de la Restauration. Les passions politiques et religieuses avaient atteint le paroxysme de la fureur. Toute personne soupçonnée de protestantisme, de bonapartisme ou de républicanisme pouvait craindre pour sa vie. En Languedoc, une bande d'assassins, les Verdets, désola le pays. Les Verdets étaient ainsi appelés parce qu'ils portaient un uniforme vert ou une cocarde verte. Ils étaient recrutés parmi la population la plus méprisable de Toulouse et payés par les royalistes. Ce n'est qu'en 1818 que le roi (Louis XVIII), effrayé de tous ces excès, se décida à y mettre un terme. — *Mameluck* (prononcez : *louk*). Sorte de soldats égyptiens que Napoléon avait ramenés d'Égypte et dont il forma un escadron de sa garde. Ils étaient fanatiques de leur chef.

**Questionnaire.** — Quelle nouvelle fut le signal du commencement du massacre et du pillage? — Qu'étaient-ce que les mamelucks? — Racontez la mort du maréchal Brune. — Avait-il fait quelque chose qui méritât un pareil sort? — Quels reproches pouvait-on adresser au maréchal Ney en matière politique? — Racontez comment il fut découvert, condamné et exécuté. — Combien de temps dura la Terreur blanche? — Quelles réflexions vous inspire cette triste page d'histoire?

**Devoir écrit.** — Vous écrivez à un de vos camarades pour lui dire que vous venez de lire l'histoire de la Terreur rouge (1793-1794) et celle de la Terreur blanche (1815-1816). Vous lui faites part de la triste impression que vous a laissée cette lecture et vous ajoutez combien il est préférable de vivre à notre époque où la vie et la liberté des individus sont sauvegardées par les lois.

## 52. — Respect de l'honneur et de la réputation d'autrui.

Autrefois, à Mulhouse<sup>1</sup>, une loi condamnait les femmes convaincues d'être des *mauvaises langues* au supplice de la *Pierre des bavardes*. Voici en quoi consistait ce singulier supplice. Lorsqu'une femme avait été surprise à dire du mal d'une autre, on suspendait à son cou une pierre pesant environ

(1) D'après Camille PELLETAN.

1. *Mulhouse*, ancien chef-lieu d'arrondissement du Haut-Rhin (Alsace).



12 kilos et représentant une tête grotesque qui écarquillait les yeux et tirait la langue. Ainsi chargée de cette pierre et quelquefois de deux, la *bavarde* devait parcourir la ville, précédée et suivie des gens de justice qui sonnaient de la trompe pour « la narguer et bafouer ».

Ne trouvez-vous pas, enfants, que le supplice de la « pierre des bavardes » était admirablement imaginé pour punir les *mauvaises langues*? Et ne pensez-vous pas que si ce supplice existait encore en France on aurait parfois l'occasion de l'appliquer, non seulement aux femmes, mais à beaucoup d'hommes qui, pour le bavardage, rendraient des points aux femmes?

Eh! oui, en ce début du xx<sup>e</sup> siècle, malgré les progrès de la civilisation et de l'instruction, malgré un indéniable adoucissement des mœurs et le développement des sentiments de solidarité, on trouve à chaque instant des gens dépourvus de tout respect pour la réputation d'autrui. La médisance et la calomnie, sous mille déguisements, s'insinuent dans tous les milieux; on les rencontre dans les salons du grand monde et de la bourgeoisie comme chez l'artisan, où elles jouent leur rôle perfide; à l'atelier, au magasin, à la campagne, à la ville, partout; quelquefois même — nous osons à peine l'avouer — elles s'assoient sur les bancs de l'école!

Et pourtant la plupart de ceux qui déchirent ainsi à belles dents la réputation de leur prochain seraient bien étonnés d'apprendre que leur vilaine action équivaut à un vol, à un vol très grave même, si on part de ce principe, très juste, d'ailleurs, que l'honneur constitue un bien plus précieux que tous les biens matériels. L'homme a beau posséder des richesses et les avantages qu'elles procurent, il a beau jouir de la santé, il n'est point satisfait s'il ne possède pas en même temps l'estime de ses semblables. Le proverbe a raison de dire : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. »

Voyez l'homme d'affaires et le commerçant honnêtes.

---

l'employé et le domestique fidèles, l'ouvrier réputé actif et sage, ils trouvent à volonté clients, crédit, emplois, travail. Ceux, au contraire, dont la réputation laisse à désirer sont souvent obligés de changer de pays dans l'espoir de reconquérir ailleurs la confiance qui leur échappe chez eux et sans laquelle il est difficile de gagner sa vie.

Et nous tous, ne sommes-nous pas heureux lorsque notre conscience ne nous reproche rien? N'éprouvons-nous pas une légitime fierté quand notre conduite et nos belles actions nous valent des éloges mérités, quand on dit de nous que nous sommes des braves gens, des gens d'honneur?

Les choses étant ainsi établies, quel respect profond ne devons-nous pas avoir pour la réputation d'autrui! C'est donc une grande et laide faute que de chercher à nuire à son prochain par des propos inconsidérés, ou en divulguant<sup>1</sup> ses défauts et ses défaillances. La faute devient une sorte de crime chaque fois que le mal que l'on dit n'est pas fondé, c'est-à-dire chaque fois que l'on se rend coupable d'une calomnie.

Amis lecteurs, nous allons terminer cette petite causerie par une question indiscreète. Si un législateur s'avisait de faire revivre le supplice de la « pierre des bavardes », quel est celui d'entre vous qui envisagerait cette restauration sans inquiétude? Rentrez un instant en vous-même, consultez votre conscience et répondez.

*Pensée. — Au lieu de se plaire au mal qu'on dit des autres, de sourire avec une lâche complaisance, un honnête homme aime à plaider la cause des absents. On se fait toujours honneur à soi-même en fermant la bouche à la calomnie et en refusant de croire légèrement à la culpabilité des autres. (MARION.)*

TEL TRAIT DE LA CALOMNIE EST PLUS  
CRUEL QUE LE POIGNARD DE L'ASSASSIN.

(DIDEROT.)

---

1. Divulguer, publier, rendre public ce qui n'était pas su.

**Questionnaire.** — En quoi consistait le supplice de la « pierre des bavardes »? — Est-ce que le bavardage est spécial aux femmes comme on le prétend souvent? — Dans quels milieux de la société trouve-t-on la médisance et la calomnie? — Démontrer que c'est une sorte de vol de porter atteinte à la réputation d'autrui. — La calomnie est-elle une faute plus grave que la médisance? — Pourquoi? — Que convient-il de faire au lieu de se plaire à dire ou à entendre dire du mal d'autrui? — Quelle résolution vous suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — Imaginez un dialogue entre trois personnages. Deux d'entre eux disent du mal d'une ou de plusieurs personnes de leur connaissance. Le troisième gardera le silence jusqu'au moment où on lui demandera son avis. Alors, il se contentera de raconter, sans le commenter, le supplice de la « pierre des bavardes ».

### 53. — Le Baromètre.

(Ses usages.)

I. *Prévision du temps.* « Approchez, mes enfants, pour mieux voir et mieux entendre. Je vais enfin contenter votre envie de connaître le nom et les usages du petit instrument qui excite si fort votre curiosité depuis une dizaine de jours. M le maire en a fait l'acquisition dans l'intérêt de tous les habitants de la commune. Chacun pourra venir le consulter ici dans le vestibule de l'école, mais il importe que vous soyez les premiers à savoir interpréter ses indications pour les transmettre au besoin à vos parents. On nomme l'appareil *baromètre*. C'est un instrument qui sert à mesurer les pressions atmosphériques, ou, si vous préférez, à mesurer la *pesanteur*\* de l'air.

Je vous ai parlé, en d'autres circonstances, du poids de l'air, mais vous ignorez que ce poids varie avec les changements de température causés soit par les vents, soit par l'humidité. Les vents du sud, par exemple, en nous apportant de l'air chaud et chargé de vapeur d'eau, rendent l'atmosphère plus légère; ceux du nord-est, au contraire, sont secs et froids: ils augmentent la pesanteur de l'air. Or le baromètre enregistre fidèlement toutes ces variations du poids de l'atmosphère; il monte

ou descend, et nous annonce ainsi, un ou deux jours d'avance, d'une *manière probable*, le temps qu'il doit faire.

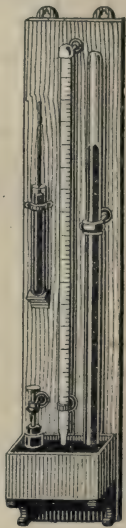
UN ÉLÈVE. — Autant vaut dire, monsieur, qu'il prédit la pluie et le beau temps ?

— A peu près ; seulement cette prévision n'est pas infaillible ; elle n'a qu'un caractère de probabilité, mais peut néanmoins rendre de grands services. La semaine dernière, M. Cadol, le conseiller municipal, vint me demander, avant de faucher sa luzerne, si le baromètre annonçait du beau temps pour quelques jours. Non, lui répondis-je, il baisse depuis hier matin et présage par conséquent une pluie d'assez longue durée. M. Cadol attendit et fit bien, car il a plu huit jours de suite. Beaucoup de cultivateurs, moins heureux, qui avaient escompté le beau temps en se fiant aux apparences, perdront leur première coupe de luzerne.

Et que sera-ce lorsqu'il s'agira des grands travaux, des fauchaisons, de la moisson, des vendanges, etc. ?

Voici, maintenant, les pronostics<sup>1</sup> un peu certains que l'on peut déduire de l'observation du baromètre. C'est le moment de bien prêter attention.

Et d'abord, toutes les fois que le baromètre monte, c'est signe de beau temps. S'il monte rapidement, le beau temps sera de courte durée ; s'il monte beaucoup et lentement, le beau temps sera de longue durée. Au contraire, toutes les baisses barométriques annoncent en général du mauvais temps, dont la durée sera longue ou courte selon que la baisse aura été lente ou rapide. Si la



Baromètre  
à cuvette.

1. *Pronostic*, conjecture, supposition de ce qui doit arriver.



dépression est très grande, nous sommes menacés d'une tempête ou tout au moins d'un vent violent.

Quand le baromètre oscille, c'est-à-dire qu'il descend et monte tour à tour, il faut s'attendre à de l'orage. Les fortes oscillations pronostiquent un orage d'une grande violence.

Nous voilà maintenant documentés. Il nous reste à observer souvent le baromètre et à contrôler ses prévisions; nous arriverons ainsi à les mieux interpréter<sup>1</sup>. »

II. *Mesure des altitudes.* « Vous êtes-vous quelquefois demandé comment on a procédé pour déterminer l'altitude des montagnes, des pics, des plateaux, des lieux importants ?

UN ÉLÈVE. — Oui, monsieur, pour mesurer les altitudes on s'est servi d'un niveau d'eau semblable à celui qu'emploient les géomètres.

— Erreur, mon ami; pour mener à bien l'opération par ce moyen, il eût fallu des légions de niveleurs et un temps considérable. On a trouvé plus simple de se servir du baromètre.

Vous savez qu'au niveau de la mer la pression atmosphérique maintient le mercure dans le tube du baromètre à une hauteur de 76 centimètres. Mais quand on s'élève dans l'air, la pression atmosphérique diminue, et conséquemment la colonne barométrique décroît d'autant plus que l'on monte plus haut.

On a calculé qu'un abaissement de 1 millimètre de la colonne barométrique correspond à un accroissement d'altitude d'environ 10<sup>m</sup>,50. Dès lors, rien n'est plus facile que de déterminer l'altitude d'un lieu à l'aide du baromètre à mercure. »

**Notes.** — *Pesanteur de l'air.* L'ancienne physique expliquait l'ascension de l'eau dans les tuyaux des pompes aspirantes en supposant que la nature a horreur du vide. Au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, des fontainiers de Florence

1. *Interpréter*, expliquer, commenter, rendre clair et intelligible.

ayant inutilement tenté d'élever l'eau par le moyen de la pompe à une hauteur plus grande que 10<sup>m</sup>,33, Torricelli (savant physicien italien) soupçonna que l'ascension de l'eau dans le corps de pompe était due à la pression exercée par l'air à la surface du liquide. Puisque l'eau s'élevait à une hauteur de 10<sup>m</sup>,33, il calcula que le mercure, dont la densité est 13,59, devait s'élever à environ 0<sup>m</sup>,76. Il le prouva par une expérience célèbre. Il remplit entièrement de mercure un tube de 1 mètre de long, fermé à une de ses extrémités. Il le renversa, en bouchant l'autre extrémité avec le doigt, dans une cuvette remplie de mercure. La colonne mercurielle baissa et se fixa à la hauteur prévue, 0<sup>m</sup>,76. Tel fut le premier baromètre à mercure. Un peu plus tard, les expériences de Perrier à Clermont, au puy de Dôme, et celles de Pascal à la tour Saint-Jacques à Paris confirmèrent l'expérience de Torricelli en prouvant que si l'on s'élève, la pression de l'air étant plus faible, l'ascension du mercure dans le tube sera moindre.

**Questionnaire.** — A quoi sert le baromètre? — Quelles sont les causes qui font varier le poids de l'air? — Le baromètre prédit-il le temps d'une manière certaine? — Quel temps annonce le baromètre lorsqu'il monte? — Lorsqu'il monte beaucoup et lentement? — Lorsqu'il baisse lentement? — Rapidement? — Quand il oscille? — Qu'annoncent les fortes oscillations? — De quoi se sert-on pour mesurer les altitudes? — A quelle colonne de mercure la pression fait-elle équilibre au niveau de la mer? — Qu'arrive-t-il si l'on monte? — A quelle altitude correspond 1 millimètre de la colonne barométrique?

**Devoir écrit.** — Les habitants d'un gros village veulent demander à la municipalité de doter leur section d'un baromètre dont ils reconnaissent l'importance. Ils vous prient de rédiger leur pétition. Faites-la.

## 54. — Faut-il le dire ?

(Solidarité<sup>1</sup> scolaire).

Il y a quelques années, dans un congrès<sup>2</sup> tenu à Rouen par un groupe de savants et de professeurs, un des membres de la réunion, le D<sup>r</sup> Dally, de Paris, exposa les dangers de la solidarité qui s'établit entre les élèves d'une même école :

« Messieurs, dit-il, il y a parmi les jeunes gens, parmi nos enfants, un sentiment que nous encourageons souvent nous-mêmes, quand nous ne le créons pas. C'est cet esprit de camaraderie, de solidarité d'où il résulte que les coupables sont très difficiles à découvrir et que parfois

1. *Solidarité*, assistance mutuelle entre plusieurs personnes qui se font une obligation de s'entr'aider. — 2. *Congrès*, réunion de gens traitant d'intérêts communs.

---

la vérité est impossible à connaître. Et cependant on se trouve souvent devant des faits extrêmement graves, de véritables infamies... que l'impunité perpétue, que la punition transforme en rébellion générale. C'est ainsi que, dernièrement, dans un établissement d'instruction, tous les becs de gaz avaient été ouverts, au risque de blesser ou tuer quelqu'un, voire même faire sauter toute la maison. Inutile de demander le nom du coupable... ; malheur à qui répondrait : il serait immédiatement traité de mouchard, honni <sup>1</sup>, sinon lapidé <sup>2</sup>. Et, résultat moral pire encore que le dégât matériel : à nos enfants que nous encourageons dans ce mutisme, quand il s'agit de répondre sur ce qui s'est passé, nous demandons plus tard d'aller en justice dire la vérité, toute la vérité... Pendant quinze ans nous leur avons appris à la cacher ! »

M. Baudin, principal du collège de Honfleur, demanda la parole et s'exprima ainsi : « Monsieur Dally, je vous remercie d'avoir si bien posé une question des plus graves et des plus troublantes. J'essayerai de vous répondre à un double titre, comme père de famille et comme chef d'un établissement que je dirige depuis bien des années, et où j'ai souvent vu se dresser devant moi cette coalition du silence me laissant en face d'un de ces trois résultats : frapper à côté du coupable, encourager toutes les sottises par l'impunité, ou encore, blesser des innocents en punissant tout le monde. Je commence par vous déclarer que si les actes de nos élèves étaient, comme vous le croyez, des crimes, des infamies, etc., la guillotine seule pourrait, je crois, y mettre un terme. Pour moi, j'y vois surtout des étourderies, des gamineries, œuvres d'étourdis et de gamins qui ne mesurent pas, ne jugent pas ce qu'ils font, ne sentent pas la gravité de leurs actions, où ils ne voient qu'une bonne farce à un camarade ou à un

---

1. *Honni*, blâmé, couvert de honte. — 2. *Lapidé*, poursuivi, assommé à coups de pierres.

---

maître. L'intention, le discernement, la conscience font défaut, même dans ces sottises qui peuvent se terminer tragiquement.

Quant à la solidarité qui les rend muets quand il s'agit de dénoncer un camarade, gardez-vous de la condamner ; croyez à l'instinct fraternel qui souvent la fait naître et la conserve chez les enfants ; c'est un sentiment qui doit remplir notre existence entière. Il commence dans la famille, où tout se partage : joies ou douleurs, bonne ou mauvaise fortune, honneur ou déshonneur...

Il unit les concitoyens, il fait de nous tous les enfants d'une même patrie, prêts à se sacrifier pour elle, c'est-à-dire prêts à donner vie et fortune pour le salut et l'honneur de tous.

Cette solidarité des élèves n'est pas sans grandeur ; il serait peu généreux de rejeter sur les épaules d'un seul un acte dans lequel il n'a souvent été que le bras traduisant la pensée de tous, obéissant parfois à des excitations. Qui peut affirmer qu'il n'a aucune part dans la faute ? Qui s'y est opposé ? En définitive, c'est l'acte d'un camarade. Ce partage de la culpabilité, cette solidarité entre amis est une protestation contre l'égoïsme si naturel à l'enfance et même à l'âge mûr. C'est une vertu trop rare : encourageons-la, malgré les difficultés qu'elle peut nous créer ; mais profitons de ces occasions pour indiquer que tout, même la camaraderie, a des limites.

Voici un exemple qui vaudra mieux que toutes les paroles. Un jeudi, l'une des divisions (20 à 30 grands garçons) rentrait de promenade. Au moment où elle franchit la porte du collège, un violent coup de sonnette retentit — peut-être la corde fut-elle brisée — ; j'étais par hasard dans la cour d'honneur ; je m'avance et arrête la division : « Qui a tiré la sonnette et fait tout ce bruit ? » Silence général. « Votre silence ne me surprend pas ; je comprends qu'il vous répugne de désigner le coupable, qui aurait dû se nommer lui-même. J'estimerai peu celui



qui le montrerait du doigt. Je ne blâme pas chez vous ce sentiment qui a quelque chose d'antique : accepter d'être soupçonné quand on est innocent, c'est du dévouement, de la générosité ; mais cela n'en serait plus si cela ne vous coûtait rien... Et si je me contentais du silence pour réponse à toutes les sottises commises, je craindrais de les faire naître chez un grand nombre de petits esprits. Vous allez donc tous monter à l'étude et m'y traduire vingt-cinq lignes mot à mot et cela sans vous plaindre. »

Les élèves s'en allaient silencieux, je les arrêtai. « Un mot encore, mes amis. Il y a dans ce fait qui se représente de temps en temps bien des réflexions à faire ; en voici une que je vous recommande : je crains que, par esprit de camaraderie, vous vous croyiez obligés de ne jamais rien dire de ce que font les autres... Halte-là ! Si, dans le cas actuel qui n'est qu'un enfantillage, vous couvrez un étourdi, je ne puis vous blâmer... au contraire ; lui seul montre quelque lâcheté en vous faisant porter sa faute. Mais il est des cas, il est des actes honteux qui ne sauraient être ni acceptés, ni couverts, encore moins partagés. Le brutal, le cruel, le traître n'est plus un camarade. Arrière ces ménagements ! Il faut savoir crier au voleur ! à l'assassin !... Il en sera ainsi dans la vie ; où vous serez appelés à vous séparer parfois de vos meilleurs amis, sous peine de devenir coupables avec eux. Apprenez à discerner ces cas-là..., l'apprentissage en est délicat, la pratique très pénible ; prenez plutôt l'habitude d'arrêter votre camarade quand vous le verrez dans une mauvaise voie ; vous lui rendrez un grand service, plus facile qu'on ne croit ; car il est rare qu'on n'écoute pas un ami qui vous dit franchement : Ne fais pas cela, c'est une sottise ! »

J'envoyai tout le monde à l'étude. Trois minutes plus tard, le coupable venait s'accuser. « Vous êtes un triple sot, lui dis-je : 1° vous n'auriez pas dû tirer la sonnette ; 2° vous auriez dû répondre à ma question : C'est

moi... simplement. Le fait n'a guère d'importance ; votre mutisme seul en a fait la gravité. Il vous a probablement fallu les menaces, le soufflet..., ou même le coup de pied d'un camarade pour vous amener à vous nommer. Allez ! Vous n'êtes pas digne de la punition que vous méritez ! » Et je le renvoyai. »

---

**Questionnaire.** — Comment se manifeste principalement la solidarité scolaire ? — Résumez le discours du D<sup>r</sup> Dally. — Quand on est appelé en justice, doit-on dire la vérité ? — Quelles excuses trouva M. le principal aux sottises des écoliers ? — Que dit-il pour la défense de la solidarité scolaire ? — L'écolier qui commet un acte répréhensible est-il toujours le seul coupable ? — Racontez l'histoire du violent coup de sonnette, la semonce et la punition générale qui suivirent ? — La solidarité scolaire doit-elle couvrir même les actes honteux (vol, cruauté, trahison, etc.) ? — Quelles réflexions vous suggère cette lecture ?

**Devoir écrit.** — Un de vos camarades d'école a commis une gaminerie (racontez-la) qui a amené une punition générale (dites laquelle). Comme le coupable refuse de se dénoncer lui-même, les autres élèves délibèrent sur la conduite à tenir. Les uns voudraient le dénoncer, les autres s'y opposent. Chacun donne son avis. Donnez le vôtre et faites connaître la décision prise.

---

## 55. — La Deuxième République (1848).

« Citoyens, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret. Je repousserai jusqu'à la mort le drapeau du sang, et vous devriez le répudier plus que moi ! Car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie. »

C'est au milieu des murmures et des huées de tout un peuple, et malgré les piques dont il était menacé, que

---

Lamartine prononça cette admirable harangue, le 25 février 1848, le lendemain de la chute définitive de la royauté.

Nous allons essayer, jeunes amis, d'exposer les causes de cette chute, les circonstances dans lesquelles la République fut proclamée, l'œuvre de la deuxième République et les motifs de son éphémère durée.

En 1848, il y avait en France un roi, Louis-Philippe, jaloux à l'extrême de son autorité, et oublieux de la révolution qui lui avait donné le pouvoir. Son ministre, Guizot, ennemi de toute idée libérale, ne voulait pas entendre parler de la réforme\* électorale. Or, sur trente-cinq millions de Français, deux cent mille seulement avaient le droit de voter parce qu'ils étaient riches; le reste de la nation ne comptait pas. Enfin, la moitié des députés, choisis parmi les hauts fonctionnaires, étaient les humbles serviteurs du gouvernement et se souciaient peu des intérêts de leurs électeurs.

Cette situation ne pouvait pas durer.

Les adversaires du gouvernement entreprennent une campagne, dite « des banquets », où ils attaquent ouvertement le roi et son ministre. Après Strasbourg, Saint-Quentin, Mâcon, le tour de Paris était arrivé. Un grand banquet devait avoir lieu le 22 février : le gouvernement l'interdit; mais une formidable manifestation eut lieu quand même aux cris de : « Vive la réforme(1). »

Le roi affectait des airs tranquilles et disait en plaisantant : « Ils ne peuvent pas me renverser : ils n'ont personne à mettre à ma place!

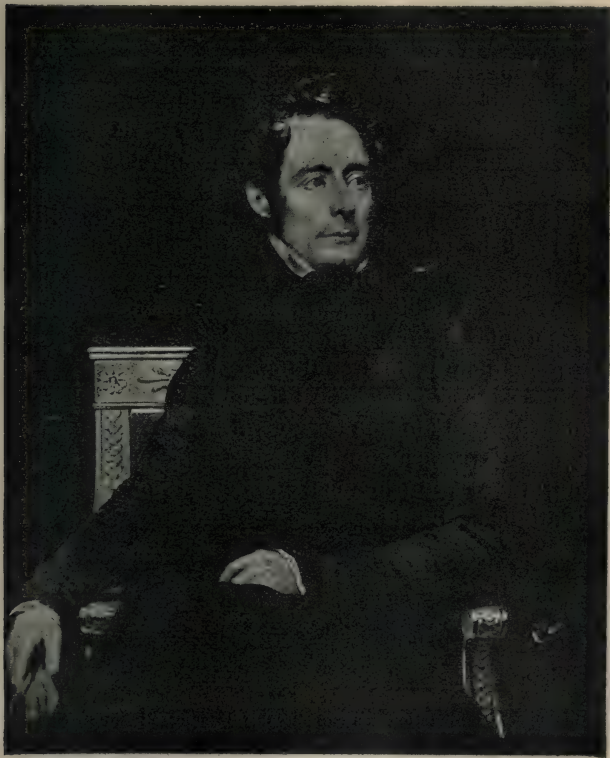
— Non, sire, lui répondit-on, *personne*, en effet, mais une *chose* peut-être : « la République. »

Louis-Philippe finit par avoir peur; il renvoie son ministre Guizot et accorde la réforme électorale. Le soir même, Paris illumine pour fêter ce succès inespéré. Des

---

(1) La réforme électorale.

bandes de manifestants parcourent les rues en chantant. L'une d'elles se heurte à un cordon de troupes devant le



Portrait de *Lamartine*.

Tableau de Gérard  
(Musée de Versailles).

ministère de l'Intérieur, que Guizot n'avait pas encore quitté. Tandis qu'on parlemente, un coup de feu part du côté des manifestants; les soldats croient à une attaque et répondent par une décharge à bout portant sur la foule



compacte. Une centaine de morts ou de blessés jonchent le sol. Aussitôt les républicains organisent une manifestation saisissante.

Ils rangent cinq cadavres, dont celui d'une femme, dans un chariot attelé d'un cheval blanc, que mène par la bride un ouvrier aux bras nus.

Debout sur le brancard, un enfant du peuple tient une torche qui éclaire le funèbre cortège. Aux cris de « Vengeance ! vengeance ! On égorge le peuple ! » répondent les cris de : « Aux armes ! Aux armes ! »

Toute la nuit on élève des barricades. L'émeute grandit, s'étend, et le lendemain, 24 février, elle marche sur les Tuileries. Louis-Philippe, affolé, abdique et s'enfuit, pendant que la foule pénètre dans le palais, démolit le trône, jette les meubles du roi par les fenêtres.

Le jour même, la République est proclamée : à la Chambre, par les députés ; à l'Hôtel de ville, par les chefs des insurgés. On nomme un gouvernement provisoire. Le peuple de Paris accueille la nouvelle par une explosion de joie ; quant à la province, elle accepta le fait accompli sans enthousiasme, mais sans résistance.

---

**Note.** — *Réforme électorale* (1848). Depuis la Restauration les Français avaient pour représentants des députés élus ; mais tous les Français n'étaient pas électeurs, il s'en fallait. Sous Charles X, pour être électeur, il fallait payer 500 francs d'impôts, sous Louis-Philippe 200 francs. C'était le *cens électoral*. Or, les partisans de la *réforme* de 1848 demandaient : 1° que le cens soit abaissé à 100 francs ; 2° que les hommes instruits soient admis à voter sans condition de cens (adjonction des capacités). Le roi et son ministre ne voulurent pas de cette réforme, ils eurent une révolution ; ils refusèrent l'extension progressive du droit de vote et hâtèrent, contre leur attente, l'avènement du suffrage universel.

**Questionnaire.** — Résumez le discours de Lamartine au peuple, le 25 février. — Quelles étaient, en 1848, les idées de Louis-Philippe et celles de son ministre ? Parlez de la campagne dite « des banquets ». — Racontez les émeutes des 23 et 24 février. — Que dut faire le roi ? — Où, par qui et quel jour la République fut-elle proclamée ?

**Devoir écrit.** — Exposez en quinze à vingt lignes les causes de la Révolution de 1848 et dites à la suite de quelles circonstances la deuxième République fut proclamée.

---

## 56. — La Deuxième République (Suite).

II. Voilà donc la République fondée pour la deuxième fois en France par une révolution. La chose fut si soudaine qu'elle surprit tout le monde, même les républicains. Le pays n'était pas encore prêt pour ce nouveau régime. Comme la première fois, la République allait être déchirée par la guerre civile.

Disons tout d'abord que le gouvernement provisoire se composait d'éléments entre lesquels l'entente pouvait difficilement se faire : d'un côté, les républicains parlementaires, qui étaient des hommes de gouvernement ; de l'autre, les socialistes, qui demandaient la transformation de la société et la substitution du drapeau rouge au drapeau tricolore. Dès le 25 février, des bandes de manifestants voulurent arborer le drapeau rouge : il fallut l'éloquente parole de Lamartine pour sauver le drapeau qui est resté celui de la France.

Mais, des clubs <sup>1</sup>, instruments actifs de désordre, s'ouvrirent partout, et leurs affiliés, par des manifestations répétées, allaient susciter au gouvernement des alarmes continuelles.

Celui-ci néanmoins accomplissait son œuvre. Il décréta le suffrage universel, et du coup le pouvoir politique passait d'un corps de 200 000 privilégiés censitaires à une masse de 10 millions d'électeurs. Il abolit \* l'esclavage qui déshonorait encore nos colonies, et la peine de mort en matière politique.

Avec le suffrage universel le peuple devenait souverain, mais ce souverain mourait de faim. Le *droit de vote* ne lui était pas indifférent, certes, mais à la condition d'avoir d'abord le *droit de travailler* et de vivre. Or, la classe ouvrière subissait une crise terrible de chômage et de misère. La révolution avait arrêté les affaires. Un

---

1. Club, réunion de gens qui s'occupent de politique.

grand nombre d'usines étaient fermées; les faillites<sup>1</sup> se succédaient. Plus de travail, plus d'argent; les insurrections devenaient inévitables avec ces milliers d'hommes désœuvrés que la faim jetait dans la rue.

Pour les occuper et leur procurer du pain, le gouvernement provisoire créa les « ateliers nationaux ». On employa tous les travailleurs qui se présentaient à faire des terrassements inutiles au Champ-de-Mars, moyennant un salaire uniforme de 2 francs par jour. Il y avait là en majorité des ouvriers de tous les corps d'état, mais aussi des peintres, des sculpteurs, des écrivains réduits à la pire misère par la révolution. Tout ce monde passait assez gaiement son temps à remuer de la terre au Champ-de-Mars, à transporter un jour à droite celle que l'on avait transportée à gauche la veille.

Oui, mais l'expérience coûtait 6 millions par mois à la nation, et le budget était déjà effroyablement en déficit. Pour éviter la banqueroute dont la France était menacée, le gouvernement dut décréter un impôt extraordinaire de 45 centimes par franc additionnels aux contributions directes. Cet impôt nouveau atteignait surtout les propriétaires de terres et de maisons, les paysans et les bourgeois, qui, dès ce moment, devinrent les ennemis de la République.

\* \* \*

Sur ces entrefaites avaient eu lieu les élections, les premières du suffrage universel, pour la nomination de l'Assemblée chargée de voter la constitution. Cette assemblée, composée en grande majorité de députés républicains, supprima les ateliers nationaux, afin de diminuer les difficultés financières. Les ouvriers, brusquement renvoyés, eurent recours à une insurrection formidable. Mais la répression fut terrible. Pendant les journées fatales

---

1. *Faillite*, état d'un commerçant qui a cessé ses paiements.

---

des 24, 25 et 26 juin, il y eut une lutte sanglante entre les révoltés et les troupes commandées par Cavaignac. Quatre généraux furent tués, ainsi que l'archevêque de Paris qui avait voulu s'interposer entre les combattants. On compta en tout plus de deux mille morts dans les deux camps.

Les ouvriers, à leur tour, conçurent une haine implacable contre la République, qui était pour ainsi dire leur œuvre et qu'ils avaient si longtemps désirée; et la France tout entière resta sous l'impression que le régime républicain engendrait nécessairement le désordre : la première fois, on lui avait dû la Terreur; la seconde, la guerre civile.

De là à désirer un sauveur, un maître, il n'y avait qu'un pas. On n'eut pas à le chercher longtemps; il se tenait tout prêt, dans la coulisse, guettant l'occasion favorable que s'empressa de fournir l'Assemblée chargée de donner une constitution à la France. Elle ne trouva rien de mieux que de faire élire le président de la République directement par le peuple. Le président ainsi élu devait avoir le choix des ministres, disposer de la police, de l'armée, de la force publique. C'était préparer l'avènement d'un roi ou d'un empereur.

Les électeurs choisirent Louis-Napoléon Bonaparte, qui fut élu président par plus de cinq millions de suffrages. Le loup se trouvait dans la bergerie!

Le jour de son installation, le président prononça le serment suivant :

« En présence de Dieu, et devant les hommes, je jure de rester fidèle à la République démocratique et de défendre la Constitution. »

Voici comment il tint sa promesse : tout doucement, mais très habilement, il prépara un coup d'État qui fut mis à exécution le 2 décembre 1851.

La République tomba ainsi, victime à la fois de la haine des paysans, des bourgeois et des ouvriers,



c'est-à-dire du suffrage universel insuffisamment éclairé.

Après le coup d'État du 18 brumaire, l'oncle avait entraîné la France dans des aventures qui avaient abouti au désastre de Waterloo; avec le neveu, le coup d'État du 2 décembre devait la conduire au désastre de Sedan. Double et terrible leçon!...

**Note.** — *Abolition de l'esclavage.* Toutes les nations de l'Europe, y compris la France, avaient introduit dès le xvi<sup>e</sup> siècle l'esclavage des nègres dans leurs colonies pour le travail des mines et l'exploitation des terres. Outre que la condition des esclaves était très pénible, l'esclavage donnait lieu à l'abominable et honteux trafic qu'on nommait la « *traite* ». C'est un grand honneur pour la République de 1848 d'avoir aboli l'esclavage dans toutes les colonies françaises. Les autres nations n'ont pas tardé à suivre cet exemple.

**Questionnaire.** — Par quoi la République allait-elle être déchirée? — De quels éléments disparates se composait le gouvernement provisoire? — Quelles deux mesures importantes décréta le gouvernement? — Le droit de vote rendit-il d'abord le peuple plus heureux? — Pourquoi non? — Que savez-vous des ateliers nationaux? — Comment le gouvernement mécontenta-t-il les paysans et les bourgeois? — Qu'est-ce qui provoqua les fatales journées des 24, 25 et 26 juin? — Quelle impression resta à la suite de ces événements? — Indiquez comment la constitution de 1848 préparait l'avènement d'un roi ou d'un empereur. — Quel serment fit le président? — L'a-t-il tenu? — Que se passa-t-il le 2 décembre 1851? — Quelles ont été pour la France les conséquences des coups d'État du 18 brumaire et du 2 décembre?

**Devoir écrit.** — Exposez comment le gouvernement provisoire de 1848 aliéna à la République les sympathies des paysans, celle des bourgeois et des ouvriers. Selon-vous, aurait-il pu agir autrement?

## 57. — Petites causes, grands effets.

Il n'y a pas longtemps de cela, un homme très riche mourut en laissant toute sa fortune à un seul héritier ou légataire universel, mais à charge pour ce dernier de distribuer certains legs fixés par le testateur à des héritiers collatéraux<sup>1</sup>.

Le testament, rédigé par un notaire, contenait entre autres dispositions la suivante : « Je n'oublie pas mes cousins un tel et un tel : (ici l'énumération de ces heureux cousins, au nombre de cinq). Je lègue à chacun *d'eux* cent mille francs. »

1. *Collatéraux* : on appelle ainsi les parents hors de la ligne directe.

---

Cette disposition était claire; chaque cousin devait avoir cent mille francs. Seulement, au lieu d'écrire : « Je lègue à chacun *d'eux* cent mille francs, » le notaire avait écrit : « Je lègue à chacun *deux* cent mille francs. » Il en résulta un formidable procès entre le légataire universel et les cousins, qui eurent gain de cause. L'apostrophe oubliée coûta donc à l'héritier principal cinq cent mille francs, un demi-million!

Voilà une apostrophe chère, direz-vous, enfants, et si chacune de celles que nous oublions... Celles que vous oubliez ne vous sont pas comptées à ce prix; sans cela il vous faudrait la fortune d'un milliardaire pour les payer! Mais notre intention n'est pas de vous quereller au sujet des fautes d'orthographe dont vous êtes probablement coutumiers, ni de vous inviter d'une manière toute spéciale à appliquer votre esprit aux minuties grammaticales. Non, nous voudrions simplement vous mettre en garde contre *toutes* les négligences, de quelque nature qu'elles soient.

Sans être notaire, on peut oublier une *apostrophe* dans bien des cas, autrement dit, se rendre coupable d'une erreur, d'une omission légère en apparence, mais entraînant les conséquences les plus graves. Citons quelques exemples entre mille.

Un enfant, avant de partir pour l'école, se contente d'inventorier<sup>1</sup> sommairement le contenu de sa serviette ou de son cartable; une fois en classe, il s'aperçoit au moment du premier devoir écrit qu'il a laissé son porte-plume à la maison. Pour tâcher de s'en procurer un autre, il dérange plusieurs camarades, s'attire d'abord un rappel à l'ordre du maître, puis une admonestation, enfin il est obligé de confesser sa faute, et l'aventure se termine par une mauvaise note, voire par une punition. C'est une journée gâtée dès son début *pour une apostrophe oubliée!*

---

1. *Inventorier*, faire un inventaire, c'est-à-dire, dans ce cas, passer en revue, article par article, tous les objets.

---

Dans un examen ou dans un concours, un candidat, pourtant intelligent et capable, résout à la hâte un problème qu'il juge facile. Précipitation funeste : une virgule, une toute petite virgule n'occupe pas la place qu'exigeait la solution. D'où échec lamentable. C'est encore l'apostrophe !

Vous connaissez tous l'histoire de ce cavalier qui, avant de partir en voyage, négligea de faire remettre le clou manquant à un fer de son cheval. Il en résulta pour lui une foule de désagréments, entre autres celui de rester en route. Toujours l'apostrophe !

Que pensez-vous de la mésaventure suivante dont fut victime un brave homme de charretier ? Il venait de charger un tombereau de sable extrait péniblement du lit d'une rivière à sec. Après avoir essuyé du revers de la main son front ruisselant de sueur, il prend son fouet, rassemble les rênes de ses deux chevaux, et pousse un hue ! énergique. L'attelage part brusquement, mais la secousse imprimée au véhicule en fait basculer la caisse et toute la charge se trouve répandue. Avant de remplir de sable son tombereau, le charretier n'avait pas fixé la clavette destinée à en retenir la caisse à bascule. Maudite apostrophe !

Admirez cette alerte fermière courant au potager pour chercher des légumes. Sa provision terminée, elle retourne à la maison sans pousser la claire-voie qui ferme le jardin. Un instant après, on entend des clameurs indignées. Qu'est-ce donc ? Le potager est envahi par les animaux de la ferme ! Le jeune pâtre a beau gratifier de coups de bâton et d'injures variées les bêtes gourmandes, il y aura de sérieux dégâts ; le fermier ne sera pas content, ce soir, et sa femme devra subir un discours sévère sur l'importance de l'apostrophe.

A table, toute la famille est réunie autour d'un plat dont le fumet est des plus alléchants. « Vous allez m'en dire des nouvelles, s'écrie la ménagère, en servant son

---

monde; j'y ai mis tous mes soins! Mais quoi? Vous ne me félicitez pas? Voyons que j'y goûte à mon tour. Ah! quelle fadeur! Dieu! j'ai oublié de saler! » Tant pis, madame, tant pis! Un cordon bleu, vraiment digne de ce nom, ne néglige jamais l'apostrophe, non, le sel.

Voici qui est plus grave. L'aiguilleur du chemin de fer, dans sa cabine, a l'oreille au guet du matin au soir et, lorsqu'il « est de nuit », du soir au matin. Les coups de sifflet des locomotives constituent pour lui un langage très clair auquel il doit répondre en ouvrant la voie demandée. Or une nuit, quoique ne dormant pas, il a une distraction d'une seconde et aiguille l'express sur une voie où arrive en sens inverse un train bondé de voyageurs. Le choc inévitable se produit : il y a un écrasement terrible des deux masses jetées avec furie l'une contre l'autre, il y a des membres brisés, des corps broyés, il y a calamité tragique dans la nuit sombre!

Ah l'apostrophe! l'apostrophe! Qu'on vienne dire ensuite que c'est chose négligeable et bonne tout au plus à intéresser un grammairien à l'esprit étroit!

Certains ne prétendent-ils pas que le désastre de Waterloo fut dû en grande partie à l'oubli d'un rien, d'une apostrophe? Napoléon avait tout disposé, tout prévu, tout examiné pour s'assurer le succès. Un simple détail avait échappé à son regard d'aigle, l'existence du chemin creux d'Ohain. Or, des escadrons entiers d'« hommes géants » montés sur « des chevaux colosses » vinrent rouler pêle-mêle dans ce ravin, se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans le gouffre!

Pour ne pas rester sous la pénible impression de ces catastrophes, terminons par une touchante anecdote.

Une impératrice de Russie (1), bonne et compatissante, s'intéressait au sort d'un malheureux père de famille, condamné pour une faute légère à la déportation en

---

(1) La mère du tsar Nicolas II.



---

Sibérie. Elle demanda la communication du dossier. On le lui présenta avec cette mention écrite de la propre main du tsar : « Grâce impossible exiler en Sibérie. »



L'impératrice douairière Marie, mère du tsar Nicolas II.

La souveraine trouva dans son cœur l'ingénieux moyen de modifier cet arrêt d'ordinaire irrévocable, et cela sans rien ajouter ni rien retrancher à la phrase de son impérial époux. Elle se contenta de ponctuer ainsi la terrible sentence : « Grâce ; impossible exiler en Sibérie » (1).

---

(1) Si la phrase du tsar eût été ponctuée, le changement de sens n'aurait pas pu s'opérer ainsi.

Au moyen d'un point et virgule, elle rendit à la liberté et à sa famille un infortuné voué aux dures souffrances du plus cruel exil.

Tout cela ne nous enseigne pas seulement que l'apostrophe et les signes de ponctuation ont été inventés pour qu'on les utilise et *qu'on les mette à leur place*, mais encore que les plus petites causes peuvent avoir de grands effets et les fautes légères de graves conséquences.

**Réflexion.** — *Appliquons notre esprit à bien faire tout ce que nous faisons.*

---

**Questionnaire.** — ConteZ l'histoire de l'apostrophe oubliée dans le testament. — Celle de l'écolier qui a oublié son porte-plume. — Celle du candidat étourdi dans un examen. — Narrez la mésaventure du charretier. — Celles de la fermière et de la ménagère oublieuses de l'apostrophe. — Parlez de l'oubli plus grave de l'aiguilleur. — Enfin, rappelez l'histoire de l'impératrice et du condamné à l'exil. — Quelle leçon comportent tous ces faits?

**Devoir écrit.** — Racontez une histoire que vous connaissez, dans laquelle une simple négligence (l'oubli de l'apostrophe) aura eu de graves conséquences. — Si vous ne connaissez pas une « histoire vraie », inventez-en une.

---

## 58. — Travail manuel et considération\*.

*Aimez les métiers, le mien et les vôtres.  
On voit bien des sots, point de sot métier;  
Et toute la terre est comme un chantier  
Où chaque métier sert à tous les autres,  
Et tout travailleur sert le monde entier.*

J. AICARD.

On raconte que Rodolphe de Habsbourg, ayant vu près de Bâle un tanneur qui faisait sécher ses peaux, lui dit en riant : « Je suis sûr que tu aimerais mieux avoir 4 000 marcs<sup>1</sup> de revenu.

— Je les ai, sire, répondit le tanneur, » et il invita le roi à sa table et le reçut somptueusement en vêtements de cérémonie.

---

<sup>1</sup> *Marc*, monnaie d'or ou d'argent dont la valeur varie selon les pays. Le *marc*, en Allemagne, vaut 1 fr. 25.

« Comment, dit le roi étonné, étant riche, peux-tu faire un si sale métier ? »

— Sire, c'est par ce métier infect que je suis devenu riche ; comment ne l'aimerais-je pas et n'en serais-je pas très fier ? »

Est-il de nos jours, plus d'un siècle après la nuit célèbre du 4 août 1789, beaucoup d'ouvriers qui tiendraient le langage du tanneur de Bâle ? On peut en douter, tant est profondément enraciné en nous, Français, le vieux préjugé contre le travail manuel.

« L'étrange prestige n'est point effacé qui fait considérer comme étant presque de races différentes l'homme au chapeau de soie et l'homme à la casquette, l'homme à la blouse et l'homme au paletot, l'homme à la poitrine enrubbannée et l'homme à la boutonnière bée. Le moindre saute-ruisseau<sup>1</sup> se croit, sur l'échelle sociale, perché de plusieurs degrés au-dessus du maçon, du couvreur et du charpentier. Le premier venu des gratte-papier, du haut de son rond-de-cuir, contemple dédaigneusement le forgeron, le menuisier et le cordonnier. Parce que son outil est moins lourd que le rabot, le marteau ou l'alêne, il a l'idée saugrenue<sup>2</sup> qu'il exerce une profession plus respectable...

Et notez bien, s'il vous plaît, que, volontiers, sur ce point, l'ouvrier manuel est le complice de l'autre. Beaucoup de braves gens du peuple, de cultivateurs, prêts à revendiquer pour eux seuls, à tort d'ailleurs, le beau titre de « travailleurs », voudront quand même, eux farouches citoyens, faire de leurs fils des « messieurs (1). »

Ce sot préjugé est digne du temps de la vieille monarchie où l'on regardait le travail manuel comme dégradant et vil, mais il ne devrait pas subsister dans une république démocratique comme la nôtre.

---

(1) LE TEMPLIER.

---

1. Saute-ruisseau, petit clerc chargé des courses dans une étude d'huissier, de notaire ou d'avoué. — 2. Saugrenue, absurde, ridicule.

Sous ce rapport, l'Amérique nous est bien supérieure. Il n'est pas rare de voir chez nos voisins d'au delà de l'Océan des étudiants se faire, pendant les vacances, garçons de café ou d'hôtel, cochers de fiacre, conducteurs de tramways, placiers, etc.

On a même vu des étudiants de la section de l'art de l'ingénieur passer leurs vacances à bord de transatlantiques en qualité de chauffeurs, graisseurs, nettoyeurs.

Tous ces jeunes gens veulent, les uns gagner de quoi payer leurs frais d'études durant l'année scolaire, les autres saisir l'occasion de se perfectionner dans la mécanique. Nul d'entre eux ne croit déroger<sup>1</sup> et ils ne sont pas diminués d'un degré dans l'opinion publique, au contraire.

Il ferait beau s'aviser d'agir de la sorte en France!

Depuis plus de trente ans que nous sommes en république, nous avons eu un nombre respectable de ministres, et pas un, nous pouvons en être certains, n'aurait pu agir comme le fit dernièrement le ministre des Travaux publics de Russie, le prince Chilkoff.

Il voyageait en train spécial. Pendant un arrêt, le prince descendit de son wagon-salon et, tout en arpentant le quai de la gare, il arriva jusqu'à la locomotive où il reconnut dans le mécanicien une vieille connaissance.

« Bonjour, Petrova, lui dit le prince, c'est vous qui nous conduisez aujourd'hui?

— J'ai cet honneur, Excellence.

— Eh bien ! donnez-moi donc la main pour m'aider à monter sur votre machine, je ferai le parcours avec vous. »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Une fois sur la locomotive, le ministre emprunte la blouse du mécanicien, met la main aux appareils et conduit avec une véritable dextérité le train jusqu'à la station suivante.

---

1. *Déroger*, faire quelque chose d'indigne, qui diminue la noblesse ou la dignité que l'on croit avoir.



Là, il descend, non sans avoir serré la main au mécanicien et au chauffeur et réapparaît, le visage noirci par la fumée, dans son wagon-salon, où il demande aux nombreux fonctionnaires faisant partie de sa suite :

« Eh bien, messieurs, vous ai-je bien conduits? »

Et le ministre était enchanté de n'avoir pas oublié l'art si difficile et si périlleux de diriger un train de chemin de fer.

Où avait-il appris cet art? demanderez-vous. Dans sa jeunesse, quoique prince, il entra comme apprenti dans le service des chemins de fer et il fut successivement chauffeur, mécanicien, chef de train, ingénieur.

Faudra-t-il que les autres peuples nous donnent encore longtemps des leçons pour nous aider à vaincre nos ridicules préjugés contre le travail manuel?

---

**Note.** — *Considération attachée au travail manuel.* De la dignité personnelle chez l'ouvrier, une conduite régulière, une parfaite honorabilité, une application constante à bien faire même les besognes les plus modestes, tout cela contribue à la considération qui s'attache chaque jour davantage au travail manuel. Et ce qui doit augmenter cette considération, c'est le réel courage que montrent parfois les travailleurs. Par exemple, les ouvriers qui ont percé le tunnel du Simplon (20 kilom.) avaient au-dessus d'eux une montagne de 2 135 mètres d'épaisseur. La température y atteignait jusqu'à 60 degrés de chaleur! A chaque instant des sources d'eau presque bouillante inondaient le chantier. Les plus humbles travailleurs qui ont contribué à vaincre d'énormes difficultés pour mener à bien cette œuvre merveilleuse ont donc fait preuve d'une véritable bravoure. Et cette bravoure-là vaut bien celle qui consiste à tirer le fusil ou le canon sur un champ de bataille.

**Questionnaire.** — Rappelez l'anecdote du prince Rodolphe et du teneur. — De nos jours n'a-t-on pas encore une tendance à mépriser le travail manuel? — Pourquoi? — Les ouvriers ne sont-ils pas complices de ce ridicule préjugé? — Les Américains ont-ils les mêmes idées que les Français en la matière? — Que font certains de leurs étudiants? — ConteZ ce que fit le prince russe Chilkow pendant un voyage en chemin de fer. — Quelles réflexions vous suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — Imaginez un dialogue entre deux jeunes gens, fils d'artisans. L'un se prépare à une profession manuelle (dire laquelle), l'autre aspire à devenir fonctionnaire. Ils discutent sur l'honorabilité de leur future profession. Faites-les parler.

---

## 59. — La Troisième République.

Le 2 septembre 1870, à 4 heures du soir, un télégramme est remis à l'impératrice Eugénie. Il contenait ces mots :

*L'armée est défaite et captive ; moi-même, je suis prisonnier.*

NAPOLÉON.

Le 1<sup>er</sup> septembre, en effet, un mois et demi après la déclaration de guerre\* à la Prusse, Napoléon III se rendait à l'ennemi, à Sedan, avec une armée de 80 000 hommes ; c'étaient nos meilleures troupes. Il livrait en même temps 20 drapeaux, 553 canons et 66 000 fusils. Dans cette journée, notre armée s'était montrée digne de la France ; il n'y eut de honte que pour le gouvernement impérial dont l'impéritie avait rendu possible cette catastrophe inouïe.

Le lendemain, 3 septembre, la nouvelle de cet épouvantable désastre se répandit dans Paris. Aussitôt un souffle de colère et d'indignation souleva la population.

« Déchéance ! Déchéance ! » criaient des bandes furieuses en parcourant les boulevards.

La Chambre des députés fut convoquée d'urgence et se réunit à 1 heure du matin. Séance lugubre. Une tristesse inexprimable et la plus vive angoisse patriotique étreignent les cœurs. Au milieu d'un silence de mort, Jules Favre monte à la tribune et de sa voix d'airain lit la proposition de déchéance :

*Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie sont déclarés déchus du pouvoir que leur a conféré la Constitution.*

L'Assemblée était composée en grande majorité de députés bonapartistes, et néanmoins il n'y eut qu'une protestation, une seule !

Dans la soirée du 4, on proclama la République à l'Hôtel de ville, comme en 1848, et on nomma un gouvernement provisoire qui prit le nom de *Gouvernement de la Défense nationale*.

Cette fois, la province précéda Paris : Lyon, Bordeaux,

---

Versailles et Marseille avaient proclamé la République avant la capitale.

En tombant, l'Empire laissait la France ouverte à l'ennemi et dans une situation désespérée. Déjà les Prussiens croyaient n'avoir plus qu'une promenade militaire à faire pour arriver jusqu'à Paris.

Ils comptaient sans la jeune République, qui allait leur disputer le sol national avec une énergie farouche : Gambetta fut l'âme de la résistance. « Pour exécuter la tâche formidable qu'il assumait, pendant que la patrie semblait perdue, pour faire jaillir de terre, en quelques mois, 600 000 hommes tout armés, tout équipés, et qui surent mourir, il lui fallut plus que de l'audace, plus qu'une énergie indomptable, plus qu'une volonté de fer, il lui fallut la passion, le culte, la folie sublime de la patrie.

« Cette patrie, Gambetta l'aima plus qu'un enfant aime sa mère, il l'aima éperdument, exclusivement (1). »

Inclinons-nous en passant devant cette grande figure, vouons-lui au fond de nos cœurs une inaltérable gratitude.

Mais le patriotisme ne peut suppléer à tout.

Après l'armée perdue à Sedan, la France ne possédait plus qu'une armée, celle de Metz, que Bazaine tenait dans une criminelle inaction, en attendant qu'il la livrât sans combattre comme l'empereur avait livré la sienne. Nous n'avions ni fusils, ni canons, ni officiers, ni soldats exercés. Les armées qu'on improvisa, composées de troupes braves jusqu'à l'héroïsme, mais dépourvues d'instruction militaire et inaguerries, ne pouvaient résister à la forte organisation des puissantes armées allemandes.

La France devait être vaincue : elle le fut malgré sa prodigieuse résistance patriotique, dont Paris donna le plus bel exemple en soutenant un siège aussi cruel que long.

---

(1) Discours de J. FERRY à l'inauguration de la statue de Gambetta, à Cahors, le 14 avril 1884.

Par le traité de Francfort (10 mai 1871) nous dûmes payer aux Allemands *cinq milliards* de francs, leur abandonner l'Alsace moins Belfort, une partie de la Lorraine et Metz.

Sans parler des pertes d'hommes, « voilà ce que coûtait à la France la folle équipée de Napoléon III ! »

---

**Note.** — *Guerre de 1870.* Le 15 juillet 1870, dans une mémorable séance du Corps législatif, M. Thiers s'opposa énergiquement à la déclaration de guerre avec la Prusse. « Messieurs, s'écria-t-il, chacun de nous doit prendre la responsabilité de ses actes. Quant à moi, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai pris la responsabilité de la guerre. Offensez-moi, insultez-moi, je suis prêt à tout subir pour défendre le sang de mes concitoyens que vous allez verser imprudemment. » Il fut hué; la Chambre l'appela « traître », « vendu » et vota la guerre. Hélas ! les événements ne tardèrent pas à donner raison à Thiers. L'illustre homme d'État devait avoir, un peu plus tard, l'honneur de délivrer le territoire français des ennemis qui l'occupaient encore après le traité de paix.

**Questionnaire.** — Que savez-vous de la honteuse capitulation de Sedan? — Quel effet produisit la nouvelle à Paris? — Que fit la Chambre des députés dans la séance de nuit du 3-4 septembre? — Quand fut proclamée la République à Paris? — En province? — Dans quelle situation l'Empire laissait-il la France? — Que fit Gambetta pour la défense de la patrie? — De quelle trahison fut victime la France? — Quel bel exemple donna Paris? — Qu'a coûté à la France la guerre de 1870? — Quelles réflexions vous suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — Faites à votre manière l'éloge de Gambetta (quinze à vingt lignes).

---

## 60. — La Troisième République (Suite).

Ce dont il faut s'émerveiller, c'est que la République n'ait pas sombré dans cette effroyable tourmente. Sans doute, elle dut beaucoup son salut à l'habileté et au mérite des citoyens illustres qui la dirigeaient, mais elle le dut surtout à la division, à la divergence d'opinions de ceux qui voulaient sa perte.

L'Assemblée nationale élue le 8 février 1871 n'était rien moins que républicaine. La majorité se composait de trois partis : légitimistes, orléanistes, bonapartistes, à peu près unis lorsqu'il s'agissait de combattre la Répu-



---

blique, mais divisés en ce sens que chacun d'eux voulait rétablir la monarchie à son profit.

Habilement conduits par Thiers et Gambetta, les républicains profitèrent de cette désunion pour faire voter à cette assemblée, en majorité réactionnaire, la constitution\* républicaine de 1875 qui nous régit encore.

Depuis, les monarchistes ont bien essayé à nouveau de renverser la République ; mais celle-ci, défendue par les bulletins de vote du peuple, qui la voulait, a définitivement triomphé de ses ennemis.

Et le peuple a eu raison de défendre la République, car par elle il contribue au gouvernement et à l'administration du pays.

En effet, les conseillers municipaux dans la commune, les conseillers généraux dans le département, les députés et les sénateurs dans l'État sont tous les élus du peuple et, pour la plupart, les enfants du peuple.

Aussi notre République — et ce sera là son éternel honneur — a fait de l'instruction du peuple sa constante préoccupation.

Elle a couvert le territoire français d'écoles bien installées, souvent luxueuses, où des millions d'enfants vont recevoir gratuitement « le pain intellectuel ». Pleine de sollicitude pour le sort des faibles, la République a réglementé le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans l'industrie, pour sauvegarder leur santé et leur vie (1).

La durée de la journée de travail pour les ouvriers adultes a diminué ; les salaires ont augmenté. Une loi (2) sur les accidents assure une indemnité aux ouvriers victimes d'accidents dans leur travail. Enfin, il y aura bientôt des *retraites ouvrières*.

La troisième République a donné un développement

---

(1) Loi de 1892. — (2) Loi de 1898.

considérable à toutes les œuvres d'assistance sociale, de solidarité humaine : *crèches, dispensaires* où les petits des parents pauvres sont soignés ; *service des enfants assistés* pour les infortunés privés de famille ; *bureaux de bienfaisance, assistance médicale, sanatoriums, hôpitaux, asi-*



Entrevue de Peterhof, entre le tsar Nicolas II et Félix Faure, président de la République française.

*les de nuit, chauffoirs publics, soupes gratuites* pour tous ceux à qui la vie est dure.

Sous l'Empire, le service militaire durait sept ans ; il prenait les plus belles années de la vie d'un homme, brisait la carrière de quiconque n'avait pas de quoi acheter un remplaçant. La République l'a réduit à *deux ans* et a créé une armée *vraiment nationale* où *tout le monde est soldat*.

Enfin, la troisième République a reconstitué par de formidables travaux la défense du pays.

Sous son égide, la France calme, forte et libre, n'a l'intention de provoquer personne, sachant que la guerre

est le pire des fléaux, mais elle est toujours prête à se défendre si on l'attaquait.

Au siècle dernier, la République française était considérée en Europe comme un brandon de discorde, un trouble-fête du genre humain. Aussi toutes les puissances se jetèrent sur elle pour l'exterminer. Aujourd'hui, cette même République donne l'exemple de l'esprit pacifique à la vieille Europe, jadis toujours en armes.

Les rois et les empereurs la gratifient d'aimables sourires, ne dédaignent pas de s'en faire une « alliée et amie » et l'honorent souvent de leurs visites.

Et quand notre Président va rendre ces visites courtoises, on l'accueille dans les pays monarchiques avec une magnificence et un enthousiasme des plus flatteurs dont il nous est permis d'être légitimement fiers.

Espérons, jeunes amis, que lorsque vous serez électeurs à votre tour, vous saurez choisir des représentants dignes de continuer à présider aux destinées de la République, capables de maintenir ses traditions glorieuses et, s'il est possible, de rendre plus effective encore l'application de son admirable devise :

**LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.**

---

**Note.** — *Constitution de 1875.* Elle fut votée après de très longues délibérations et à une voix de majorité seulement, ce qui ne l'a pas empêchée de subsister et de contribuer depuis au développement des institutions républicaines. Cette constitution décidait que le pouvoir exécutif appartiendrait à un président de la République, celui-ci élu pour sept ans par le Sénat et la Chambre des députés réunis en congrès. Elle donnait le pouvoir législatif au Sénat et à la Chambre des députés.

**Questionnaire.** — A qui et à quoi la France dut-elle son salut en 1870-1871 ? — Quelle est la date de la constitution actuelle ? — Grâce à qui la République a-t-elle subsisté ? — Comment le peuple contribue-t-il au gouvernement du pays ? — Résumez l'œuvre de la troisième République. — Pourquoi la troisième République a-t-elle plus de prestige que ses deux devancières ? — Quel est donc le devoir du suffrage universel ? — Quels égards témoigne l'Europe à la République française ?

**Devoir écrit.** — En votre présence, on a dit du mal de la troisième République : prenez sa défense.

---

## 61. — Justice tardive.

Un homme fut, qui a honoré grandement la démocratie dont il était sorti, et la France qu'il aimait de toute son âme. Ministre de la Guerre de la Défense nationale, puis député, président de la Chambre, enfin président d'un « grand ministère », partout et toujours il n'eut d'autre but que de servir la République, qu'il avait fondée avec Thiers, et de travailler à la prospérité de son pays.

Nous avons nommé Gambetta.

Cependant ce n'est pas impunément que le cher grand homme exerça le pouvoir. Il eut constamment à lutter contre une formidable coalition de rancunes et, à la fin, il succomba sous un ouragan de calomnies\*.

Les impérialistes et les royalistes lui en voulaient d'avoir réduit à l'impuissance les vieux partis. On ne se gênait pas pour l'accuser tout haut d'avoir fait une fortune scandaleuse, de mener une vie de nabab<sup>1</sup> dans sa « somptueuse villa » des Jardies, à Ville-d'Avray. On fouillait sa vie privée, on lui découvrait des vices coûteux ; ses détracteurs s'en allaient répétant que « si nos soldats avaient eu des semelles de carton pour patauger dans les boues glacées du Mans ou de Villersexel, c'était afin que le dictateur<sup>2</sup> fumât de bons cigares et eût le ventre plein ».

Et ses amis n'essayaient même pas de le défendre. Ils finissaient par trouver encombrante la personnalité du tribun<sup>3</sup> qui, depuis douze ans, dominait la scène. Ils n'auraient consenti pour rien au monde à le calomnier eux-mêmes ; mais puisque d'autres s'en chargeaient, ils feignaient de ne rien voir, de ne rien entendre et, lâche-

---

1. *Nabab* (vie de), vie de personne très riche. Un nabab est un prince indien. — 2. *Dictateur*, celui qui est investi d'une autorité sans contrôle, presque absolue. — 3. *Tribun*, orateur qui soutient le peuple pour gagner sa faveur et le dominer.



ment, ils laissaient faire et s'accomplir l'œuvre infâme.

Or voici une lettre, publiée seulement en 1904, que Gambetta écrivit à son père le 6 juillet 1882, c'est-à-dire six mois après sa chute du pouvoir et cinq mois avant sa mort :

« Mon cher père,

« J'ai reçu tes bonnes lettres, je t'en remercie, et si je ne t'écris pas plus souvent, c'est le temps qui me manque ; je n'ai jamais, même au pouvoir, été plus accablé de besognes de toute espèce,

J'espère d'ici quelques semaines pouvoir te faire passer une petite somme, je travaille dans ce but ; mais les temps sont devenus très durs pour moi. Quand maman sera ici, je tâcherai de lui mettre aussi quelque chose dans l'escarcelle <sup>1</sup> ; la bonne volonté ne m'a jamais manqué, mais je n'ai jamais su compter et j'ai beaucoup sacrifié aux exigences, aux mille contributions de ma vie publique ; j'en ai toujours été récompensé par l'ingratitude ou la trahison. N'importe, je ne regrette rien, n'ayant jamais agi que dans l'intérêt supérieur de mon parti. Le jour de la justice viendra tôt ou tard ; s'il ne se lève qu'après ma mort, je n'en aurai nulle rancune, nul dépit. J'ai confiance dans l'histoire, et quand c'est d'elle seule qu'on attend le jugement suprême, les diffamations, les calomnies passent sans vous effleurer ; et puis, il y a pour la conscience d'un honnête homme un si haut plaisir dans le mépris des hommes, que cela suffit pour tout supporter sans faillir, pourvu que le but soit atteint.

Je t'embrasse en fils dévoué. »

LÉON GAMBETTA.

Et lorsque, le dernier jour de cette même année, la mort eut fait son œuvre, lorsque la foule des amis, des

1. *Escarcelle*, synonyme de bourse. L'escarcelle était une grande bourse que l'on portait à la ceinture.

indifférents, des curieux, put passer à travers l'humble maisonnette où Gambetta allait chercher quelquefois un



Monument de *Gambetta* (groupe principal)

Par Aubé; place du Carrousel,  
à Paris. — Phot. Neurdein.

peu de repos, tout le monde s'aperçut soudain que les murs en étaient nus, que les plafonds en étaient bas, que le salon et la chambre étaient carrelés, qu'il n'y avait

là qu'un lit pour le sommeil et une table pour le travail.

Et alors, peu à peu, justice se fit. On sut que le dictateur n'avait jamais eu d'argent à lui, qu'il distribuait à ses pauvres tout ce qu'il possédait, que son seul luxe était de porter au plastron de sa chemise, quand il prési-



*Les Jardies, maison de Gambetta, à Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).*

dait les séances de la Chambre, trois petits boutons d'or que lui avait offerts timidement un de ses amis, un jour, afin que sa tenue ne donnât prise à aucune critique...

Néanmoins nous avons si peu de goût pour les choses toutes simples et vraiment grandes, qu'un reste de légende encore a subsisté.

Il faut lire cette lettre où il promet à son vieux père « une petite somme » dans quelques semaines, pour restituer à Gambetta sa vraie physionomie et pour achever enfin la calomnie misérable et infâme dont il a été trop longtemps la victime.

Ch. LAURENT.

**Note. — Calomnie.** « La calomnie, monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien, et nous avons ici des gens d'une adresse !... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille et *piano, piano*, vous le glisse à l'oreille adroitement.

Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, je ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ? »

BEAUMARCHAIS (*Le Barbier de Séville*).

**Questionnaire.** — Quelles fonctions a remplies Gambetta en servant la République ? — Quels furent ses calomniateurs ? — Que lui reprochaient-ils ? — Le grand homme fut-il défendu par ses amis ? — Résumez la lettre de Gambetta à son père. — Comment cette lettre prouve-t-elle que Gambetta avait été calomnié ? — Quelle réflexion vous suggère cette lecture ?

**Devoir écrit.** — Avez-vous été une fois au moins victime ou témoin d'une calomnie ? Racontez dans quelles circonstances et terminez par une réflexion.

## 62. — Les Trois Houilles.

**Préjugé de jadis.** — Au moyen âge, l'Église interdisait l'usage de la houille comme combustible provenant de l'enfer. Au xvi<sup>e</sup> siècle, de graves docteurs l'excommunièrent en Sorbonne<sup>1</sup> pour « cause de vapeurs malignes et sulfureuses ». D'après une ordonnance royale, défense était faite aux maréchaux de s'en servir sous peine d'amende et de prison. Au xvii<sup>e</sup> siècle, quelques intrépides se hasardèrent à user du dangereux combustible, mais ils s'en cachaient comme d'une mauvaise action et redoutaient fort qu'on les accusât d'entretenir des rapports avec le diable.

A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle encore, malgré la rareté et le prix élevé du bois, très peu de gens osaient brûler du charbon de terre.

Le xix<sup>e</sup> siècle s'est enfin affranchi de ce ridicule préjugé,

---

1. Sorbonne, fameuse école de théologie de l'Université de Paris, fondée en 1257 par Robert de Sorbon ; aujourd'hui, on appelle Sorbonne le siège des cours publics des facultés de l'Université de Paris.



---

et on peut dire qu'il a été le siècle du charbon de terre ou de la *houille noire*.

Aujourd'hui, tout le monde sait que la houille est une substance minérale qui n'a rien de surnaturel et que l'on classe parmi les charbons fossiles<sup>1</sup>. On sait aussi quelle est son origine : des végétaux divers, des forêts entières enfouis plus ou moins profondément dans la terre se sont carbonisés lentement à l'abri de l'air et, prétendent certains savants, sous l'influence d'un microbe spécial.

Il existe à la surface du globe un million de kilomètres carrés de gisements houillers. L'Europe n'en détient guère que 20 000 kilomètres carrés. C'est dire que la houille est destinée à rester encore le combustible indispensable, la condition première de toute métallurgie, de toute vie industrielle.

Cependant, au train où vont les choses, il est de toute évidence que les mines finiront par s'épuiser.

En prévision de cet épuisement, lointain encore, mais inévitable, et pour le retarder le plus possible, les savants ont trouvé le moyen de diminuer la consommation du charbon. Ils ont eu recours à la *houille blanche* et à la *houille verte*.

On appelle houille blanche les glaciers, les sommets neigeux des hautes montagnes qui, pendant l'été, donnent naissance à une multitude de torrents.

Quant à la houille verte, ce n'est autre chose que le réseau des fleuves, des rivières et des ruisseaux. A elle seule, la France en possède une longueur de plusieurs milliers de kilomètres répartie sur tout son territoire.

Houille des torrents ? Houille des rivières ? Ne soyez point étonnés, amis lecteurs, lisez plutôt.

Vous savez que les machines à vapeur de toute sorte — leur nombre en est incalculable — sont chauffées

---

1. *Fossile*, se dit des débris de plantes et d'animaux que l'on retrouve dans les terrains d'origine ancienne.

---

presque exclusivement à la houille; dont elles font une énorme consommation. Vous savez aussi que le gaz, qui éclaire les rues et les maisons des villes, est extrait du charbon de terre. Eh bien ! la houille blanche et la houille verte sont en train de se substituer à la houille noire



La houille blanche. — Le Nant de Saint-Claude (Savoie).

pour mettre les machines en mouvement et fournir une lumière plus éclatante que celle du gaz, et voici comment :

Les chutes d'eau, le courant des rivières constituent une puissance naturelle, une force motrice considérable que l'on a longtemps utilisées sur place seulement, mais que l'on a dû abandonner parce que leur éloignement des voies de communication nuisait au développement

---

de l'industrie (moulins, scieries mécaniques, corderies, filatures, fonderies).

Or, aujourd'hui, au moyen de machines électriques appelées *dynamos*\*, on arrive à transformer la force motrice des chutes d'eau, et, à l'aide de câbles conducteurs, on la transporte à de grandes distances.

Pour cela, on installe près d'une chute d'eau ou d'une rivière une dynamo qui, mise en mouvement par le courant ou par la pression de l'eau, produit de l'énergie électrique. Cette énergie électrique est transmise à une deuxième dynamo plus ou moins éloignée, laquelle distribue à son tour de la lumière ou de l'énergie mécanique servant à actionner des machines-outils.

C'est ainsi que l'on a utilisé la puissance du cours de l'Oise, de Creil à Paris, 55 kilomètres.

La grande papeterie de Moutiers, près de Grenoble, est actionnée par un moteur électrique fonctionnant à l'aide du courant fourni par une dynamo génératrice située à 5 kilomètres de la papeterie, dans une gorge étroite. Une colonne d'eau de 70 mètres, fournie par le torrent Doménen, met en mouvement la dynamo génératrice, d'une puissance de 300 chevaux-vapeur\*.

En Amérique, les usines hydro-électriques<sup>1</sup> ont une puissance énorme. Elles transmettent un approvisionnement considérable de force et de lumière à des distances de 100, 200, voire de 400 kilomètres.

A Morancy, dans l'Aisne, des usines hydro-électriques distribuent de l'électricité à un grand nombre de cultivateurs pour éclairer les fermes, actionner les batteuses, les concasseurs, les presseurs, ainsi que la plupart des machines agricoles.

Dans tout le plateau central, notamment en Auvergne, on a établi des barrages sur les cours d'eau pour créer de

---

1. *Hydro-électriques* (usines), usines où l'électricité est engendrée par la force de l'eau.

puissantes chutes. Celles-ci produisent une quantité prodigieuse d'énergie électrique qu'emploient les industries urbaines et que ne tarderont pas à utiliser les industries rurales : meunerie, scierie, brasserie, charronnerie, menuiserie, maréchalerie, etc. Le labourage électrique existe en Allemagne et aux États-Unis. Il ne tardera pas à se propager en France.

Le mouvement ne fait que commencer ; il va se généraliser rapidement, et l'on peut prévoir l'époque prochaine où, grâce à la houille blanche et à la houille verte, nous assisterons à une transformation complète de la petite industrie rurale, à une rénovation totale des conditions de la vie du paysan.

**Notes.** — *Dynamo* Les dynamos sont des machines transformant l'énergie mécanique (par exemple, une chute d'eau) en énergie électrique. Il existe déjà une variété considérable de types de dynamos. — *Cheval-vapeur*. On appelle ainsi la force capable d'élever en une seconde un poids de 75 kilogrammes à une hauteur de 1 mètre. On dit aussi *cheval dynamique*.

**Questionnaire.** — Parlez des préjugés de jadis au sujet de la houille noire. — Qu'est-ce que la houille en réalité? — Quelle surface occupent les gisements houillers? — Qu'appelle-t-on houille blanche? — Houille verte? — Comment ces deux houilles se substituent-elles à la houille noire pour l'éclairage et la mise en mouvement des machines? — Citez des exemples d'application à l'industrie de l'énergie électrique engendrée par les houilles blanche et verte.

**Devoir écrit.** — Imaginez une ferme modèle où tous les travaux se feraient à l'électricité. Faites-en la description et dites comment la maison serait plus habitable, le travail plus aisé, réalisé à moins de frais et sans fatigue.

### 63. — Guerre civile.

La foule était tragique et terrible ; on criait :  
 « A mort ! » Autour d'un homme altier<sup>1</sup>, point inquiet,  
 Grave ! et qui paraissait lui-même inexorable<sup>2</sup>,  
 Le peuple se pressait : « A mort le misérable ! »  
 Et lui semblait trouver toute simple la mort.  
 La partie est perdue, on n'est pas le plus fort,

1. *Altier*, orgueilleux, hautain. — 2. *Inexorable*, inflexible, impitoyable.



On meurt, soit. Au milieu de la foule accourue,  
 Les vainqueurs le traînaient de chez lui dans la rue.  
 « A mort l'homme! » — On l'avait saisi dans son logis!  
 Ses vêtements étaient de carnage rougis;  
 Une femme le prit au collet : « A genoux!  
 C'est un sergent de ville. Il a tiré sur nous!  
 — C'est vrai, dit l'homme. — A bas! à mort! qu'on le fusille,  
 Dit le peuple. — Ici! Non! Plus loin! A la Bastille!  
 A l'arsenal! Allons! viens! marche! — Où vous voudrez, »  
 Dit le prisonnier. — Tous, hagards, les rangs serrés,  
 Chargèrent leurs fusils. « Mort au sergent de ville!  
 Tuons-le comme un loup! » Et l'homme dit, tranquille :  
 « C'est bien, je suis le loup, mais vous êtes les chiens.  
 — Il nous insulte! A mort! » Les pâles citoyens  
 Croisaient leurs poings crispés sur le captif farouche;  
 L'ombre était sur son front et le fiel dans sa bouche;  
 Cent voix criaient : « A mort! A bas! Plus d'empereur! »  
 On voyait dans ses yeux un reste de fureur  
 Remuer vaguement comme une hydre<sup>1</sup> échouée;  
 Il marchait poursuivi par l'énorme huée,  
 Et, calme, il enjambait, plein d'un superbe ennui,  
 Des cadavres gisants peut-être faits par lui.  
 Le peuple est effrayant lorsqu'il devient tempête;  
 L'homme sous plus d'affronts levait plus haut la tête;  
 Il était plus que pris, il était envahi.  
 Dieu! comme il haïssait! comme il était haï!  
 Comme il les eût, vainqueur, fusillés tous! « Qu'il meure!  
 Il nous criblait encore de balles, tout à l'heure!  
 A bas cet espion, ce traître, ce maudit!  
 A mort! C'est un brigand! » Soudain on entendit  
 Une petite voix qui disait : « C'est mon père!  
 Et quelque chose fit l'effet d'une lumière.  
 Un enfant apparut. Un enfant de six ans.  
 Ses deux bras se dressaient suppliants, menaçants.  
 Tous criaient : « Fusillez le mouchard! Qu'on l'assomme! »  
 Et l'enfant se jeta dans les jambes de l'homme,

1. *Hydre*, serpent fabuleux qui avait sept têtes dont chacune, quand on la coupait, était remplacée par plusieurs autres.

Et dit, ayant au front le rayon baptismal :  
 « Père, je ne veux pas qu'on te fasse de mal ! »  
 Et cet enfant sortait de la même demeure.  
 Les clameurs grossissaient : « A bas l'homme ! Qu'il meure !  
 A bas, finissons-en avec cet assassin !  
 Mort ! » Au loin le canon répondait au tocsin.  
 Toute la rue était pleine d'hommes sinistres.  
 « A bas les rois ! A bas les prêtres, les ministres,  
 Les mouchards ! Tuons tout, c'est un tas de bandits ! »  
 Et l'enfant leur cria : « Mais puisque je vous dis  
 Que c'est mon père ! » — Il est joli, dit une femme,  
 Bel enfant ! — On voyait dans ses yeux bleus une âme !  
 Il était tout en pleurs, pâle, point mal vêtu.  
 Une autre femme dit : « Petit, quel âge as-tu ? »  
 Et l'enfant répondit : « Ne tuez pas mon père ! »  
 Quelques regards pensifs étaient fixés à terre,  
 Les poings ne tenaient plus l'homme si durement.  
 Un des plus furieux, entre tous inclément<sup>1</sup>,  
 Dit à l'enfant : « Va-t'en. — Où ? — Chez toi. — Pour quoi  
 [faire ?  
 — Chez ta mère. — Sa mère est morte, dit le père.  
 — Il n'a donc plus que vous ? — Qu'est-ce que cela fait ? »  
 Dit le vaincu. Stoïque et calme, il réchauffait  
 Les deux petites mains dans sa rude poitrine,  
 Et disait à l'enfant : « Tu sais bien, Catherine ?  
 — Notre voisine ? — Oui. — Va chez elle. — Avec toi ?  
 — J'irai plus tard. — Sans toi je ne peux pas. — Pourquoi ?  
 — Parce qu'on te ferait du mal. » Alors le père  
 Parla tout bas au chef de cette sombre guerre :  
 « Lâchez-moi le collet. Prenez-moi par la main,  
 Doucement. Je vais dire à l'enfant : A demain !  
 Vous me fusillerez au détour de la rue,  
 Ailleurs, où vous voudrez. » Et d'une voix bourrue :  
 « Soit, » dit le chef, lâchant le captif à moitié.  
 Le père dit : « Tu vois. C'est de bonne amitié.  
 Je me promène avec ces messieurs. Sois bien sage,  
 Rentre. » Et l'enfant tendit au père son visage

1. *Inclément*, qui manque de clémence, c'est-à-dire qui n'est pas porté à pardonner.

Et s'en alla content, rassuré, sans effroi.

« Nous sommes à notre aise à présent, tuez-moi.

Dit le père aux vainqueurs; où voulez-vous que j'aïlle? »

Alors, dans cette foule où grondait la bataille,

On entendit passer un immense frisson,

Et le peuple cria : « Rentre dans ta maison! » V. HUGO.

**Réflexion.** — *Ce poème nous montre que, si la foule est parfois violente et sanguinaire dans les heures de tourmente, elle est aussi accessible à l'émotion et capable de pitié. Tout à l'heure, elle s'acharnait lâchement contre un seul homme sans défense, qui, il est vrai, avait versé le sang du peuple. Un enfant paraît et dit : « Mon père! » Et ce mot fait pénétrer la pitié dans tous les cœurs. Son titre de père d'un enfant sans mère rend l'homme sacré à la foule qui lui crie : « Rentre dans ta maison! »*

**Questionnaire.** — Quel crime, aux yeux de la foule, avait commis le sergent de ville qu'elle traînait à la mort? — Que signifie cette expression : « Je suis le loup, mais vous êtes les chiens? » — Et cette autre : « Le ciel était dans sa bouche? » — Quelle apparition jeta soudain un peu de calme dans la tempête? — Qui s'aperçut d'abord de la présence de l'enfant? — Rappelez le dialogue entre le père et son enfant. — Par quel subterfuge le captif parvint-il à éloigner l'enfant? — Que fit ensuite la foule? — Quelle réflexion vous suggère cette lecture?

**Devoir écrit.** — Racontez en prose, et à votre manière, l'épisode que vous venez de lire en vers (vingt-cinq lignes au plus).

## 64. — « C'est votre léthargie <sup>1</sup>. »

(Cette scène et celle de la lecture suivante sont extraites du *Légataire*, de Regnard.)

*Géronte est un vieillard très riche, accablé d'infirmités et qui a la sottise de songer au mariage. On vole, on trompe, on raille le pauvre homme. Pendant une de ses défaillances, Crispin a fait appeler le notaire, pris place dans le fauteuil ordinaire du malade, et dicté un testament avantageux pour Éraсте, son maître, pour Lisette et pour lui-même. Mais Géronte reprend ses sens au grand désappointement de ceux qui l'entourent, et le notaire vient lui lire*

1. *Léthargie*, sorte de sommeil invincible, comparable à la mort apparente.

*copie de ses volontés dernières. C'est une scène plaisante, une joyeuse invention, mais dépourvue de moralité comme toutes les scènes de même nature. On ne saurait, en effet, approuver des valets fripons et un neveu dont la probité est douteuse.*

**Personnages :**

GÉRONTE.

MAÎTRE SCRUPULE, notaire.

ÉRASTE, neveu de Géronte.

LISETTE, servante de Géronte.

CRISPIN, valet d'Éraste.

GÉRONTE.

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN (*à part*).

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE.

Ici, depuis longtemps, vous êtes attendu.

MAÎTRE SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure

Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.

Je savais bien qu'ayant fait votre testament

Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.

Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve

Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

MAÎTRE SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,

Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? Pour quoi? Pour quelle affaire?

MAÎTRE SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.



GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

MAÎTRE SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE (*bas*).

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN (*bas*).

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le faire  
Que j'ai besoin, ici, de votre ministère.

MAÎTRE SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;  
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.  
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?  
Monsieur était présent, aussi bien que madame!  
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE (*bas*).

Que dire?

LISETTE (*bas*).

Juste ciel!

CRISPIN (*bas*).

Me voilà confondu.

GÉRONTE.

Éraste était présent?

MAÎTRE SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah! ne me parlez pas, monsieur, de testament;  
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place;

Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN (à *Géronte*).

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;

Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire

Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;

Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà

Un homme à peu près mis comme vous êtes là,

Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,

A dicté mot à mot ses volontés dernières.

Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?

C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi!

MAÎTRE SCRUPULE (à *Géronte*).

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire,

Et c'est ma léthargie...

CRISPIN.

Oui, c'est elle, en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement; et, pour prouver le fait,

Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,

Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;

Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet<sup>1</sup>;

Et que vous lui dictiez à votre fantaisie...?

1. Cornet, encrier portatif.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,  
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,  
Et certaine baronne, avec un grand tumulte  
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte (1)?...

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,  
Vous m'avez promis place en votre testament,  
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que M. Clistorel...?

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?  
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,  
Du notaire mandé, du testament écrit.

(1) Dans une scène précédente, Crispin s'est successivement déguisé en neveu normand et en insolente baronne pour indisposer Gêronte contre ces parents qu'il ne connaît pas.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit;  
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN (*à part*).

Ah! voilà bien le diable.

MAÎTRE SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.

---

### 65. — Le Testament.

« Fut présent devant nous dont les noms sont au bas,  
« Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,  
« Étant en son bon sens, comme on a pu connaître  
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître;  
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement;  
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement  
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher et quelle âme assez noire  
Ne se fendrait en quatre en entendant ces mots!

LISETTE.

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.  
Là, là, consolez-vous : je suis encore en vie.

MAÎTRE SCRUPULE (*continuant de lire*).

« Considérant que rien ne reste en même état,  
« Ne voulant pas aussi décéder intestat <sup>1</sup>...

CRISPIN.

Intestat!

---

1. *Intestat*, qui n'a pas fait de testament.



LISETTE.

Intestat!... Ce mot me perce l'âme.

MAÎTRE SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.  
« Considérant que rien ne reste en même état,  
« Ne voulant pas aussi décéder intestat...

CRISPIN.

Intestat!

LISETTE.

Intestat!...

MAÎTRE SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire !  
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire !  
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit  
« Son susdit testament en la forme qui suit.

GÉRONTE.

De tout ce préambule<sup>1</sup> et de cette légende,  
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie!

CRISPIN.

Ah! je vous en répons!  
Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes.

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

MAÎTRE SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :  
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,  
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

---

1. *Préambule*, avant-propos; tout ce que le notaire a écrit avant le testament proprement dit est un *préambule*.

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs? C'est une fourberie!

CRISPIN (*à Gêronte*).

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.  
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez,  
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Je fais mon légataire unique, universel,  
« Éraсте, mon neveu.

ÉRASTE.

Se peut-il? Juste ciel!

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,  
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,  
.....

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Éraсте légataire.  
A cet article-là, je vois présentement  
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Item <sup>1</sup>. Je donne et lègue en espèce sonnante  
« A Lisette.

LISETTE.

Ah! grands dieux!

---

1. Item, de plus, aussi.

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Qui me sert de servante,  
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,  
« Deux mille écus.

CRISPIN (*à Gêronte*).

Monsieur... en vérité... pour peu...  
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...  
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.

(*A Lisette.*)

Parle donc.

LISETTE (*embrassant Gêronte*).

Ah! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce dire cela?  
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.  
Deux mille écus comptants!

LISETTE.

Quoi! déjà je vous prie,  
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?

GÉRONTE (*au notaire*).

Achevez, je vous prie.

MAÎTRE SCRUPULE.

« Item. Je donne et lègue

CRISPIN (*à part*).

Ah! c'est mon tour enfin,  
Et l'on va me jeter...

MAÎTRE SCRUPULE.

« à Crispin

(*Crispin se fait petit*).

GÉRONTE (*regardant Crispin*),

A Crispin!

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services  
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,  
« Et qu'il peut bien encore lui rendre à l'avenir...

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?  
Voyons.

MAÎTRE SCRUPULE (*lisant*).

« Quinze cents francs de rentes viagères,  
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

CRISPIN (*se prosternant aux pieds de Géronte*).

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux;  
Jusqu'au dernier soupir je prîrai Dieu pour vous.  
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme!  
Si généreusement me laisser cette somme!

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu! Que veut dire ceci?

(*Au notaire.*)

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

MAÎTRE SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?  
Eh! je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi! moi j'aurais légué, sans aucune raison,  
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,  
Qu'Éraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire?

CRISPIN (*toujours à genoux*).

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.  
Voulez-vous, démentant un généreux effort,  
Être avaricieux, même après votre mort?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches?  
Je tremble du malheur dont je sens les approches:  
Je n'ose me fouiller.



ÉRASTE (*à part*).

Quel funeste embarras!

(*haut à Gêronte*).

Vous les cherchez en vain; vous ne les avez pas.

GÉRONTE (*à Éraste*).

Où sont-ils donc? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt pour Isabelle,

Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre?

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie!

GÉRONTE.

Oh! je veux, sur ce point,

Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!

Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

REGNARD (1655-1709).

**Questionnaire.** — Que pensez-vous du caractère de Gêronte? — De celui d'Eraste, son neveu? — De celui de Lisette? — Enfin de celui de Crispin?

**Devoir écrit.** — Quels sont les passages de « C'est votre léthargie » que vous avez trouvés les plus plaisants et qui vous ont particulièrement intéressé? Dites pourquoi.

---

## 66. — Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle.

Racontée au XX<sup>e</sup> siècle par un vieux philosophe.

Dans ce récit, le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle sont personnifiés. Tout ce qui est dit du XIX<sup>e</sup> siècle a trait seulement à l'histoire de France.

Salut, bon petit XX<sup>e</sup> siècle, sois le bienvenu ! Tu me demandes de te raconter l'histoire de ton aîné, le XIX<sup>e</sup> siècle, que j'ai beaucoup connu : j'y consens volontiers, dans l'espoir que le récit de ses faits et gestes te préservera de ses fautes, t'incitera à imiter ses belles actions, bref, te fournira une règle de conduite pour ton propre compte.

Sache d'abord qu'à peine sorti de la coquille, ton aîné faisait la guerre comme un enragé. A l'âge de quinze ans il avait mis l'Europe sens dessus dessous. Quand on l'eut arrêté dans ses exploits guerriers, il eut l'air pendant quelque temps de devenir un jeune homme bien sage et bien paisible. Mais bast ! à trente ans il envoyait promener son roi qui voulait le ramener en arrière et en prenait un autre plus libéral. A quarante-huit ans il se croit assez mûr pour se gouverner lui-même et essayer de la République. Mais il ne sait pas garder longtemps sa liberté. Il se laisse brider par un nouvel empereur qui lui fait courir le monde comme dans sa première jeunesse. Il va en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, un peu partout, jusqu'au moment où une bande de voleurs l'attaqua un jour au coin d'un bois, tua un grand nombre de ses enfants, dévalisa sa maison et lui emporta jusqu'à ses pendules.

Cette dure leçon lui donna à réfléchir. Il avait d'ailleurs l'âge de raison, soixante-dix ans. Dégoûté pour toujours d'avoir un maître, il se remet en République, tâche de relever sa maison, de rétablir ses affaires, sans renoncer entièrement à ses idées de voyage. Tout vieux qu'il était, il ne craignit pas d'aller en Tunisie, au Tonkin,

à Madagascar : il était né batailleur, ce fut son défaut capital.

Mais s'il eut des défauts, il eut aussi de grandes qualités. Le XIX<sup>e</sup> siècle a été le *siècle des Républiques* (France, Suisse, républiques américaines) et des monarchies cons-



Un navire cuirassé moderne.

titutionnelles, ce qui les a rapprochées de la forme républicaine.

Ami passionné de la liberté, il a supprimé l'esclavage. On lui doit l'établissement du *suffrage universel* et l'*enseignement primaire obligatoire*. Ce sont là des titres sérieux à la reconnaissance future.

Mais ce n'est pas tout : le XIX<sup>e</sup> siècle a été un inventeur hors ligne. Il a fait tant d'inventions qu'il en a révolutionné le monde.

Il a commencé par faire marcher les bateaux tout

---

seuls, à contre-courant, contre le vent, sans rames ni voiles, en leur mettant des machines à vapeur dans le corps.

Il a inventé les chemins de fer. Et cette invention-là, vois-tu, mon petit xx<sup>e</sup> siècle, est tout simplement merveilleuse. Je doute que tu parviennes à trouver mieux. Ayant fait ample connaissance avec une fée, nommée Électricité, le défunt siècle a fourni aux hommes le moyen de correspondre instantanément à de grandes distances et de se parler le long d'un fil. Si bien que, de nos jours, on sait plus vite ce qui se passe au bout du monde qu'autrefois ce qui se passait dans la ville voisine.

Ne s'est-il pas imaginé d'imprimer la parole et les différents sons de manière à les conserver et à les reproduire exactement; d'obliger le soleil à faire des portraits presque pour rien? Plus fort que cela, il a photographié les os d'un homme vivant; il a fait passer des rayons appelés « rayons X » à travers le carton, le bois, le cuir, comme à travers le verre.

Et des machines, en a-t-il inventé, mon Dieu! On en compte des milliers dans l'industrie, dans l'agriculture; elles ont multiplié presque à l'infini la production, tout en ménageant les forces de l'homme.

Ces précieuses inventions font honneur au siècle passé, mais il eut quelquefois l'esprit tourné au mal : c'est ainsi qu'il inventa une foule d'engins<sup>1</sup> à tuer le monde : fusils à répétition, canons qui portent à 20 kilomètres, torpilles capables de faire sauter un gros navire comme une coquille de noix. C'est bien le cas de dire que « nul n'est parfait ».

D'ailleurs, il faut être juste : le xix<sup>e</sup> siècle n'avait pas mauvais cœur, et il a employé la plus grande partie de sa science à soulager les souffrances humaines. Ce fut un grand médecin.

---

1. *Engin*, machine, instrument.



---

Il découvrit que presque toutes nos maladies sont causées par de petits animaux imperceptibles qui s'établissent dans notre corps, empêchent nos organes de fonctionner. Il nous a donc conseillé de ne boire que des boissons saines, de ne manger que des choses propres, de ne respirer que de l'air pur et de combattre la malpropreté sur nous et autour de nous.

Grâce à lui, nous ne craignons plus la rage pour nous-mêmes et le croup pour nos enfants.

Enfin, le XIX<sup>e</sup> siècle fut charitable. Il fit tout son possible pour diminuer la misère, pour disputer à la faim, au froid, à la maladie, la vie des pauvres gens. On lui doit la fondation de crèches<sup>1</sup> pour les tout petits enfants, d'asiles pour les vieillards, d'hôpitaux, de maisons de santé, de sociétés de secours mutuels, d'innombrables écoles. Bref, malgré ses défauts, et si on le compare à ceux qui le précédèrent, il fut presque un saint.

En ce qui me concerne, je lui saurai gré jusqu'à mon dernier souffle d'avoir eu la ferme volonté de rendre les gens plus éclairés, plus libres, plus heureux.

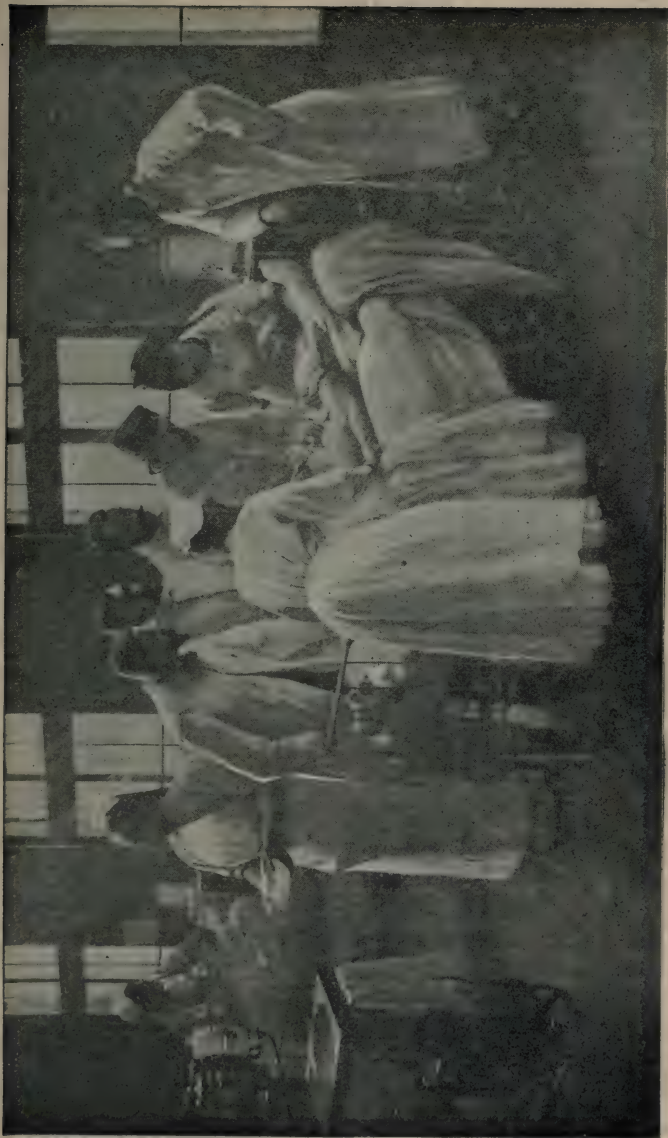
Telle est, très résumée, l'histoire de ton aîné, mon petit XX<sup>e</sup> siècle. Permits-moi d'y ajouter quelques conseils pour ta gouverne. Continue toutes les œuvres de bienfaisance du XIX<sup>e</sup> siècle. Évite la guerre, ce fléau des fléaux ; ne la fais qu'en cas de nécessité absolue. Cherche, au contraire, le moyen de dégoûter les gens de s'entretuer. Applique-toi à trouver le remède du choléra, de la fièvre typhoïde, des maladies de poitrine et autres. Conserve-nous bien la République en l'améliorant si tu peux ; tu te feras ainsi, à ton tour, un joli nom dans l'histoire (1).

---

(1) D'après M. DESDEVIZES DU DÉZERT.

---

1. *Crèche*, établissement où l'on donne asile pendant le jour aux petits enfants pauvres âgés de moins de deux ans.



*Le Vaccin du croup à l'hôpital Trousseau.*

Tableau de M. André Brouillet. Petit Palais, Champs-Élysées, à Paris. — Phot. Braun-Clément et Cie.

**Questionnaire.** — A quels événements est-il fait allusion dans cette phrase : « A quinze ans il avait mis l'Europe sens dessus dessous ? » — Et dans celle-ci : « A trente ans il envoyait promener son roi ? » — Et dans cette autre : « Jusqu'au jour où une bande de voleurs l'attaqua... ? » — Quel fut le défaut capital du XIX<sup>e</sup> siècle ? — Pourquoi dit-on qu'il a été le siècle des républiques ? — Parlez de ses principales inventions. — N'a-t-il rien inventé de nuisible ? — A quoi a-t-il employé la plus grande partie de sa science ? — Montrer que le XIX<sup>e</sup> siècle a été charitable. — De quoi devons-nous surtout lui être reconnaissants ?

**Devoir écrit.** — Le XX<sup>e</sup> siècle répond au vieux philosophe qui lui a parlé du XIX<sup>e</sup> siècle. Après l'avoir remercié de ses conseils, il lui fait connaître quels sont ses propres projets d'avenir. Faites parler le jeune XX<sup>e</sup> siècle. Vous emploierez la forme humoristique comme dans le chapitre que vous venez de lire.

## 67. — La France et le patriotisme.

« La France, c'est la nation généreuse et juste qui a proclamé le droit pour tous, qui a enseigné à tous, au prix d'exemples souvent douloureux pour elle, la liberté et la justice ; c'est la nation vraiment humaine, à laquelle rien de ce qui est humain n'est étranger et qui a semé dans le monde, avec prodigalité, ses idées, son or, son sang.

Il n'est pas une grande cause qu'elle n'ait servie. Il n'est pas une oppression qu'elle n'ait combattue, pas une infortune qu'elle n'ait soulagée.

Parcourez le monde en tous sens, partout vous trouverez les traces de son sang versé pour les causes<sup>1</sup> magnanimes, les peuples affranchis, les nations libérées par ses mains vaillantes et bonnes des étreintes de la servitude ou de la barbarie.

Vous ne sauriez dire un progrès où elle n'ait sa part, une amélioration de la condition humaine où son initiative ne se soit point manifestée, une œuvre de dignité et de moralité humaine à laquelle elle n'ait contribué par l'exemple autant que par le précepte.

Est-il une nation dans le monde, en aucun temps, qui,

1. Causes magnanimes, causes nobles, grandes, généreuses, élevées.

à travers les vicissitudes<sup>1</sup> de l'existence la plus tourmentée, les alternatives les plus extrêmes du bonheur et du malheur, ait su à la fois penser aux autres peuples en même temps qu'à elle et, dans ses actes les plus décisifs, faire de même que sa part la part de l'humanité? Nation



*Le Rêve.*

Tableau de Detaille, au musée du Luxembourg.

noble entre toutes, toujours supérieure à ses destins changeants, plus grande encore par la générosité que par la gloire, aussi grande en tout cas par le cœur que par l'esprit.

Cette nation, c'est la nôtre.

Cette patrie, c'est la nôtre.

C'est la France, objet de notre culte.

Il s'est produit des sectes<sup>2</sup> qui ont nié la patrie. et,

1. *Vicissitudes*, changement, instabilité des choses. — 2. *Secte*, réunion de personnes qui font profession de suivre la même doctrine, la même opinion.



de nos jours, sous nos yeux, quelques adeptes de ces folies malades balbutient parfois je ne sais quelle malsaine négation ; mais la conscience nationale les réprouve, et quand on les force dans leur raisonnement, ils n'osent pas avouer leurs doctrines, ils rougissent de leurs blasphèmes.

Non, on ne renie pas la patrie, ce serait renier son père et sa mère ; ce serait renier tout ce passé qui nous lie les uns aux autres, les joies et les deuils communs, les espérances et les souvenirs de tous et de chacun ; ce serait renier la plus belle, la plus grande, la plus noble famille qui ait reçu la consécration du temps et de l'histoire ; ce serait désavouer et déshonorer son berceau (1). »

Vous aimez déjà votre patrie, enfants, cet amour est instinctif ; vous l'aimerez toujours assez pour ne jamais la renier et pour verser votre sang pour elle, s'il le fallait ; mais n'oubliez pas qu'un tel amour ne doit pas être trop exclusif et n'a pas besoin, pour s'entretenir, de s'appuyer sur la haine de l'étranger.

N'aimer son pays qu'en détestant les autres, c'est mal le servir assurément et lui susciter des inimitiés parfois dangereuses. C'est être injuste en même temps. Est-ce que chaque nation ne possède pas des qualités dont bénéficie l'humanité tout entière ? N'a-t-elle pas des savants, des hommes de génie, des philanthropes dont les œuvres profitent à l'univers civilisé ?

Au contraire, éviter les paroles de haine, se montrer bon, généreux, manifester de la sympathie, c'est provoquer des sentiments analogues et éloigner les motifs de conflagration<sup>1</sup> entre peuples, les sanglants démêlés dignes des temps barbares.

---

(1) Ch. DUPUY, *Discours*.

---

1. *Conflagration*, embrasement général, bouleversement politique.

De nos jours, un homme civilisé, à quelque pays qu'il appartienne, et sans cesser d'aimer sa patrie, doit voir en tout être humain un ami possible, un compagnon secourable, un camarade.

« On peut aimer sa famille et ses enfants sans détester pour cela la famille et les enfants des autres, sans voler leurs biens et leur liberté. Il y a place sous le ciel pour beaucoup de familles et pour tous les peuples. »

En résumé, le patriotisme bien entendu doit rapprocher les citoyens dans la patrie et les hommes dans l'univers; il doit nous amener à l'amour de l'humanité et préparer la sympathie des nations entre elles.

L'amour du prochain doit grandir avec nous, rayonner d'abord autour de nous, puis s'étendre et s'éloigner jusque par delà les frontières.

SERVIR LA PATRIE EST LA MOITIÉ DU  
DEVOIR; SERVIR L'HUMANITÉ EST L'AUTRE  
MOITIÉ. (VICTOR HUGO.)

**Questionnaire.** — Quelles sont les qualités dominantes de la France? — Pour quelles causes a-t-elle versé son sang? — Dire comment la France, sans négliger ses propres affaires, a toujours su faire la part de l'humanité. — Devons-nous être fiers de notre patrie? — Pourquoi? — Pourquoi ne faut-il pas renier la patrie? — L'amour de la patrie implique-t-il la haine de l'étranger? — Pourquoi faut-il aimer les autres pays et l'humanité? — En résumé, en quoi doit consister le patriotisme bien entendu?

**Devoir écrit.** — Pourquoi devons-nous aimer la France, notre patrie? Comment devons-nous l'aimer? Comment et pourquoi l'amour de la patrie doit-il se concilier avec l'amour des étrangers et de l'humanité?

## 68. — Promenade agréable et surprises anonymes.

Nous avons été avec les enfants faire une longue promenade jusqu'au sommet le plus élevé des montagnes qui séparent notre profonde vallée de la grande vallée de la Saône... Quand on est en haut, on voit le mont Blanc et toute la chaîne des Alpes couverte de neiges éter-

nelles. Mon mari était à pied avec son garde; les enfants et moi nous étions sur des ânes conduits par de petits garçons. Le vieux marguillier, notre ami, qui possède les ânes et qui connaît les sentiers, nous dirigeait tous...

Nous avons passé tout le jour, avec les enfants, en marchant, ou assis sur l'herbe, à contempler la merveilleuse vue qu'on a de ces hauteurs : le Mâconnais, avec ses collines blanches de villages, d'où le son lointain des cloches montait à midi jusqu'à nous; la Bresse, avec ses prairies sans fin; le mont Blanc, qui paraît tour à tour, selon l'heure et le soleil, blanc, rose, violet, comme un coin de fer qui blanchit, rougit, se colore et se décolore au feu du forgeron.

Nous avons diné ensemble, maîtres et paysans, sur l'herbée. Après le dîner, nous sommes remontés sur nos ânes, pour revenir par un autre sentier qui suit entre des noisetiers sauvages le faite de la montagne.

Le sabot des ânes sur le rocher, les cris des enfants, le sifflement des merles qui s'envolaient, les coups de fusil de mon mari et du garde qui tiraient sur des volées de perdrix rouges, la conversation du marguillier et des petits garçons faisaient un grand bruit devant notre caravane : on aurait pu croire que c'était une bande de maraudeurs qui parcourait la montagne. Il y avait de quoi épouvanter les petits bergers qui gardent leurs chèvres et leurs moutons sur les lisières des noisetiers que nous traversions. C'est ce qui arriva. Nous aperçûmes bientôt, dans une clairière nue, au-dessus du sentier, de petits troupeaux de brebis et quelques chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens noirs qui aboyaient avec effroi contre nous. Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un petit feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois comme en portent les enfants du pays.

Nous comprîmes que ces enfants, gardiens des brebis

de leur chaumière, n'étaient pas bien loin; nous supposâmes, ce qui se trouva vrai, qu'effrayés par le bruit inusité des voix et des coups de fusil sous les noisetiers, ils s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères, sans avoir le temps de chausser leurs petits pieds nus.

L'idée me vint de leur faire une petite surprise, qui parut charmante à mes petites filles. Nous fîmes halte auprès des cendres du petit foyer éteint; mon mari plaça une pièce d'argent dans chacun des quatre petits sabots; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter; puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers fugitifs quand, longtemps après que nous aurions passé, ils se rassureraient assez, en n'entendant plus rien, pour revenir à leur poste et pour y reprendre leurs sabots. Ils croiraient sans doute que les fées qui passent dans le pays pour hanter cette partie de la montagne, qu'on appelle « la Fa » ou « la Fée », leur avaient fait ce don en passant dans la brume du soir qu'elles habitent.

Ce que nous avions prévu arriva. Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots pleins de sucreries et de pièces d'argent, s'y trompèrent et crurent à l'intervention des « fées ».

Mais leur père et leur mère ne s'y trompèrent pas et, avec une délicatesse de procédés qu'on trouve souvent chez les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise, afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles à notre bonté.

Le domestique, en ouvrant, le lendemain matin, la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil quatre petits paniers de jonc, façonnés en forme de sabots et tout remplis de noisettes.

Les enfants, qui avaient déposé là leur présent, s'é-



taient sauvés en nous rendant énigme<sup>1</sup> pour énigme, mystère<sup>2</sup> pour mystère, offrande pour offrande.

La délicatesse anonyme de ce petit présent nous a enchantés ; nous ne saurons vraisemblablement jamais à quelle chaumière appartiennent ces enfants et de qui viennent ces remerciements timides, comme une reconnaissance qui craint de se tromper d'objet, mais qui aime mieux se tromper que de manquer de retour.

LAMARTINE.

**Questionnaire.** — Décrivez le spectacle qui s'offrit aux promeneurs au sommet de la montagne où ils se trouvaient. — Qu'est-ce qui effraya les petits bergers ? — Quelle surprise leur fit-on ? — A qui attribuaient-ils cette surprise ? — Que firent leurs parents ? — Quelle impression vous laisse cette lecture ?

**Devoir écrit.** — Supposez qu'un des deux petits bergers sait écrire. Dans une lettre à l'un de ses petits camarades, il raconte ce qui lui est arrivé ainsi qu'à son frère.

## 69. — Histoire très abrégée d'une « parlure délectable ».

Il y a deux mille ans, les Gaulois nos ancêtres parlaient une langue, appelée *langue celtique*, dont le bas-breton d'aujourd'hui est un vestige. Lorsque César vint faire la conquête du pays (1), une nouvelle langue, le *latin*, fut importée en Gaule par les armées romaines et les colons qui suivirent. Le vainqueur, ses généraux, les fonctionnaires parlaient un latin très pur. Mais la langue qui se répandit n'était pas précisément le latin des savants et des écrivains : c'était un latin populaire, celui des soldats et des cultivateurs. Peu à peu le parler des

(1) De 58 à 50 av. J.-C.

1. *Énigme*, chose obscure, difficile à comprendre, qu'il faut deviner. —  
2. *Mystère*, ce qui est secret, caché.

Romains, mélangé de quelques termes de la langue gauloise, s'imposa aux vaincus, et, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, son triomphe était complet.

Au V<sup>e</sup> siècle, l'invasion des tribus germaniques en Gaule — et parmi elles celle des Francs — fournit à la langue un élément nouveau. Cette fois, à l'inverse de ce qui s'était produit à l'arrivée des Romains, les vainqueurs durent adopter en grande partie la langue des vaincus (1). Ils se contentèrent de la déformer en la prononçant et de lui fournir un certain nombre de mots, consistant surtout en termes de guerre, en noms d'armes, d'ustensiles, d'animaux et de plantes.

Ainsi se forma en Gaule un idiome composé principalement du latin vulgaire, mêlé à des éléments de langue gauloise et de langue germanique, qui reçut le nom de *langue romane*, parce qu'elle était surtout dérivée de celle des Romains.

C'est en roman ou langue romane que les trouvères et jongleurs du moyen âge composaient les *chansons de geste* et disaient les poèmes dont étaient si avides les habitants des manoirs féodaux. On désignait sous le nom de *langue d'oïl*<sup>1</sup> le roman du nord de la Loire; le roman parlé dans le sud s'appela *langue d'oc*.

Un des dialectes de la langue d'oïl, le *français* parlé à Paris et dans les contrées avoisinantes, prit le pas sur tous les autres dialectes à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce n'est véritablement qu'à dater de ce siècle qu'existe la *langue française*. Les générations qui se sont succédé depuis l'ont modifiée, enrichie, complétée pour en faire la langue claire, précise et élégante qu'elle est aujourd'hui.

---

(1) Parce que, depuis l'invasion romaine, la civilisation des Gaulois était supérieure à celle des Germains.

---

1. La *langue d'oïl* comprenait quatre dialectes : le *normand*, le *picard*, le *bourguignon* et le *francien* ou français, dialecte de l'Ile-de-France.

C'est à cette langue, née du latin parlé jadis en Gaule, qu'Ernest Renan rendait un si éloquent hommage.

« Sa propagation importe à l'ordre général de la civilisation, et quelque chose d'essentiel manquerait au monde si ce merveilleux instrument de progrès venait à manquer. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler combien de choses éternellement bonnes et vraies ont été pour la première fois dites en français, ont été, pour ainsi parler, frappées en français, ont fait leur apparition dans le monde en français. Que de sentiments fins et exquis ont trouvé leur expression en cet harmonieux idiome dont l'Italien Brunetto Latini disait la « parlure si délectable! » Comme notre langue a exprimé de grandes pensées depuis ses bégayements du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours! L'abolition de l'esclavage et les droits de l'homme, n'est-ce pas en français qu'ils ont été proclamés pour la première fois? L'appel à la solidarité des peuples, n'est-ce pas de France, aux grandes heures de la Révolution, qu'il est également parti? Liberté, Égalité, Fraternité, c'est du français, cela, et cela a fait le tour du monde! C'est pourquoi l'on peut affirmer que notre langue a été bienfaisante pour l'humanité! »

---

**Questionnaire.** — Comment s'appelait le langage des Gaulois avant la conquête romaine? — Quelle langue fut importée par les Romains? — Qu'appelle-t-on « roman » et de quels éléments se composait la langue romane? — D'où cette dernière langue tire-t-elle son nom? — Qu'était-ce que la langue d'oïl? — Quel est le dialecte de la langue d'oïl qui prit le pas sur les autres? — Depuis quelle époque existe la langue française proprement dite? — En un mot, d'où provient la langue française? — Résumez l'hommage rendu par Renan à notre langue.

**Devoir écrit.** — Un de vos cousins croit que la langue française a toujours existé telle que nous la parlons et l'écrivons de nos jours. Écrivez-lui pour le détromper.

---

## 70. — Contrastes.

1. *Régions polaires.* — Des montagnes de glace, des plaines de glace, des îles de glace! Une nuit de six mois, nuit éternelle remplie de terreurs et de tristesse! Le fracas des glaciers qui s'entre-choquent, leurs hurle-



Paysage polaire : Le glacier Souklar, dans la baie de Ginevra, au Spitzberg. Phot. du prince de Monaco.

ments lorsqu'ils se soudent remplissent d'épouvante le voyageur polaire. Sa santé, fût-elle très robuste, ne tarde pas à s'altérer et son esprit et sa raison subissent les plus rudes assauts.

Aux souffrances morales s'ajoutent les souffrances physiques causées par le froid d'une intensité telle que l'imagination des habitants de la zone tempérée peut à peine la concevoir. Pour nous en faire une idée, lisons le récit suivant d'un Français qui a hiverné dans les glaces.



« Je m'amusai, un jour, à faire glacer du mercure<sup>1</sup> et à le battre sur une enclume. Notre eau-de-vie<sup>2</sup>, congelée, avait l'aspect d'un bloc de topaze<sup>3</sup>. La viande, l'huile et le pain se divisaient à coups de hache. Josuah, le maître d'équipage, oublia un soir de mettre son gant noir. Une minute après sa main était gelée. Pour ranimer la circulation, le pauvre diable voulut tremper ses mains inertes dans de l'eau tiède. Elle se couvrit aussitôt de glaçons, et le docteur dut couper le membre mort de notre infortuné compagnon, qui mourut le lendemain dans une affreuse agonie...

Vers le milieu de janvier, une caravane d'Esquimaux<sup>4</sup> vint nous demander quelques poissons secs et de l'eau-de-vie. Nous joignîmes du tabac à ces maigres présents qui furent acceptés avec des larmes de joie. Le chef de ce clan<sup>5</sup>, vieillard débile, nous conta que le mois précédent il avait mangé sa femme et ses deux garçons, « n'ayant plus rien autre chose » (1).

O races déshéritées, qu'avez-vous donc fait au ciel!

II. *Au Sahara*. — C'est un monde presque aussi grand que l'Europe. Vastes plateaux uniformes, causses<sup>6</sup> cailouteux, longues rangées de dunes qui se succèdent comme les flots dans une mer sans bornes, tel est le vrai désert, sans arbustes ni plantes fleuries, sans oiseaux ni papillons. C'est la région des forces aveugles et du vent... Parfois, au milieu du silence infini, on entend tout à coup un son vibrant comme celui d'un clairon

---

(1) L. DE BEAUMONT.

---

1.  *Mercure* , métal appelé aussi vif argent ; il est liquide à la température ordinaire et ne se solidifie qu'à 40° au-dessous de zéro. — 2.  *L'alcool*  pur ne se solidifie qu'à une température extrêmement basse (—130°), mais  *l'eau-de-vie*  ne contient guère que 60 0/0 d'alcool. — 3.  *La topaze*  est une pierre précieuse de couleur jaune. — 4.  *Esquimaux* , peuples de l'Amérique septentrionale (Groenland, Labrador). — 5.  *Clan* , tribu formée d'un certain nombre de familles. — 6.  *Causses* , nom donné à des plateaux de terres riches en marnes.

lointain : les sables chantent\*. Ce bruit dure quelques secondes, puis les sables se taisent et la voix reprend ailleurs...

Un des phénomènes les plus redoutés est le siroco<sup>1</sup> qui souvent promène devant lui des trombes de sable : on voit passer les amas tourbillonnants de poussière comme des flammes d'incendie, masses rougeâtres qui



Paysage désertique : Les dunes de Biskra, dans le Sahara. Phot. Leroux.

cheminent à la surface du désert avec la rapidité de l'ouragan.

Tandis que le reste du globe est devenu facilement accessible, grâce aux bateaux à vapeur et aux locomotives, tandis que partout se construisent des routes et s'organisent des services de transport, le Sahara est resté aussi difficile d'accès, aussi redoutable qu'il le fut jamais.. Pourtant de nombreuses caravanes s'y aventurent pour aller d'une oasis à l'autre. Mais si sagaces<sup>2</sup> et si prudents que soient les guides, si patients et si forts que soient les chameaux qui transportent le voyageur à travers les solitudes, les malheurs sont fréquents. Celui qui

1. *Siroco*, vent brûlant du sud de la Méditerranée. — 2. *Sagace*, qui a de la pénétration d'esprit, de la clairvoyance, de la perspicacité.

s'égare est perdu. Il est livré à la faim, à la soif plus terrible encore. Bientôt il est saisi par les hallucinations<sup>1</sup> et se voit au fond d'un trou noir, gravissant toujours une colline abrupte. Quand il se couche enfin, c'est pour mourir, et son cadavre, à côté duquel le vent dresse une petite dune, se dessèche rapidement... Combien de caravanes entières ont disparu dans le désert, dévorées par le sol ardent, ensevelies à tout jamais dans le roux linceul des sables (1)!...

III. *En France.* — Sur ce sol fécond, grâce à un climat tempéré par excellence, les moissons abondent, les céréales les plus variées prospèrent, les fruits les plus agréables comme les plus utiles mûrissent, la vigne se plaît comme en sa patrie naturelle, les herbages nourrissent de magnifiques troupeaux et les forêts séculaires couvrent de leur ombre et de leurs riches produits les espaces que l'on ne peut pas ou que l'on ne veut pas défricher.

« Si nous soulevons l'écorce verdoyante, et si, descendant à l'intérieur, nous portons dans les entrailles de la terre un fer qui n'a rien d'homicide, que de trésors! Pierre, marbre, houille, minerais! Et comme nous avons su les mettre en œuvre! Au milieu de nos villes ou dans nos campagnes, que d'usines, de forges, de manufactures, où les produits sont sans rivaux pour le goût et la perfection du travail.

Grandes et importantes cités, voies de communication nombreuses, moyens de transport rapides et agréables, vie matérielle plus facile que partout ailleurs, sécurité presque absolue, liberté individuelle, haute culture des arts, on trouve tout cela en France. On y

---

(1) D'après E. RECLUS.

---

1. *Hallucination*, trouble maladif des sens, de l'imagination; illusion qui fait voir des objets absents, percevoir des sensations imaginaires.

trouve mieux encore ; c'est de la France que partent toutes les généreuses idées qui vont faire palpiter le cœur des autres peuples ; outre ses frontières visibles, la grande nation a des frontières invisibles qui ne s'arrêtent que là où le genre humain cesse de parler sa langue, c'est-à-dire aux bornes mêmes du monde civilisé (1). »

**Note.** — *Les sables chantent...* Cette musique provient de l'éroulement des sables et du froissement des milliards de molécules les unes contre les autres. Les animaux, qui ignorent la cause de cette musique, en sont très effrayés.

**Questionnaire.** — Décrivez à votre manière les régions polaires. — Rapportez le récit d'un voyageur dans ce pays désolé. — Qu'est-ce que le Sahara ? — Décrivez-le. — Quel danger présente sa traversée ? — Rappelez ce qui est dit du sol de la France, de ses productions, de ses richesses minérales, de son industrie, de son influence dans le monde. — Quelles réflexions vous suggèrent ces contrastes ?

**Devoir écrit.** — Un Esquimau et un Arabe des bords du Sahara se rencontrent en France (le lieu de la rencontre est laissé à votre choix). Ils causent de leur pays respectif et de ce qu'ils voient. Faites-les dialoguer.

## 71. — Une Coquetterie permise...

Hier, enfants, au cours de notre promenade, vous fîtes maintes réflexions dont l'une me revient et m'obsède un peu. Rencontrant un vieillard loqueteux<sup>1</sup>, crasseux, l'un de vous dit : « Propreté, c'est santé, » prétendent nos parents et nos maîtres ; or voilà un octogénaire qui semble ne s'être jamais lavé et qui est robuste comme un chêne. Que conclure ?

Il faut conclure, jeunes amis, que l'exception ne confirme pas toujours la règle. Une personne insoucieuse de propreté peut vivre et vieillir même avec toutes les apparences de la santé, cela dépend d'une exceptionnelle

(1) D'après E. KLEIN.

1. *Loqueteux*, couvert de loques



constitution, de la vie au grand air, du genre d'occupation, d'une endurance particulière; mais cela ne prouve pas que la même personne, placée dans les mêmes conditions, ne se porterait pas mieux encore et ne vivrait pas plus longtemps si elle était très propre.

Parce que le choléra <sup>1</sup> ne tue pas tout le monde, là où sévit l'épidémie, s'ensuit-il que le choléra ne soit pas un fléau meurtrier?

Dans les grandes villes, on voit certains quartiers mal bâtis, aux rues sombres, étroites, insalubres, où grouille une population pauvre, très dense. La tuberculose et la fièvre typhoïde y font des ravages effroyables. Mais il y a toujours des survivants. Oserait-on en déduire que l'air pur et la chaude lumière du soleil ne contribuent pas essentiellement à la salubrité publique?

La rencontre d'hier ne doit donc pas diminuer à vos yeux le mérite de la propreté. Ce mérite est si grand qu'il lui a valu le titre de vertu.

Mais je vous ai parlé bien souvent de la propreté au point de vue moral, je vous ai dit qu'elle nous était commandée par le souci de notre dignité, par le respect de nous-mêmes et des autres. Aujourd'hui, puisque les circonstances nous y invitent, nous parlerons de la propreté en nous occupant exclusivement du côté hygiénique.

\* \* \*

La peau qui enveloppe tout notre corps n'est pas seulement un organe de protection, elle est en même temps un organe de la respiration. A travers la peau, entre le sang qui est au-dessous et l'air qui est au-dessus, il se fait de perpétuels échanges gazeux. On a expérimenté qu'une grenouille, privée de poumons, peut vivre deux mois en ne respirant que par la peau.

---

1. *Choléra*, maladie épidémique caractérisée surtout par des vomissements, des frissons, des crampes, la couleur livide de la peau et des déjections blanchâtres.

Donc, quand elle est très propre, la peau participe à la respiration. Au contraire, si elle est sale, elle ne peut plus remplir cet office qui incombe aux seuls poumons ; ceux-ci, travaillant trop, se fatiguent très vite et il en résulte des maladies de poitrine.

Autre chose : le rein a pour fonction d'éliminer de notre corps l'*urée*<sup>1</sup>, qui est un poison violent. Or la sueur contient aussi de l'urée. Si les pores de la peau sont tenus bien débouchés par des lavages fréquents, ils laissent passer la sueur et favorisent l'élimination<sup>2</sup> de l'urée.

S'ils sont bouchés, la transpiration cesse, et le rein, n'étant plus aidé, ne suffit plus à la besogne, s'use et devient malade au point d'entraîner la mort.

Pourrait-on soutenir après cela que les bains, les ablutions fréquentes et aussi complètes que possible ne sont pas des conditions primordiales<sup>3</sup> de santé ?

« Regardez vos mains, comme elles sont sales pour la plupart ! Les avez-vous seulement lavées une petite fois depuis ce matin ? Non. Et ces ongles mal taillés et en deuil, combien croyez-vous que vous portiez là de maladies dans cette crasse noire et humide, sous votre ongle et dans les pores de votre peau ? Réfléchissez. Savez-vous où vos mains ont traîné toute la journée ? Qui sait ce que vous avez touché et à travers quels foyers d'épidémie elles ont pataugé ? Et vous les portez à votre bouche, vous touchez vos aliments inconsciemment et avec incurie<sup>4</sup>, car vous seriez épouvantés si on vous montrait ce qui grouille dessus. Aussi, vos dents se gâtent, les angines<sup>5</sup> pleuvent. Vous êtes la proie incessante de tous ces mille riens, de toutes ces maladies qui vous assiègent constamment et qui, heureusement, guérissent seules, jusqu'au jour où, avec vos mains sales, vous

---

1. *Urée*, substance qui se trouve dans l'urine. Poison violent. — 2. *Éliminer*, écarter, faire sortir. — 3. *Primordiales*, essentielles, existant dès le principe. — 4. *Incurie*, défaut de soin, négligence. — 5. *Angine*, Inflammation de la gorge.

introduirez en vous un beau bacille de la fièvre typhoïde, un germe de la fluxion de poitrine, du muguet, de l'influenza, dont vous mourrez... Donc, les ciseaux à vos ongles, le savon à vos mains, surtout avant de manger!

Une fois de plus vous donnerez raison à la science française et vous abaisserez vous-mêmes, à votre grand avantage et à l'avantage de tous, la statistique de vos maladies et de votre propre mortalité (1). »

En vérité, je vous le répète, la propreté est une coquetterie permise, recommandée et... très utile.

---

**Questionnaire.** — Quelle réflexion d'un élève suggéra au maître la leçon que vous venez de lire? — Réfutez l'objection contre la propreté que fit naître la rencontre du loqueteux malpropre. — Quel est le rôle de la peau : dans la respiration; dans la transpiration? — Pourquoi faut-il se laver souvent les mains? — Conséquences possibles de la malpropreté.

**Devoir écrit.** — Faites l'éloge de la propreté : 1° au point de vue moral : 2° au point de vue physique.

---

## 72. — La Raison d'être de l'enseignement laïque.

LE MAIRE. (2)

Monsieur l'instituteur, vous êtes l'homme non seulement de la commune, mais de la France. Vous représentez la société laïque; vous ne devez, en conséquence, rien enseigner qui provoque au renversement des lois. La première de toutes est celle de l'égalité des cultes, d'où naît l'esprit de concorde entre tous les citoyens. Vous comprenez cela, j'espère ?

L'INSTITUTEUR.

Oh! oui, monsieur le maire.

---

(1) D'après Thomas GRIMM. — (2) C'est en 1850. L'instituteur était alors fonctionnaire communal et dépendait du maire, qui pouvait lui dicter un programme; de nos jours, l'instituteur est fonctionnaire de l'État.

## LE MAIRE.

Ainsi, monsieur, vous instruisez vos élèves dans ce sentiment qu'ils doivent respecter mutuellement leurs croyances religieuses? Vous leur enseignez qu'aucun dogme<sup>1</sup> particulier ne doit avoir la prééminence<sup>2</sup> sur les autres? Vous leur dites, sans doute, qu'aucune Église n'a le monopole de la vérité, de la sainteté, de la justice? Car c'est le seul moyen de fermer l'époque des discordes religieuses.

Vous leur montrez sans doute en Dieu un père commun qui accepte l'adoration de tous ses enfants?... Vous leur apprenez à s'aimer mutuellement malgré les différences de sectes<sup>3</sup>?

L'INSTITUTEUR.

Justement, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Et vous leur répétez, j'espère, que la patrie, ne mettant aucune différence entre les Églises, enseigne par là que l'esprit d'intolérance est son plus grand ennemi?

L'INSTITUTEUR.

Sans doute, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Et vous formez ainsi de bons citoyens... Continuez...

\* \* \*

Supposez qu'il n'y eût d'autre enseignement moral



Edgar Quinet (1803-1875).  
Philosophe, poète, histo-  
rien et homme politique  
français.

1. *Dogme*, article de croyance religieuse donné comme étant d'une certitude absolue. — 2. *Prééminence*, supériorité pour le rang, la dignité, l'importance. — 3. *Secte*, ensemble de personnes qui pratiquent les mêmes opinions, et notamment des opinions réputées hérétiques.



que celui qui est distribué au nom des Églises particulières; dans ce cas, la société actuelle ne pourrait subsister telle qu'elle est. Chacun suivant rigoureusement le principe exclusif déposé dans son Église, il y aurait en France des sectes et point de nation. Le juif serait ramené au ghetto\*, le protestant enfermé dans ses villes de sûreté; le catholique, acharné contre l'un et l'autre, travaillerait à les faire entrer dans son Église. Il suit de là que le principe d'aucune de ces sectes qui sont reconnues par l'État n'aurait pu, en se développant, produire la société française telle qu'elle est aujourd'hui : alliance pacifique de toutes les croyances, de toutes les opinions, de toutes les religions dans le sein d'une même nation.

Là est la raison d'être de l'enseignement laïque sans acception d'aucun dogme particulier...

L'instituteur enseigne ce qu'aucun prêtre ne peut enseigner, l'alliance des Églises dans une même société.

L'instituteur parle tout ensemble au catholique, au protestant, au juif, et il les fait entrer dans la même communion <sup>1</sup> civile. Il leur dit : « Vous êtes tous enfants d'un même Dieu et d'une même patrie ! tenez-vous par la main jusqu'à la mort !... »

\* \* \*

On répète incessamment que la société laïque n'a aucun principe et, par conséquent, rien à enseigner. Il faut du moins reconnaître qu'elle peut mieux qu'aucune autre s'enseigner elle-même et voilà précisément de quoi il est question dans l'enseignement laïque.

Je prétends qu'elle possède un principe que, seule, elle est en état de professer; ce principe, c'est l'amour des citoyens les uns pour les autres indépendamment de leurs croyances.

---

1. *Communion*, croyance aux dogmes d'une même religion. Communauté parfaite de sentiments et d'idées.

Or, dites-moi qui professera, non pas seulement en paroles mais en action, cette doctrine, qui est le pain de vie du monde moderne? Qui enseignera au catholique la fraternité avec le juif? Est-ce celui qui, par sa croyance même, est obligé de maudire la croyance juive? Qui enseignera à Luther l'amour du papiste? Est-ce Luther? Qui enseignera au papiste l'amour de Luther? Est-ce le pape? Il faut pourtant que ces trois ou quatre mondes, dont la foi est de s'exécer<sup>1</sup> mutuellement, soient réunis dans une même amitié

Qui fera ce miracle? Qui réunira trois ennemis acharnés, irréconciliables? Évidemment un principe supérieur et plus universel. Ce principe, qui n'est celui d'aucune Église, voilà la pierre de fondation de l'enseignement laïque (1).

---

**Note.** — *Le ghetto.* Autrefois, en Italie, les Juifs étaient tenus de résider dans un quartier, appelé ghetto, où on les enfermait la nuit au moyen de chaînes. Cette clôture ne leur assurait qu'une tranquillité et une sécurité relatives. Le triste régime du ghetto subsista dans les États romains et en Piémont jusqu'à la Révolution française.

**Questionnaire.** — Citez une conséquence heureuse de l'égalité des cultes dans un pays. — Comment appelle-t-on le respect mutuel des croyances religieuses? — Quel est le plus grand ennemi de la tranquillité d'un pays? — Qu'enseigne l'instituteur laïque qu'aucun ministre d'aucun culte ne peut enseigner? — Quel est le principe que possède la société laïque et que, seule, elle est en état d'enseigner? — Quelle est « la pierre de fondation » de l'enseignement laïque?

**Devoir écrit.** — Résumez en une vingtaine de lignes les arguments que vous connaissez en faveur de l'enseignement laïque dont vous êtes les élèves.

---

(1) D'après Edgar QUINET, *L'Enseignement du peuple.*

---

1. *Exécerer*, avoir en horreur, détester.

# MORCEAUX CHOISIS

(A réciter)

## 1. — Les Roses et le Centenaire.

Un paysan passait, courbé sur son bâton.  
C'était bien le doyen<sup>1</sup> des vieillards du canton ;  
Car, depuis sa naissance, environ cent années  
A l'horloge du Temps avaient été sonnées

Or, comme il cheminait lentement, lentement,  
Et scandait<sup>2</sup> chaque pas dans un gémissement,  
Des roses d'églantier, coquettes et gentilles,  
Dirent pour le railler : « Prenez donc des béquilles,  
Bon vieux!... Tel qu'un enfant, vous semblez trébucher ;  
Vous devriez dormir plutôt que de marcher,  
Pour un ancien des jours, qui sous l'âge succombe.  
L'oreiller le plus doux est celui de la tombe. »

Le centenaire alors, regardant de côté,  
Leur répondit : « Quelle est votre légèreté,  
O fleurettes!... Sied-il d'être ainsi vaniteuses,  
Et les infirmités sont-elles si honteuses ?  
Vous charmez tous les yeux ; sous le feuillage vert  
Vous brillez... ; moi, toujours, je n'ai pas eu l'hiver.  
Ah ! songez-y : bientôt votre frêle corolle  
Se flétrira ; bientôt de votre éclat frivole  
Rien ne subsistera, pas même un souvenir...  
Et moi, je vous verrai pencher et vous ternir. »

Il disait vrai, l'aïeul. Un jour, quand, sous le givre,  
Les roses d'églantier eurent cessé de vivre,  
Le centenaire allait comme par le passé ;  
Il allait, affrontant la pluie et l'air glacé.

---

1. *Doyen*, le plus âgé. — 2. *Scandait* : scander ses pas, c'est marcher en les mesurant pour ainsi dire, en les comptant, en appuyant sur chacun d'eux

Ainsi l'automne avait cueilli toutes ces roses,  
 Vierges de la nature, hélas ! à peine écloses,  
 Tandis que le doyen des vieillards du canton  
 Cheminait lentement, courbé sur son bâton.

Alfred DES ESSARTS (1), *De l'aube à la nuit.*

LA MOQUERIE EST UN PLAISIR D'EMPRUNT PLEIN DE DANGERS  
 ET QU'IL NOUS FAUT RESTITUER, CAPITAL ET INTÉRÊTS.  
 (MASSILLON.)

## 2. — Le Loup et le Chien.

Un loup n'avait que les os et la peau,  
 Tant les chiens faisaient bonne garde !  
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,  
 Gras, poli <sup>1</sup>, qui s'était fourvoyé par mégarde.  
 L'attaquer, le mettre en quartiers,  
 Sire loup l'eût fait volontiers ;  
 Mais il fallait livrer bataille,  
 Et le mâtin <sup>2</sup> était de taille  
 A se défendre hardiment.  
 Le loup donc l'aborde humblement,  
 Entre en propos, et lui fait compliment  
 Sur son embonpoint qu'il admire.  
 « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,  
 D'être aussi gras que moi, lui répartit le chien.  
 Quittez les bois, vous ferez bien :  
 Vos pareils y sont misérables,  
 Cancres <sup>3</sup>, hères <sup>4</sup> et pauvres diables  
 Dont la condition est de mourir de faim.  
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lippée <sup>5</sup> !  
 Tout à la pointe de l'épée !  
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »

(1) Alfred DES ESSARTS, écrivain français du XIX<sup>e</sup> siècle, père du poète et éminent critique Emmanuel des Essarts. — V. *les Loups*, page 174.

1. *Poli*, ayant la peau lisse et unie. Luisant de graisse. — 2. *Mâtin*, chien de berger ou de basse-cour. — 3. *Cancres*, pauvre, misérable. — 4. *Hère* : un pauvre hère est un homme sans fortune et sans considération. — 5. *Lippée* : ce qu'on peut saisir avec les lèvres. Une franche lippée est un repas qui ne coûte rien.



Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?  
 — Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens  
 Portant bâtons et mendiants ;  
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;  
 Moyennant quoi votre salaire  
 Sera force reliefs <sup>1</sup> de toutes les façons,  
 Os de poulets, os de pigeons ;  
 Sans parler de mainte caresse. »  
 Le loup déjà se forge une félicité  
 Qui le fait pleurer <sup>2</sup> de tendresse.  
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé :  
 « Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de  
 — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché [chose.  
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.  
 — Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas  
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe !  
 — Il importe si bien, que de tous vos repas  
 Je ne veux en aucune sorte,  
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »  
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encore.

LA FONTAINE.

ON POURRAIT DIRE QUE LA LIBERTÉ EST L'AIR RESPIRABLE  
 DE L'ÂME HUMAINE. (V. HUGO.)

### 3. — Le Pauvre Colporteur.

Le pauvre colporteur <sup>3</sup> est mort la nuit dernière.  
 Nul ne voulait donner des planches pour sa bière <sup>4</sup>.  
 Le forgeron lui-même a refusé son clou :  
 « C'est un juif <sup>5</sup>, disait-il, venu je ne sais d'où,

1. *Reliefs*, restes ; ce qu'on enlève de dessus la table après le repas. —  
 2. *Pleurer de tendresse* : en parlant des bêtes, cette expression est employée  
 au figuré ; cependant quelques animaux, le chien, par exemple, expriment  
 par le regard toutes les sensations de l'âme humaine, et souvent avec plus  
 d'intensité que certains hommes. — 3. *Colporteur*, celui qui porte ordinairement  
 sur son dos des marchandises pour les vendre dans les campagnes ou les  
 rues. — 4. *Bière*, synonyme de « cercueil ». — 5. *Juif*, qui professe la religion  
 judaïque. Ici le mot est pris en mauvaise part ; il est synonyme de méchant  
 homme. Pendant des siècles, les juifs ont été l'objet de persécutions de la  
 part des chrétiens. Aujourd'hui cette haine a presque complètement disparu.

Un ennemi du Dieu que notre terre adore,  
 Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore.  
 Son corps infecterait un cadavre chrétien :  
 Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien.  
 La croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie,  
 Et ce n'est qu'à nos os que la terre est bénie. »  
 Et la femme du juif et ses petits enfants  
 Imploreraient vainement la pitié des passants,  
 Et, disputant le corps au dégoût populaire,  
 Retenaient par les pieds le mort dans son suaire <sup>1</sup>.  
 Du scandale inhumain averti par hasard,  
 J'accourus, j'écartai la foule du regard.  
 Je tendis mes deux mains aux enfants, à la femme,  
 Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'âme,  
 Et rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît :  
 « Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit... »  
 Ces deux mots ont suffi pour retourner leur âme,  
 Et l'on se disputait les enfants et la femme.

LAMARTINE, *Jocelyn*.

LA TOLÉRANCE MUTUELLE EST L'UNIQUE REMÈDE AUX ERREURS  
 QUI PERVERTISSENT LES HOMMES D'UN BOUT DE L'UNIVERS A  
 L'AUTRE. (VOLTAIRE.)

#### 4. — La Sortie (1).

L'aube froide blêmit, vaguement apparue.  
 Une foule défile en ordre dans la rue ;  
 Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant  
 Que font les plus humains quand ils vont en avant.

(1) Il s'agit d'un épisode du siège de Paris, en 1870. A plusieurs reprises la garnison de Paris tenta des sorties pour débloquer la capitale assiégée par les Prussiens. Les affaires du *plateau de Châtillon*, de *Baigneur*, de *la Malmaison*, du *Bourget*, de *Champigny*, de *Buzenval*, où tant de preuves de courage furent données, n'aboutirent malheureusement à aucun résultat utile, et Paris ne tarda pas à capituler.

1. *Suaire*, linceul dans lequel on ensevelit un mort.

Ce sont des citoyens partant pour la bataille.  
 Purs soldats! Dans les rangs, plus petit par la taille,  
 Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté  
 Tient par la main son père, et la femme à côté  
 Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.  
 C'est la tradition des femmes de la Gaule  
 D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,  
 Soit qu'on nargue César, soit qu'on brave Attila.  
 Que va-t-il se passer? L'enfant rit, et la femme  
 Ne pleure pas. Paris subit la guerre infâme;  
 Et les Parisiens sont d'accord sur ceci  
 Que par la honte seule un peuple est obscurci,  
 Que les aïeux seront contents, quoi qu'il arrive,  
 Et que Paris mourra pour que la France vive.  
 Nous garderons l'honneur; le reste nous l'offrons.  
 Et l'on marche. Les yeux sont indignés, les fronts  
 Sont pâles; on y lit : Foi, Courage, Famine.  
 Et la troupe à travers les carrefours chemine,  
 Tête haute, élevant son drapeau, saint haillon;  
 La famille est toujours mêlée au bataillon;  
 On ne se quittera que là-bas aux barrières.  
 Ces hommes attendris et ces femmes guerrières  
 Chantent; du genre humain Paris défend les droits.  
 Une ambulance passe, et l'on songe à ces rois  
 Dont le caprice fait ruisseler des rivières  
 De sang sur le pavé derrière les civières.  
 L'heure de la sortie approche; les tambours  
 Battent la marche en foule au fond des vieux faubourgs.  
 Tous se hâtent; malheur à toi qui nous assièges!  
 Ils ne redoutent pas les pièges, car les pièges  
 Que trouvent les vaillants en allant devant eux  
 Font le vaincu superbe et le vainqueur honteux.  
 Ils arrivent aux murs, ils rejoignent l'armée.  
 Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée;  
 Halte! c'est le premier coup de canon. Allons!  
 Un long frémissement court dans les bataillons,  
 Le moment est venu, les portes sont ouvertes;  
 Sonnez, clairons! Voici là-bas les plaines vertes;  
 Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,  
 Et le traître horizon, immobile, endormi,

Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.  
 On entend des voix dire : « Adieu! — Nos fusils, femmes! »  
 Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,  
 Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

Victor Hugo.

TOUT HOMME DOIT AIMER SA PATRIE, ET C'EST UNE DES  
 PLUS DOUCES QUE LA NOTRE ET DES MIEUX FAITES POUR  
 ÊTRE AIMÉE. (Léon BOURGEOIS.)

## 5. — Le Vieillard et les Bengalis.

Respectez vos parents, enfants, je vous le dis,  
 Pour que le Ciel un jour vous donne de bons fils :  
 Ayez pour votre père une vive tendresse ;  
 Et, lorsque par les ans ses cheveux sont blanchis,  
 N'enviez pas les biens dont jouit sa vieillesse.  
 Laissez faire le temps, ne pressez point ses pas ;  
     Souhaitez même qu'il diffère ;  
 Sachez attendre, il ne l'oubliera pas.  
     Tels n'étaient point les fils ingrats  
     Dont je dépeins le caractère.

« L'âge vous affaiblit, disaient-ils à leur père :  
 Vos pas sont chancelants, vos bras sont éternés,  
 Donnez-nous à chacun notre part d'héritage,  
 Nous soignerons vos jours ; vous aurez en partage  
 Plus de blé, plus de vin, plus d'or que vous n'avez. »  
 Le vieillard ressentit une douleur amère ;  
 Mais sous un doux sourire il la sut déguiser  
 « Venez, dit-il, venez visiter ma volière <sup>1</sup> ;  
 En soignant mes oiseaux nous pourrons en causer.  
 Voyez ces bengalis <sup>2</sup>, que le père et la mère,  
 En gazouillant de joie et trépignant d'amour,  
     S'en viennent nourrir tour à tour.

Ils vont prendre l'essor, si j'en crois leur plumage ;  
 Eh bien, sitôt qu'ils l'auront pris,  
 J'enfermerai dans une cage  
 Ceux qui les ont si bien nourris.

1. Volière, grande cage où l'on élève des oiseaux pour l'agrément qu'ils procurent. — 2. Bengalis, petits oiseaux originaires du Bengale (Hindoustan).



Si les fils à leur tour, avec le même zèle,  
 Rendent à leurs parents les soins qu'ils ont reçus,  
     Je me mets sous votre tutelle<sup>1</sup>,  
 Et mes biens à l'instant vous seront dévolus. »  
 Ce jour même en effet s'envole la nichée ;  
 Et contre la volière une cage attachée  
     A reçu les vieux bengalis.  
 Mais la volière en vain retentit de leurs cris,  
     Vainement les jours s'écoulèrent ;  
 Les enfants devant eux passèrent, repassèrent  
     Sans leur porter un grain de chènevis ;  
 Et le troisième jour la cage était muette,  
     Les vieux bengalis n'étaient plus.  
 Le vieillard triomphait, l'épreuve était complète ;  
 Et les fils demeuraient interdits et confus.  
 Mais qui peut altérer la bonté paternelle ?  
 « Venez, dit le vieillard, le dîner nous appelle,  
 Votre couvert est mis et le sera toujours  
     A notre table héréditaire ;  
     Mais jusqu'au dernier de mes jours  
 J'y garderai la place où siégeait mon vieux père ;  
 Et, si vous m'en croyez, vous direz à vos fils  
     L'histoire de mes bengalis. »

VIENNET.

L'INGRATITUDE LA PLUS ODIUSE EST CELLE DES ENFANTS  
 ENVERS LEURS PARENTS. (VAUVENARGUES.)

## 6. — Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie.  
 Écoutez là-dessus l'esclave<sup>2</sup> de Phrygie.  
 Si j'ajoute du mien à son invention,  
 C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie :  
 Je suis trop au-dessous de cette ambition.

1. *Tutelle* : sous votre *autorité*, sous votre protection. — 2. *L'Esclave de Phrygie*, Ésope, célèbre fabuliste grec.

Phèdre <sup>1</sup> enchérit souvent par un motif de gloire ;  
 Pour moi, de tels pensers me seraient malséants.  
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire  
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait,  
 « Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),  
 Voyez si vous rompez ces dards <sup>2</sup> liés ensemble ;  
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble ».  
 L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,  
 Les rendit en disant : « Je le donne aux plus forts. »  
 Un second lui succède, et se met en posture ;  
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.  
 Tous perdirent leur temps ; le faisceau <sup>3</sup> résista :  
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.  
 « Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre  
 Ce que ma force peut en semblable rencontre.  
 On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :  
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.  
 « Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde <sup>4</sup> ;  
 Soyez joints, mes enfants ; que l'amour vous accorde. »  
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.  
 Enfin, se sentant près de terminer ses jours,  
 « Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;  
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;  
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant ».  
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.  
 Il prend à tous les mains ; il meurt ; et les trois frères  
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.  
 Un créancier <sup>5</sup> saisit, un voisin fait procès.  
 D'abord notre trio <sup>6</sup> s'en tire avec succès.  
 Leur amitié fut courte, autant qu'elle était rare.  
 Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :  
 L'ambition, l'envie, avec les consultants,  
 Dans la succession entrent en même temps.

---

1. *Phèdre*, fabuliste latin. — 2. *Dard*, bâton armé d'un fer aigu qui se lance avec la main. — 3. *Faisceau*, réunion de certaines choses liées ensemble. — 4. *Concorde*, union de cœurs et de volontés ; bonne intelligence. — 5. *Créancier*, celui à qui il est dû. — 6. *Trio*, ensemble de trois personnes, unies dans un but commun.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :  
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.  
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,  
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.  
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire :  
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.  
 Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard  
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

LA FONTAINE.

DEUX FRÈRES EN DÉSACCORD, C'EST COMME SI VOS DEUX  
 MAINS, AU LIEU DE S'ENTRAIDER, SE DÉCHIRAIENT L'UNE  
 L'AUTRE, OU SI VOS DEUX PIEDS CHERCHAIENT MUTUELLEMENT  
 A S'EMBARRASSER. (SOCRATE.)

7. — Le Courage.

Le courage n'est pas seulement au soldat ;  
 Il n'est pas seulement à l'homme qui se bat.  
 Pour défendre un pays qui pense et qui travaille,  
 La vie est elle-même un vrai champ de bataille,  
 Où chaque travailleur a son courage à lui.  
 Fuir le travail qu'on doit, c'est encore avoir fui !  
 Tout le monde partout travaille dans le monde ;  
 Le pêcheur ne craint pas le vent qui souffle et gronde,  
 Il lutte avec la mer pour prendre le poisson.  
 Parfois le soleil tue au temps de la moisson ;  
 Le carrier meurt rongé de poussières malsaines ;  
 Le bûcheron parfois tombe du haut des chênes ;  
 Le maçon, le couvreur, du faite des maisons ;  
 Le pauvre balayeur respire des poisons,  
 Mais il fait son devoir quand même en temps de peste <sup>1</sup> !  
 Le petit mousse grimpe au haut des mâts, plus lesté  
 Qu'un singe, et quelquefois, les deux bras grands ouverts,  
 Tombe, en criant : « Ma mère ! » au fond des grandes mers.

1. *Peste*, maladie épidémique qui cause une grande mortalité. La peste, qui a presque disparu d'Europe, est très fréquente dans certaines contrées de l'Inde.

Et moi, moi qui n'ai pas beaucoup de peine à vivre,  
 N'ayant qu'à fatiguer mes bons yeux sur mon livre,  
 Pour apprendre à chérir ceux qui travaillent tant,  
 Je dirais toujours : « Non ! » je serais mécontent !  
 La vie est un combat. Je veux remplir ma tâche.  
 Celui qui fuit le champ du travail est un lâche.

Jean AICARD (1), *Le Livre des petits* (Delagrave).

LE COURAGE N'EST PAS SEULEMENT UNE VERTU, C'EST LA  
 SAUVEGARDE DE TOUTES LES AUTRES. (LOCKE.)

## 8. — Le Colimaçon.

Sans amis, comme sans famille,  
 Ici-bas vivre en étranger ;  
 Se retirer dans sa coquille  
 Au signal du moindre danger ;  
 S'aimer d'une amitié sans bornes ;  
 De soi seul emplir sa maison ;  
 En sortir suivant la saison,  
 Pour faire à son prochain les cornes ;  
 Signaler ses pas destructeurs  
 Par les traces les plus impures ;  
 Outrager les plus tendres fleurs  
 Par ses baisers ou ses morsures ;  
 Enfin, chez soi comme en prison,  
 Vieillir de jour en jour plus triste :  
 C'est l'histoire de l'égoïste  
 Et celle du colimaçon.

ARNAULT.

HEUREUX OU MALHEUREUX, L'HOMME A BESOIN D'AUTRUI ;  
 IL NE VIT QU'A MOITIÉ S'IL NE VIT QUE POUR LUI.

(DELILLE.)

(1) Jean AICARD, poète et auteur dramatique français contemporain. Écrivain délicat, poète tendre et familial. Il n'est pas un écolier français qui ne sache un ou plusieurs de ses poèmes, où la finesse de la leçon le dispute à l'attrait de la forme.



## 9. — L'Aigle, la Laie et la Chatte.

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,

La laie<sup>1</sup> au pied, la chatte entre les deux.

Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,

Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.

La chatte détruisit par sa fourbe<sup>2</sup> l'accord.

Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit : « Notre mort

(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)

Ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment

Cette maudite laie, et creuser une mine ?

C'est pour déraciner le chêne assurément,

Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant, ils seront dévorés ;

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restait un seul j'adoucirais ma plainte. »

Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine<sup>3</sup>.

« Ma bonne amie et ma voisine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :

L'aigle, si vous sortez, fendra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberait sur moi. »

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

---

1. *Laie*, femelle du sanglier. — 2. *Fourbe* : on dit aujourd'hui fourberie. Tromperie coupable. — 3. *Gésine* (en) : venait de faire ses petits.

L'oiseau <sup>1</sup> royal, en cas de mine ;  
La laie, en cas d'irruption.

La faim détruisit tout ; il ne resta personne  
De la gent <sup>2</sup> marcassine et de la gent aiglonne  
Qui n'allât de vie à trépas :  
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traitresse  
Par sa pernicieuse adresse !  
Des malheurs qui sont sortis  
De la boîte de Pandore <sup>3</sup>,  
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,  
C'est le fourbe, à mon avis.

LA FONTAINE.

#### 10. — Le Danseur de corde et le Balancier.

Sur la corde tendue, un jeune voltigeur <sup>4</sup>  
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,  
Ses tours de force, de souplesse,  
Faisaient venir maint <sup>5</sup> spectateur.  
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,  
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,  
Hardi, léger, autant qu'adroit.  
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élançe,  
Retombe, remonte en cadence <sup>6</sup>,  
Et, semblable à certains oiseaux  
Qui rasant en volant la surface des eaux,  
Son pied touche sans qu'on le voie  
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.

---

1. *Oiseau royal*, c'est-à-dire l'aigle, consacré à Jupiter, roi des dieux. —  
2. *Gent marcassine* : on appelle « marcassin » le petit du sanglier qui suit en-  
core sa mère. — 3. *Pandore*, nom de la première femme, formée par Vulcain,  
à qui Jupiter avait confié une boîte d'où s'échappèrent tous les maux. Il  
ne resta au fond que l'espérance. — 4. *Voltigeur*, celui qui fait des exer-  
cices de souplesse sur une corde attachée par les deux bouts. — 5. *Maint*,  
plus d'un, plusieurs. — 6. *En cadence*, répétition de mouvements qui se  
succèdent d'une façon régulière et mesurée.

Notre jeune danseur, tout fier de son talent,  
 Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant  
 Qui me fatigue et m'embarrasse ?  
 Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,  
 De force et de légèreté. »  
 Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,  
 Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe ;  
 Il se cassa le nez et tout le monde en rit.  
 Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit  
 Que, sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe ?  
 La vertu, la raison, les lois, l'autorité,  
 Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :  
 C'est le balancier qui vous gêne,  
 Mais qui fait votre sûreté

FLORIAN.

DEUX SÛRETÉS VALENT MIEUX QU'UNE, ET LE TROP EN CELA  
 NE FUT JAMAIS PERDU. (LA FONTAINE.)

### 11. — La Ménagère.

Quand paraît la ménagère,  
 La lumière  
 Semble entrer dans la maison,  
 Le feu pétille et s'agite,  
 Et plus vite  
 L'oiseau siffle sa chanson.

Dans le verger chaque branche  
 Plie et penche  
 Vers elle sa tige en fleur.  
 A son toit les hirondelles  
 Sont fidèles ;  
 Leurs nids lui portent bonheur.

Dans le logis, son royaume,  
 Tout embaume :  
 On sent une bonne odeur  
 D'abondance et de bien-être,  
 Qui pénètre  
 Et qui réjouit le cœur.

Elle travaille à sa tâche  
 Sans relâche,  
 Assise au seuil du jardin.  
 Au linge de sa famille,  
 Son aiguille  
 Redonne un lustre soudain.

Et sur sa tête attentive  
 Et pensive,  
 Les lilas, qui font fléchir  
 Leurs bras chargés de fleurettes  
 Violettes,  
 Semblent vouloir la bénir.

André THEURIET (1).

LA FEMME DOIT RESTER DANS LA MAISON COMME LE CŒUR  
 DANS LA POITRINE. *Proverbe antique.*

## 12. — L'Huître et les Plaideurs.

Un jour, deux pèlerins<sup>1</sup> sur le sable rencontrent  
 Une huître, que le flot y venait d'apporter :  
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;  
 A l'égard de la dent il fallut contester.  
 L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;  
 L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir  
 Qui de nous en aura la joie.  
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir  
 En sera le gobeur,<sup>2</sup> l'autre le verra faire.  
 — Si par là l'on juge l'affaire,

(1) André THEURIET, écrivain original, d'un goût délicat, qui a l'amour de la nature et le sens profond du paysage. Sa langue, saine et franche, est à la fois limpide et colorée.

1. *Pèlerin*, personne qui voyage par dévotion ; qui va visiter des lieux saints. — 2. *Gobeur* : gober, c'est avaler d'un trait et sans savourer. On gobe une huître, un œuf frais.



Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci !

— Je ne l'ai pas mauvais aussi <sup>1</sup>,

Dit l'autre ; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie !

Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi, je l'ai sentie. »

Pendant tout ce bel incident,

Perrin Dandin<sup>2</sup> arrive : ils le prennent pour juge.

Perrin, fort gravement, ouvre l'huitre et la gruge,

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit, d'un ton de président :

« Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille,  
Sans dépens » ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui,

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;

Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,

Et ne laisse aux plaideurs que le sac<sup>3</sup> et les quilles. »

LA FONTAINE.

UN MAUVAIS ARRANGEMENT VAUT MIEUX QUE LE MEILLEUR  
DES PROCÈS.

### 13. — Nuit de neige.

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.

Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.

Mais on entend parfois, comme une morne plainte,

Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chau-  
L'hiver s'est abattu sur toute floraison. [mes.

Des arbres dépouillés dressent à l'horizon

Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

1. Aussi : on dit aujourd'hui, dans ce cas, non plus. — 2. Perrin Dandin : ce nom désigne un juge sot, ignorant et avide. — 3. Le sac et les quilles : c'est-à-dire ne leur laisse rien. Perrin Dandin prend pour lui l'enjeu, le gain, et ne laisse aux plaideurs que les quilles dont on s'est servi pour jouer et le sac où elles sont enfermées.

La lune est large et pâle et semble se hâter.  
 On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère ;  
 De son morne regard elle parcourt la terre  
 Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,  
 Fantastiques<sup>1</sup> lueurs qu'elle s'en va semant.  
 Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement<sup>2</sup>,  
 Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !  
 Un vent glacé frissonne et court par les allées.  
 Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,  
 Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas,  
 Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège.  
 De leur œil inquiet, ils regardent la neige,  
 Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas<sup>3</sup>.

Guy DE MAUPASSANT (1), *Des vers* (Charpentier et Fasquelle).

#### 14. — Le Singe qui montre la lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits<sup>4</sup>, dont la prose et les vers  
 Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
 Mais que l'on n'entend<sup>5</sup> point, écoutez cette fable,  
 Et tâchez de devenir clairs.

---

(1) Guy DE MAUPASSANT, célèbre romancier contemporain, poète à ses heures et poète d'un vigoureux talent. « Son style, d'une assurance robuste et tranquille, est admirablement sobre et net, ou, pour mieux dire, transparent. Il fait voir les choses elles-mêmes, sans intervenir personnellement. »

---

1. *Fantastiques* : lueurs imaginaires, illusoire, qui n'existent pas en réalité. — 2. *Sinistrement*, d'une manière sinistre, qui fait redouter un malheur, présage un fâcheux événement. — 3. *La nuit qui ne vient pas* : la clarté blafarde de la lune, reflétée par la neige, fait croire aux petits oiseaux qu'il ne fait pas nuit. — 4. *Beaux esprits* : on appelle ainsi ceux qui ont des prétentions à avoir de l'esprit. — 5. *Que l'on n'entend point* : Entendre signifie ici *comprendre*.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
 Avait un singe dont les tours  
 Attiraient chez lui grand concours ;  
 Jacqueau — c'était son nom — sur la corde élastique  
 Dansait et voltigeait au mieux,  
 Puis faisait le saut périlleux ;  
 Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
 Le corps droit, fixe, d'aplomb,  
 Notre Jacqueau fait tout du long  
 L'exercice <sup>1</sup> à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
 (C'était, je pense, un jour de fête),  
 Notre singe en liberté  
 Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux  
 Qu'il peut rencontrer dans la ville ;  
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
 Arrivent bientôt à la file.

« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;  
 C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
 Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte  
 On ne prend point d'argent ; je fais tout pour l'hon-  
 [neur. »

A ces mots, chaque spectateur  
 Va se placer et l'on apporte  
 La lanterne magique ; on ferme les volets,  
 Et, par un discours fait exprès,  
 Jacqueau prépare l'auditoire.  
 Ce morceau vraiment oratoire  
 Fit bâiller ; mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit  
 Un verre peint qu'il met dans sa lanterne :  
 Il sait comment on le gouverne,  
 Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil !  
 Messieurs, vous vóyez le soleil,  
 Ses rayons et toute sa gloire.  
 Voici présentement la lune, et puis l'histoire

1. Exercice à la prussienne, comme ferait un soldat prussien.

D'Adam, d'Ève et des animaux.....

Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !

Voyez la naissance du monde ;

Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir :

L'appartement, le mur, tout était noir.

« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles

Dont il étourdit nos oreilles,

Le fait est que je ne vois rien.

— Ni moi non plus, disait un chien.

— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,

Mais je ne sais pour quelle cause,

Je ne distingue pas très bien. »

Pendant tous ces discours, le Cicéron<sup>1</sup> moderne

Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,

C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

LES BAVARDS PARLENT POUR NE RIEN DIRE.

---

## 15. — Le Charretier embourbé.

Le phaéton<sup>2</sup> d'une voiture à foin

Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin

De tout humain secours : c'était à la campagne,

Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,

Appelé Quimper-Corentin.

On sait assez que le Destin

Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.

Dieu nous préserve du voyage !

---

1. *Cicéron*, philosophe et grand orateur romain. — 2. *Phaéton* : Phaéton était fils du Soleil. Il obtint un jour de son père la permission de conduire le char du Soleil ; mais il le conduisit maladroitement ; les chevaux s'emportèrent : le char embrasa le ciel et la terre. Jupiter, irrité, foudroya Phaéton et le précipita dans l'Éridan (nom ancien du Pô, fleuve d'Italie). Par analogie, le mot « phaéton » désigne un cocher, un conducteur d'une voiture, d'une charrette.



Pour venir au chartier<sup>1</sup> embourbé dans ces lieux,  
 Le voilà qui déteste<sup>2</sup> et jure de son mieux,  
 Pestant, en sa fureur extrême,  
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,  
 Contre son char, contre lui-même.  
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux  
 Sont si célèbres dans le monde :  
 « Hercule<sup>3</sup>, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos  
 A porté la machine ronde,  
 Ton bras peut me tirer d'ici. »  
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue  
 Une voix qui lui parle ainsi :  
 « Hercule veut qu'on se remue ;  
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient  
 L'achoppement<sup>4</sup> qui te retient ;  
 Ote d'autour de chaque roue  
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue  
 Qui jûsqu'à l'essieu les enduit ;  
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;  
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.  
 — Or bien, je vas t'aider, dit la voix : prends ton fouet.  
 — Je l'ai pris... Qu'est ceci ! mon char marche à souhait !  
 Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme  
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera. »

LA FONTAINE.

## 16. — Bara.

Écoutez l'histoire d'un brave  
 Qui s'est donné tout jeune à la France en péril.  
 Son visage est charmant et grave  
 Treize ans ! Mais son cœur est viril<sup>5</sup>.

1. *Chartier*, pour *charretier*, orthographe du temps. — 2. *Déteste* : il jure, il fait des imprécations. — 3. *Hercule*, héros grec, célèbre par sa force et ses exploits, dont les plus renommés sont appelés les douze travaux «Hercule». — 4. *Achoppement*, obstacle — 5. *Viril*, aussi ferme que le cœur d'un homme.

Petit hussard de mine altière,  
 Au galop, sabre au clair, il charge et n'a point peur.  
 Pourtant, lorsqu'il écrit, tendre, à sa bonne mère,  
 Il a des sanglots plein le cœur.

On luttait alors en Vendée  
 Avec de rudes gas, de hardis paysans.  
 Ils tenaient pour la vieille idée ;  
 C'étaient, malgré tout, des vaillants.....  
 Un jour, menant des chevaux boire,  
 L'enfant, seul, est cerné<sup>1</sup> par quinze ou vingt d'entre eux.  
 « Tes chevaux ! — Non. — Rends-les ! — Non. » Ils n'y  
 [peuvent croire.

Bara voit sa mort dans leurs yeux

Mais pourquoi donc ces fanatiques,  
 Prêts à frapper, ont-ils brusquement reculé ?  
 Les faux, les sabres et les piques  
 Devant sa faiblesse ont tremblé.....  
 Un gas fameux par ses tûries<sup>2</sup>,  
 Haut de six pieds, lui dit : « J'ai trop pitié de toi.  
 Tiens, on te laissera t'en aller, si tu cries  
 Là, devant nous : « Vive le roi ! »

Il pensa bien vite à sa mère,  
 A sa mère chérie avec un tendre amour,  
 Pauvre femme anxieuse et fière,  
 Qui songe aux baisers du retour.....  
 Puis, soudain, l'enfant héroïque,  
 Un éclair dans ses yeux candides et si doux,  
 Crie aussi fort qu'il peut : « Vive la République ! »  
 Et tombe sanglant sous leurs coups.

Petit hussard à l'âme grande,  
 Devant toi se levaient des jours pleins de clarté ;  
 Tu voulus en faire l'offrande  
 A la divine Liberté.

1. Cerné, entouré. — 2. Tûries, pour tueries, licence poétique.

O noble enfant, digne d'envie,  
 Ardemment, comme toi, nous voulons la chérir.  
 S'il lui faut notre sang, s'il lui faut notre vie,  
 Sois notre exemple pour mourir !

Maurice BOUCHOR (1) [Hachette].

..... AUX AMES BIEN NÉES  
 LA VALEUR N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES.  
 (CORNEILLE.)

## 17. — Le Léopard et l'Écureuil.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,  
 Manqua sa branche et vint, par un triste hasard,  
 Tomber sur un vieux léopard  
 Qui faisait sa méridienne<sup>1</sup>.  
 Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,  
 L'animal irrité se dresse ;  
 Et l'écureuil s'agenouillant,  
 Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse<sup>2</sup>.  
 Après l'avoir considéré,  
 Le léopard lui dit : « Je te donne la vie,  
 Mais à condition que de toi je saurai  
 Pourquoi cette gaité, ce bonheur que j'envie  
 Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,  
 Tandis que moi, roi des forêts,  
 Je suis si triste et je m'ennuie.  
 — Sire, lui répond l'écureuil,  
 Je dois à votre bon accueil  
 La vérité ; mais, pour la dire,  
 Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.

(1) Maurice BOUCHOR, poète contemporain d'une inspiration forte et entraînante. Depuis quelques années, a consacré exclusivement son talent aux œuvres de l'éducation populaire, dont il est un des apôtres les plus écoutés et les plus aimés.

1. *Méridienne* : faire la méridienne, c'est dormir après le repas de *midi*. —  
 2. *Altesse* (du lat. *altus*, haut), titre d'honneur attribué aux princes. Ici, le léopard est considéré comme un prince par le petit écureuil.

— Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.  
 A présent je peux vous instruire.  
 Mon grand secret, pour être heureux,  
 C'est de vivre dans l'innocence ;  
 L'ignorance du mal fait toute ma science ;  
 Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.  
 Vous ne connaissez pas la volupté <sup>1</sup> suprême  
 De dormir sans remords : vous mangez les chevreuils,  
 Tandis que je partage à tous les écureuils  
 Mes feuilles et mes fruits. Vous haïssez, et j'aime :  
 Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu  
 De cette vérité que je tiens de mon père :  
 Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,  
 La gaiété vient bientôt de notre caractère. »

FLORIAN.

LA VERTU EST LA SANTÉ DE L'ÂME. (JOURBET.)

## 18. — L'Enfant de Sparte.

Ils marchaient, de la flûte observant la cadence,  
 L'œil sévère du maître ordonnant le silence,  
 Et sa verge de frêne eût frappé durement  
 Le rire ou le murmure, ou le gémissement.  
 Mais tous d'un pas égal ont manœuvré sans faute ;  
 Le bel adolescent portait la tête haute,  
 Cachant sous sa tunique, un bras contre son sein,  
 Le renard convoité dont il a fait larcin <sup>2</sup>.  
 On arrive, on s'assied en ordre dans l'école,  
 Et le maître entendrait une abeille qui vole ;  
 Si bien disciplinés, tous ces vaillants garçons  
 De l'oreille et des yeux écoutaient ses leçons.  
 Or, déjà, le voleur, tout fier de sa conquête,  
 Sentait contre ses flancs les griffes de la bête ;  
 Et les dents du renard ayant percé la peau,  
 Déjà dans la chair vive il plongeait le museau.

1. *Volupté*, plaisir. — 2. *Larcin*, c'est-à-dire le renard qu'il a volé. Le mot « larcin » signifie vol.



---

L'enfant reste immobile et rien sur sa figure,  
Rien ne décèle <sup>1</sup> encore son étrange torture.  
Sur son front large et fier à peine une rougeur  
Indiquait cette lutte avec le vil rongeur.  
Nul, sous ses bras croisés dans cette horrible étreinte,  
N'a vu poindre le sang dont sa tunique est teinte.  
Sans se trahir d'un geste ou d'un gémissement,  
Il pâlit, son beau corps s'affaisse lentement.  
Mais dans ses yeux hardis, montrant sa forte race,  
Un éclair, jusqu'au bout, fait briller son audace...  
Et l'enfant réussit dans son stoïque <sup>2</sup> effort :  
On ne connut son mal que lorsqu'il tomba mort.

V. DE LAPRADE (1).

---

(1) Victor DE LAPRADE, poète du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1870, il composa des poèmes patriotiques qui furent très populaires. « Il a un sentiment de la nature profond et intense. Sa poésie est grave, ample, élevée. »

---

1. *Décèle* : rien ne découvre, ne révèle. — 2. *Stoïque*, qui a la fermeté, l'insensibilité des stoïciens. Les stoïciens, disciples de Zénon, prêchaient la fermeté, l'égalité d'âme, l'insensibilité aux souffrances physiques.



# TABLE

	Pages		Pages
1. Allons faire un tour dans « les Mauvaises Terres ».	5	34. Une Grosse Dette. . . . .	120
2. Boîtes à musique. . . . .	9	35. Phénomènes expliqués : la Bouilloire qui chante. — Le Lait sur le feu. — La Température du corps. . . . .	123
3. La Persévérance. . . . .	12	36. Une Française. . . . .	127
4. Phénomènes expliqués : le Son. — L'Air. — Neiges éternelles. . . . .	14	37. L'Intolérance. . . . .	131
5. Un Concours. . . . .	18	38. L'Intolérance ( <i>suite</i> ). . . . .	136
6. Les Gaulois. . . . .	23	39. L'Esprit et le bon sens. . . . .	140
7. Lettre à un enfant. . . . .	27	40. La Fée verte. . . . .	145
8. Quelques caprices de la foudre. . . . .	30	41. La Tolérance. . . . .	148
9. Les Châteaux en Espagne. . . . .	33	42. L'Accident. . . . .	152
10. Les Francs. . . . .	36	43. Le Gouverneur Ballay. . . . .	157
11. Les Deux Amis. . . . .	39	44. La Première République française (1792). . . . .	161
12. Guillaume Tell. . . . .	41	45. La Première République ( <i>suite</i> ). . . . .	165
13. Phénomènes expliqués : Eaux salées. — Influence de la lune sur les jeunes plantes. . . . .	44	46. La Première République ( <i>suite</i> ). . . . .	168
14. La Dignité personnelle. . . . .	48	47. La Politesse dans la fa- mille. . . . .	169
15. Les Gouttes de sang. . . . .	52	48. Les Loups. . . . .	174
16. Charlemagne. . . . .	54	49. Un Prix annuel de trois mille francs. . . . .	177
17. La Vraie Gloire. . . . .	58	50. De l'intelligence des ani- maux. . . . .	180
18. Le Rêve. . . . .	62	51. La Terreur blanche. . . . .	182
19. Le Chat et les Lapins. . . . .	66	52. Respect de l'honneur et de la réputation d'autrui. . . . .	185
20. Le Langage écrit. . . . .	68	53. Le Baromètre ; ses usages. . . . .	189
21. La Féodalité : Seigneur et paysan. . . . .	71	54. Faut-il le dire ? (Solidarité scolaire). . . . .	191
22. L'Épreuve. . . . .	76	55. La Deuxième République (1848). . . . .	195
23. Harpagon et son valet. . . . .	78	56. La Deuxième République ( <i>suite</i> ). . . . .	199
24. Le Sang. . . . .	83	57. Petites causes, grands ef- fets. . . . .	202
25. Le Pactole. . . . .	86	58. Travail manuel et considé- ration. . . . .	207
26. Le Fils du boulanger. . . . .	88	59. La Troisième République (1870). . . . .	211
27. Les Tribulations d'une com- mune. . . . .	92		
28. Superstitions et préjugés. . . . .	97		
29. Le Duc et le tailleur. . . . .	101		
30. La Tuberculose. . . . .	104		
31. Un Nom illustre et vénéré. . . . .	109		
32. Gil Blas et le flatteur. . . . .	113		
33. Les Tournois. . . . .	116		

	Pages		Pages
60. La Troisième République ( <i>suite</i> ) . . . . .	213	68. Promenade agréable et sur- prises anonymes. . . . .	247
61. Justice tardive. . . . .	217	69. Histoire très abrégée d'une « parlure délectable » . . .	250
62. Les Trois Houilles . . . . .	221	70. Contrastes. . . . .	253
63. Guerre civile. . . . .	225	71. Une Coquetterie permise. .	257
64. « C'est votre léthargie » . .	228	72. La Raison d'être de l'ensei- gnement laïque. . . . .	260
65. Le Testament. . . . .	233		
66. Histoire du XIX <sup>e</sup> siècle. . . .	239		
67. La France et le patriotisme. .	244		

### MORCEAUX CHOISIS

1. Les Roses et le Centenaire. .	264	10. Le Danseur de corde et le Balancier. . . . .	275
2. Le Loup et le Chien. . . . .	265	11. La Ménagère. . . . .	276
3. Le Pauvre Colporteur . . . .	266	12. L'Huître et les Plaideurs. .	277
4. La Sortie. . . . .	267	13. Nuit de neige. . . . .	278
5. Le Vieillard et les Ben- galis. . . . .	269	14. Le Singe qui montre la lan- terne magique. . . . .	279
6. Le Vieillard et ses En- fants. . . . .	270	15. Le Charretier embourbé. . .	281
7. Le Courage. . . . .	272	16. Bara. . . . .	282
8. Le Colimaçon. . . . .	273	17. Le Léopard et l'Écureuil. .	284
9. L'Aigle, la Laie et la Chatte. .	274	18. L'Enfant de Sparte. . . . .	285









PC  
2117  
T37  
19--

Tartière, Jean Baptiste  
De tout un peu [3.  
éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

LIBRAIRIE LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, PARIS

Envoi *franco* au reçu d'un mandat-poste français ou international.

# LIVRES-ATLAS DE GÉOGRAPHIE

Par MM.

Claude AUGÉ et VEDEL, BAUER et de SAINT-ÉTIENNE

Atlas préparatoire, par M. Claude Augé.

20 cartes, 90 gravures, 14 tableaux. Reliure par. 80 cent.

Livres-Atlas, par MM. VEDEL, BAUER, DE SAINT-ÉTIENNE.

*Cours élémentaire.* 30 cartes, 30 grav. Reliure par. 1 fr. »

*Cours moyen* (Cert. d'ét.). 40 cartes, 30 grav. Rel. par. 1 fr. 50

*Cours supérieur.* 100 cartes, 40 grav. Reliure par. 2 fr. 25

La netteté des cartes, le nombre et l'intérêt des gravures, les superbes tableaux graphiques qui commentent le texte, la forme exceptionnellement claire et attrayante de l'exposé font de ces Livres-Atlas un cours absolument original et de beaucoup supérieur à tous les ouvrages du même genre.

# ANTHOLOGIE COLONIALE

(pour faire aimer nos Colonies)

par Marius-Ary LEBLOND

Morceaux choisis extraits des écrivains français. 330 pages,

90 gravures et cartes, Broché . . . . . 3 francs

Relié toile . . . . . 4 francs

Cet ouvrage sera tout à la fois un excellent complément du cours de géographie et un livre de lecture des plus intéressants qui fera connaître nos colonies, leurs populations, leurs industries, leur faune, leur flore, etc.